



L'ÉCOLE
DES MOEURS.



Marie Leckzinska

Gravé sur Acier Par Lederer



L'ÉCOLE

DES MOEURS.

X.

Rappelez rarement un service rendu :
Le bienfait qu'on reproche est un bienfait perdu.

Une âme généreuse ne perd jamais la mémoire des biens qu'elle a reçus; mais elle oublie ceux qu'elle a faits. Ce qu'elle se croit surtout interdit, c'est d'y penser pour en faire des reproches, ou pour les rappeler même à la personne qu'elle a obligée. Elle croiroit en perdre le mérite et la gloire, si elle les remettoit sous les yeux d'un ami : ce souvenir n'est honorable et ne convient qu'à lui.

S'il est plus doux de faire du bien à ceux qui en auront de la reconnoissance, il y a plus de vertu et de grandeur d'âme à en faire à ceux de qui l'on n'attend rien. La récompense de l'homme bienfaisant est dans son cœur. Il n'est jamais la dupe d'un ingrat, parce qu'il se rend toujours le témoignage d'avoir fait son devoir, d'avoir pratiqué une vertu. D'ailleurs, s'il a obligé sans espoir de retour de la part des hommes, il n'a pas renoncé au prix que le ciel a bien voulu attacher à la bienfaisance. Léopold, duc de Lorraine, avoit comblé de bienfaits une personne qui fut ingrate.

On en parla au prince qui répondit : « Je ne dois pas me plaindre de son ingratitude, puisque je ne l'ai obligée que pour moi. »

En secourant les malheureux, que ce soit le désir de soulager nos semblables qui nous y engage, et d'autres vues plus grandes encore qu'inspire la religion. Que le vil motif de l'intérêt, ni l'espérance même de la gratitude, ne soient pas ce qui nous détermine : nous serions souvent trompés dans notre attente. Songeons à bien faire, plaçons nos bienfaits le mieux qu'il nous sera possible, et laissons à ceux que nous avons obligés le soin de la reconnoissance. Ne comptons pas même beaucoup là-dessus : le monde est plein d'ingrats. Mais, comme dit fort bien La Bruyère, « Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude, que de manquer aux misérables. »

La crainte de faire des ingrats ne doit donc pas nous empêcher d'ouvrir, en faveur des indigens, la main de la bienfaisance. Devons-nous nous attendre à être mieux traités que Dieu même ? Ses plus grands bienfaits ne font-ils pas les plus grands ingrats ? Ceux qu'il a comblés de biens ne sont-ils pas souvent ceux qui en abusent le plus, et qui le servent le plus mal ? L'ingratitude que les hommes auront pour nous, pourra nous devenir plus avantageuse que leur reconnoissance, en épurant notre vertu, en nous rendant plus agréables et plus semblables à Dieu.

Quoique l'ingratitude soit un monstre qui naisse comme de lui-même dans le cœur de l'homme,

et y produise les sentimens les plus odieux, il faut avouer aussi que, si l'on vouloit pénétrer les intentions de la plupart de ceux qui font du bien, on découvriroit souvent que les reproches d'ingratitude qu'ils font, sont aussi mal fondés que leurs droits à la reconnoissance. Combien de personnes sont les premiers auteurs de l'ingratitude dont elles se plaignent! La bienfaisance pure est presque aussi rare que la vraie reconnoissance.

Ce n'est pas que nous prétendions excuser aucun ingrat: quel que soit le motif qui ait engagé à nous faire du bien, nous devons toujours le reconnoître. Mais voulez-vous qu'on en ait de la reconnoissance, obligez avec zèle, avec affection, et dans la vue de faire plaisir. Témoignez de la joie, de l'estime, de l'empressement, et l'on vous témoignera de la gratitude. Ayez soin surtout de ne pas perdre le fruit ni le mérite du bien que vous faites, par de mauvaises manières qui le précèdent, qui l'accompagnent, ou qui le suivent.

Les plaintes et les reproches ne guérissent de rien, et ne servent ordinairement qu'à faire mépriser ceux qui les font. Celui qui reproche ses bienfaits et ses services, montre qu'il n'a obligé que par vanité ou par intérêt. Il y a des gens qui vous répètent éternellement qu'ils vous ont fait ce que vous êtes. Est-il rien de plus cruel? et ne leur auroit-on pas plus d'obligation de ne leur en point avoir? Quelqu'un reprochoit à une personne qu'elle lui devoit tout ce qu'elle étoit: «Cela étoit

vrai il n'y a qu'un moment, reprit l'autre; mais à présent cela ne l'est plus. »

S'il y a souvent de la dureté et peu d'honneur à reprocher le bien que nous avons fait, il est quelquefois permis de le rappeler, pour engager à la reconnoissance qu'on doit avoir et qui nous est devenue nécessaire. Un soldat romain alloit être jugé par l'empereur : « Prince, lui dit-il, reconnoîtriez-vous le soldat qui, pour éteindre l'ardeur de votre soif, vous apporta de l'eau d'une fontaine? — Oui, répondit l'empereur, mais ce n'est pas toi. — Vous avez raison de ne pas me reconnaître, répliqua le soldat, car j'ai perdu depuis ce temps-là un œuil en combattant pour vous. » L'empereur, l'ayant envisagé avec plus d'attention, reconnut ses traits, et le récompensa.

XI.

Ne publiez jamais les grâces que vous faites;
Il faut les mettre au rang des affaires secrètes.

Le grand Corneille dit même dans une de ses pièces :

Un bienfait perd sa grâce à le trop publier;
Qui veut qu'on s'en souvienne, il le faut oublier.

La vraie bienfaisance aime le secret. Elle ressemble à ces grands fleuves qui se retirent en silence des terres sur lesquelles ils ont porté la fertilité et les richesses. Que celui que vous avez

secouru l'ignore, s'il se peut. N'imitez pas ces bienfaiteurs orgueilleux, qui publient partout quelques actes de générosité que l'ostentation leur a fait faire, et qui sonnent de la trompette, afin que toute la terre sache le bien qu'ils ont fait à des malheureux. Que leur orgueil rend leurs bienfaits redoutables et quelquefois humilians! Qu'ils apprennent, du beau trait suivant, la manière dont les âmes vraiment généreuses aiment à *faire le bien*.

Grimaldi, célèbre peintre et graveur italien, aussi distingué par la noblesse de ses sentimens et par sa générosité bienfaisante que par ses talens, apprit l'état misérable d'un gentilhomme sicilien, qui était logé près de lui. Il alla plusieurs fois jeter en secret de l'argent dans sa chambre. Mais le gentilhomme ayant guetté son bienfaiteur, et l'ayant surpris, se jeta à ses pieds plein de reconnoissance. Grimaldi lui dit en le relevant : « J'aurois goûté doublement le plaisir de vous avoir obligé, si j'avais pu vous épargner la peine de m'en être redevable »

Ce n'est pas qu'il faille toujours couvrir des voiles du secret les fruits de sa bienfaisance. On doit, pour l'édification, pour l'exemple, les laisser quelquefois, pour ainsi dire, percer d'eux-mêmes et paroître au grand jour. Mais ce qu'on doit surtout éviter, c'est l'ostentation qui veut tout faire avec éclat, sans discerner les circonstances où la libéralité elle-même demande à être connue, de celles où elle veut qu'on épar-

gne aux malheureux la honte de recevoir. Voulez-vous savoir comment il faut donner? mettez-vous à la place de celui qui reçoit. Le fameux médecin Dumoulin, ayant été appelé dans un couvent pour une jeune demoiselle d'une très grande naissance, mais fort pauvre, on lui en fit l'aveu en tremblant, dans la crainte que n'étant pas payé il ne revînt plus. Il revint cependant, et il laissa un rouleau de dix louis d'or, afin que d'une partie de cet argent on pût le payer, et que les assistans ne s'aperçussent pas de l'insuffisance des moyens de la malade.

Il est beau, il est grand de ne pas vouloir être loué du bien qu'on a fait, de ne pas même en souffrir les justes remercîmens, quelque délicat que soit ce plaisir, qui semble être la plus innocente récompense du bienfait. Henri II, roi de France, ayant offert la place d'avocat-général à M. de Mesme, ce magistrat prit la liberté de représenter à sa majesté que cette place n'étoit pas vacante. « Elle l'est, répliqua le roi, parce que je suis mécontent de celui qui la remplit. — Pardonnez-moi, sire, répondit modestement M. de Mesme, après avoir fait l'apologie de l'accusé; j'aimerois mieux gratter la terre avec mes ongles, que d'entrer dans cette charge par une telle porte. » Le roi eut égard à sa remontrance, et laissa l'avocat-général dans sa place. Celui-ci étant venu le lendemain pour remercier son bienfaiteur, M. de Mesme eut beaucoup de peine à souffrir qu'il luifît des remercîmens pour une action qui

étoit, disoit-il, d'un devoir indispensable, et auquel il n'auroit pu manquer sans se déshonorer lui-même pour toujours.

La plupart des personnes bienfaisantes s'attendent du moins à ce léger tribut de la reconnoissance, et elles ont quelquefois la foiblesse de s'en plaindre, lorsqu'on ne le paie point à leur amour-propre. C'est que la vanité, cette ennemie cachée de la vertu, se mêle souvent, même à notre *insu*, dans le bien que nous faisons, pour l'altérer ou le corrompre. Elle se glisse même dans les libéralités les plus saintes : on n'est pas fâché que les hommes sachent ce que l'on fait pour Dieu ; et l'on regarde presque comme perdues les aumônes ignorées. Mélanie, l'une des plus riches et des plus vertueuses dames romaines, ayant ouï parler d'un saint abbé, alla le voir et lui porta trois cents livres de vaisselle d'argent, qu'elle le pria de vouloir bien recevoir, comme une part des richesses que Dieu lui avoit données. Le saint abbé se contenta de lui répondre : « Dieu veuille récompenser votre charité ! » Et se tournant vers son économe, il lui dit : « Prenez ceci et distribuez-le aux monastères les plus pauvres. » Mélanie, voyant qu'il ne lui disait pas une seule parole pour lui témoigner l'estime qu'il faisoit d'un présent si considérable, lui dit : « Mon père, je ne sais pas si vous faites attention que ce que je vous ai donné se monte à trois cents livres d'argent. — Ma fille, lui répondit le saint abbé, celui à qui vous avez fait ce présent, n'a pas besoin de sa-

voir combien il pèse, puisque, pesant même les montagnes et les forêts dans ses divines balances, il ne peut ignorer quel est le poids de votre argent. » Sainte Mélanie rougit du petit sentiment de vanité qu'elle avoit eu : elle remercia celui qui le lui avoit fait remarquer, et profita de cette leçon pour la suite.

La bienfaisance ressemble à ces parfums précieux, qui s'évaporent dès qu'on les découvre. Vous faites bien : voulez-vous faire mieux? que je ne sache pas que vous faites bien, ou que je ne vous soupçonne pas dumoins de me l'avoir appris. Pourquoi appeler en confidence un tiers entre le ciel et vous? Léopold, ce prince bienfaisant dont nous avons déjà souvent parlé, aimoit à faire du bien sans qu'on le sût. Un gentilhomme qui ne lui avoit jamais rien demandé, quoiqu'il fût dans le besoin, jouoit avec lui et gagnoit beaucoup. « Vous jouez bien malheureusement, dit-il au prince; ne seroit-ce pas un effet de votre bonté? —Jamais, répondit Léopold, la fortune ne m'a mieux servi, mais je devois seul m'en apercevoir. »

La fête que la ville de Paris donna en 1770, sur la place de Louis XV, au sujet du mariage de Louis XVI, alors dauphin, avec Marie-Antoinette d'Autriche-Lorraine, fut terminée, comme on sait, par un désastre affreux, où cent trente-deux personnes périrent, et un grand nombre furent blessées. Dans le moment même qu'on faisoit au jeune dauphin le récit de ce funeste

accident, on lui apporta six mille livres que le roi lui donnoit tous les mois pour ses menus plaisirs. Un de ses valets de chambre alloit serrer cet argent. Le prince lui ordonna de le mettre dans une boîte, et d'appeler un page. Il écrivit ensuite quelques lignes, et après avoir cacheté son billet, il le donna avec la boîte, à un page, pour le porter en diligence à M. de Sartine, lieutenant général de police, avec ordre de garder sur cette commission le plus grand secret, et de rapporter à lui seul la réponse du magistrat. Il lui écrivoit qu'il avoit appris le malheur arrivé à son occasion; qu'il en étoit pénétré, et qu'il lui envoyoit, pour secourir les plus malheureux, ce que le roi lui donnoit tous les mois pour ses menus plaisirs, ne pouvant disposer que de cela. Quand le page fut revenu avec la réponse de M. de Sartine, le dauphin, après l'avoir lue, la déchira, en jeta les morceaux au feu, et rentra dans son cabinet. Heureux les princes qui pensent si noblement! plus heureux encore les peuples qui ont de tels princes!

XII.

Prêtez avec plaisir, mais avec jugement.

Il faut prêter volontiers et gratuitement à ceux qui sont dans le besoin : c'est un acte de charité chrétienne, mais il faut le faire avec prudence. C'est un défaut de prêter trop facilement et à

toutes sortes de personnes, parce qu'on en est souvent la dupe. « Plusieurs, dit le sage, ont regardé ce qu'ils empruntoient, comme s'ils l'avoient trouvé, et ont fait de la peine à ceux qui les avoient secourus. Ils baisent la main de celui qui leur prête son argent, jusqu'à ce qu'ils l'aient reçu, et ils lui font des promesses avec des paroles humbles et soumises. Mais quand il faut rendre, ils demandent du temps, ils tiennent des discours pleins de chagrin et de murmures. »

Quelqu'un dont la présence et les assiduités vous ennuient et vous fatiguent, vous demande-t-il à emprunter : profitez de l'occasion; prêtez-lui bien vite, et soyez sûr que vous ne le verrez plus de long-temps.

L'ingratitude et l'injustice de quelques-uns ne doivent pas néanmoins nous rendre durs, et nous exposer à être injustes nous-mêmes, en refusant généralement de prêter. Il y a des cas où la charité oblige à le faire quand on le peut; c'est une véritable aumône que de secourir ainsi ceux qui sont dans la nécessité. « Plusieurs, dit l'auteur sacré de l'Ecclésiastique, évitent de prêter non par dureté, mais par la crainte qu'ils ont qu'on ne les trompe. Pour vous, usez de bonté envers le misérable, et ne différez pas à lui accorder la grâce qu'il vous demande. Assistez le pauvre, parce que Dieu l'ordonne, et ne le renvoyez pas les mains vides, parce qu'il est dans la misère. Perdez votre argent pour votre frère et pour votre ami, et ne le renfermez pas dans vos coffres, où

il seroit bien plus perdu pour vous. Employez votre trésor à accomplir les commandemens du Très-Haut, et il vaudra mieux que tout l'or du monde. »

Prêtez gratuitement et sans aucune vue d'intérêt : c'est le beau et noble précepte de l'Evangile. Ceux qui agissent autrement, n'ont ni honneur ni religion. Leur cœur insensible à la ruine des malheureux, que la nécesssité ou la débauche engage à courir à leur perte, l'est encore plus aux cris de leur conscience. Dans le temps de la vendange, un vigneron se trouva sans argent pour avoir des tonneaux. Il lui en falloit à quelque prix que ce fût. Il prend le parti d'en aller chercher chez un usurier. « Morbleu, mon ami, lui dit celui-ci, vous prenez bien mal votre temps; voilà les derniers coups du sermon qui sonnent; je m'en y vais, car je le perdrois. » Ils y vont de compagnie. Le prédicateur, par hasard, prêcha ce jour-là si fortement contre l'usure, que le vigneron perdit toute espérance d'avoir de l'argent. Le sermon fini, « Monsieur, lui-dit-il, je vous souhaite le bonjour. — Hé! où allez-vous, reprit le saint homme; vous ne voulez donc pas d'argent? — Pardonnez-moi, monsieur, répliqua le vigneron; mais après le sermon que vous venez d'entendre, je ne crois pas que vous vouliez m'en donner. — Abus, dit l'usurier; le prédicateur fait son métier, et moi je fais le mien. » Quel métier que celui qu'on ne peut exercer sans fouler aux pieds les lois naturelles, divines et humaines! Pour vous,

pensez mieux, et regardez comme un gain honteux et infâme, celui que vous retireriez d'un tel service, à moins que vous ne vous trouviez dans le cas d'en souffrir ou d'en craindre raisonnablement pour vous-même quelque perte.

Il y a aussi deux règles à observer, pour prêter avec prudence autant qu'avec charité. La première est de ne prêter que de votre superflu, de votre abondance, ou, si dans quelque cas particulier vous prenez sur votre médiocrité, que ce ne soit que de petites sommes, afin que vous ne vous mettiez pas dans la nécessité d'emprunter vous-même, et que la perte qui pourroit vous en arriver ne puisse occasioner votre ruine.

La seconde règle que prescrit la prudence, est de prendre vos sûretés par des billets, des contrats, des gages, des cautions. Ainsi en usa le sage et vertueux Tobie à l'égard de Gabélus; et cela doit nous servir d'exemple. Quelque convaincu qu'on soit de la probité d'une personne, ou cette probité peut se démentir dans la suite, ou la mort peut changer l'état des choses et nous mettre dans le cas d'avoir affaire à des héritiers difficultueux : et il est toujours désagréable de s'exposer, en obligeant, à des peines qu'on auroit pu éviter par de sages précautions.

Prêter ainsi son argent à des frères malheureux qui sont dans le besoin, quand même on courroit quelquefois le risque de ne le ravoir jamais, ce n'est pas le perdre. C'est prêter à intérêt, parce que Dieu, dit Salomon, le rendra avec usure.

« J'ai été jeune, dit aussi le roi prophète, et je suis maintenant vieux; je n'ai jamais vu le juste abandonné, ni ses enfans dans l'indigence. Il est toujours prêt à soulager les besoins de ses frères par ses prêts et ses aumônes, et c'est ce qui perpétue les bénédictions du ciel sur sa postérité. » C'est donc employer son bien si avantageusement, qu'il n'y a point de gain sur la terre qui puisse égaler celui-ci. Quoi qu'il arrive, on s'est rendu agréable au Seigneur, on a exercé la bienfaisance, on a pratiqué la charité. La vertu qu'accompagne la douce satisfaction d'avoir fait du bien, n'est-elle pas préférable aux richesses.

Cette belle maxime n'est pas sans doute celle de ces hommes intéressés, qui profitent avidement de la misère des autres pour s'enrichir de leurs dépouilles; et les exemples n'en sont que trop communs. Opposons-y, pour les confondre, le beau trait du cardinal d'Amboise. Il avoit fait bâtir un magnifique château à la campagne. Comme cette superbe maison étoit trop resserrée, et enveloppée de tous côtés par des possessions étrangères, un gentilhomme du cardinal crut faire sa cour à son maître, en déterminant un de ses amis à lui vendre une terre titrée, qui enclavoit le plus le château. Le seigneur fut invité à dîner. Après le repas, le cardinal l'ayant conduit dans un cabinet, lui demanda par quel motif il vouloit vendre sa terre. « Monseigneur, répondit le gentilhomme, c'est par le plaisir de vous accommoder d'un bien qui est si fort à votre bien-

séance. — Gardez votre terre, répliqua le cardinal : c'est l'héritage de vos pères, le premier titre d'un nom illustre qu'ils vous ont transmis, et que vous devez conserver à vos descendans. Je préfère d'ailleurs un voisin tel que vous à toutes les commodités de mon château. — Monseigneur, reprit le gentilhomme, je suis très attaché à ma terre, et ce qu'il vous a plu de me faire observer me la rend infiniment plus précieuse. Cependant j'ai une fille; un gentilhomme du voisinage voudroit l'épouser : le nom, la fortune, le caractère, tout me convient, mais il demande une dot que je ne puis absolument lui donner. J'ai considéré qu'en vendant ma terre je pourrois faire le bonheur de ma fille, et placer avantageusement le restant de la somme pour moi. — Ce projet n'a rien que de raisonnable, répondit le cardinal; mais n'y auroit-il pas quelque moyen de marier votre fille comme vous le désirez, et de conserver votre terre? Ne pourriez-vous pas, par exemple, emprunter de quelqu'un de vos amis la somme dont vous avez besoin, sans intérêts, et remboursable à des termes fort éloignés; économiser tous les ans quelque chose sur votre dépense, et vous trouver quitte sans presque vous en apercevoir? — Ah! monseigneur, s'écria le gentilhomme, où sont aujourd'hui les amis qui prêtent une pareille somme, sans intérêts, et remboursable à des termes fort éloignés? — Ayez meilleure opinion de vos amis, répliqua le cardinal en lui tendant la main; mettez-moi du nombre, et recevez la

somme dont vous avez besoin, aux conditions que je viens de vous expliquer. » Le gentilhomme, tombant aux genoux de son bienfaiteur, ne put répondre que par des larmes à un procédé si noble; et le cardinal ne parut jamais si content, que d'avoir acquis un ami au lieu d'une terre.

Il y a des personnes de qui il est quelquefois si difficile de ravoir ce qu'on leur a prêté, qu'on gagneroit souvent beaucoup à agir avec elles, comme le fit un jour saint Francois de Sales à l'égard d'un homme qu'il connoissoit pour un mauvais payeur, et qui était venu lui demander à emprunter vingt écus. « Tenez, lui dit-il, en voilà dix : au lieu de vous les prêter, je vous les donne; vous y gagnez et moi aussi. »

Il ne faut pas être moins prudent à se rendre caution qu'à prêter. Si le sage dit que l'homme de bien répond pour son prochain, et que celui qui n'a point de sentiment abandonne son ami, en ne voulant pas se rendre caution pour lui dans son extrême nécessité, il ajoute aussi que l'engagement à répondre mal à propos, en a perdu plusieurs qui réussissoient dans leurs affaires; et que nous ne devons jamais oublier le service que nous rend celui qui répond pour nous, parce qu'il s'est exposé à un grand péril.

Ce seroit en effet une noire ingratitude que de méconnoître un tel service, et il n'y a que des monstres qui soient capables de laisser dans la peine celui qui a eu la bonté de s'engager pour eux. Ils ne trouveront plus de pareils amis. Celui

qui tiendra parole et agira fidèlement avec ceux qui l'ont obligé de quelque manière que ce soit, trouvera toujours ce qui lui sera nécessaire; mais si nous trompons ceux qui ont cru pouvoir se fier à nous, ils n'y seront pas pris une seconde fois, et nous mériterons d'essuyer des refus honteux et humilians.

Le comte Louis de Canosse, évêque italien, avoit à Rome une belle argenterie; on y voyoit plusieurs pièces d'un ouvrage exquis : il y avoit, entre autres, un gobelet dont l'anse étoit faite en forme de tigre, et dont le travail étoit admirable. Un gentilhomme, connu du prélat, envoya un jour le prier de lui prêter pour peu de temps une pièce si rare, sous prétexte d'en vouloir faire faire une pareille. Mais comme il la garda plus de trois mois, le prélat l'envoya demander. Peu après, le même gentilhomme envoya encore pour emprunter une salière, qui avoit la forme d'une écrevisse. Le comte Louis répondit, avec un sourire railleur, au page que le gentilhomme avoit envoyé: « Allez, et rapportez à votre maître que si le tigre, de tous les animaux le plus agile, a été trois mois à revenir, je crains que l'écrevisse, qui est plus lente, n'ait besoin d'autant d'années. Qu'il m'en dispense donc, s'il lui plaît. »

S'il faut récompenser, faites-le dignement.

En fait de récompense, celui qui craint d'être généreux est bien près d'être injuste. Un soldat

s'étoit signalé dans une bataille sanglante, où il avoit eu les deux bras emportés. On le présenta à son colonel, qui ne lui offrit qu'une pièce de vingt-quatre sous. « Croyez-vous, mon colonel, lui dit avec franchise le soldat, que je n'aie perdu qu'une paire de gants ? »

Les récompenses doivent être dispensées par les mains de la justice, et, autant qu'il est possible, proportionnées aux services : elles en sont le prix légitime. Cependant combien n'y en a-t-il pas, surtout parmi les grands, qui ne récompensent point, ou qui récompensent mal ceux qui les ont servis, persuadés qu'on leur doit tout, et qu'on est trop honoré de les servir. « Il est vieux et usé, dit un grand, il s'est épuisé à me servir; qu'en faire? Un autre plus jeune enlève ses espérances, et obtient le poste qu'on ne refuse à ce malheureux que parce qu'il l'a trop mérité. » Cette réflexion de La Bruyère ne fait pas beaucoup d'honneur aux grands, mais elle n'est que trop confirmée par l'expérience. On demandoit à un grand seigneur s'il ne songeoit pas à faire quelque chose pour un homme de mérite, qui avoit tout sacrifié en s'attachant à lui? « Comment donc! répondit-il, je le vois tous les jours, et je lui fais accueil. »

Cette sorte de récompense, aussi singulière qu'elle est peu solide, ressemble à celle que fit Henri IV. Ce prince, n'étant encore que roi de Navarre, se contenta de donner son portrait à d'Aubigné, qui lui avoit rendu des services im-

portans. Ce seigneur, qui étoit aussi bel esprit que grand capitaine, mit au bas du portrait ces quatre vers :

> Ce prince est d'étrange nature,
> Je ne sais qui diable l'a fait;
> Car il récompense en peinture
> Ceux qui le servent en effet.

Lorsque, monté sur le trône, Henri IV fut plus en état de suivre les mouvemens justes et généreux de son cœur, il récompensa mieux. Si le grand nombre de sollicitations put quelquefois lui faire oublier pour un moment la justice due aux services, il savoit avouer son tort, et le réparer dès qu'on le lui faisoit connoître. En voici une preuve qui ne fait pas moins d'honneur à la droiture qu'à la générosité de son âme. Un officier borgne, boiteux et manchot, qui s'étoit distingué au service de ce prince, lui présenta un placet où il demandoit quelques récompenses : il y exposoit le nombre des blessures qu'il avoit reçues. Henri IV, après avoir lu le placet, dit : « *Nous verrons.* — Sire, répondit l'officier, quand j'ai été commandé pour le service de votre majesté, si j'avois dit : *Nous verrons*, je n'aurois pas un œil, une main et un pied de moins. » Le roi fut d'abord indigné de ce manque de respect; mais sa bonté l'eut bientôt désarmé en faveur d'un officier mutilé pour son service : il jugea qu'un homme, qui lui avoit sacrifié des membres si chers et si précieux, avoit expié cette faute par avance, et lui accorda la récompense qui lui étoit due.

Louis XI, qui n'eut guère que de mauvaises qualités, récompensa néanmoins noblement aussi la valeur de Raoul de Lannoi. Ce capitaine étant monté à l'assaut à travers le fer et la flamme au siége du Quesnoi, Louis XI, qui avoit été témoin de son ardeur, lui passa au coup une chaîne d'or, en lui disant : « *Par la Pâque-Dieu, mon ami*, (c'étoit son jurement ordinaire) vous êtes trop furieux dans un combat, il faut vous enchaîner; car je ne veux pas vous perdre, désirant me servir de vous plus d'une fois. »

Après les services, c'est surtout le mérite que les princes et les grands devroient s'attacher à récompenser, puisque c'est là le plus noble usage qu'ils puissent faire de leur pouvoir et de leurs richesses. Il n'y a pas de plus sûr moyen pour eux de transmettre à la postérité leur nom comblé de gloire et d'éloges. Sans parler des Auguste, des Mécène, des Léon X, des Médicis, et de tant d'autres, qui ont aimé à récompenser le mérite parce qu'ils en avoient eux-mêmes et qu'ils étoient grands, c'est par là que Louis XIV a rendu son règne si célèbre et si fertile en grands hommes dans tous les genres. Il se plaisoit à encourager par ses récompenses le mérite et les talens. Il eut le bonheur d'être secondé en cela par un des plus grands ministres qu'ait eus la France, l'illustre Colbert. En voici un exemple, que nous choisissons entre mille.

Charles II, roi d'Angleterre, avoit envoyé à Louis XIV deux montres à répétition : c'étoient

les premières qu'on eût vues en France. Elles ne pouvoient s'ouvrir que par un secret, précaution des ouvriers anglais, pour cacher la nouvelle construction, et s'en assurer la gloire et le profit. Les montres se dérangèrent. On les mit entre les mains de Martinot, horloger du roi, qui ne put les ouvrir ni y travailler. Il dit à M. Colbert, qu'il ne connoissoit qu'un jeune carme, qui fût capable d'ouvrir les montres; que, s'il n'y réussissoit pas, il falloit se résoudre à les renvoyer en Angleterre. Le carme, dont Martinot faisoit un éloge si glorieux pour lui-même, étoit le père Sébastien, qui avoit un talent rare pour les mécaniques. Il ouvrit les montres assez promptement et les raccommoda, sans savoir combien étoit important, par les circonstances, l'ouvrage dont on l'avoit chargé. Quelques jours après, il vint de la part de M. Colbert un ordre au père Sébastien de le venir trouver : on ne lui dit rien de plus. Il se présenta interdit et tremblant. Le ministre, accompagné de deux membres de l'académie des sciences, le loua sur les montres, et lui apprit pour qui il avoit travaillé : il l'exhorta à cultiver son talent, lui recommanda de travailler sous les yeux de ces deux académiciens qui le dirigeroient; et, pour l'animer davantage et parler plus dignement en ministre, il lui donna six cents livres de pension, dont la première année lui fut payée le même jour. Il n'avoit alors que dix-neuf ans : et de quel désir de bien faire dût-il être animé! Il devint le plus habile mécanicien de son siècle.

Léon X, dont nous venons de parler, récompensa, d'une autre manière, un chimiste qui se flattoit d'avoir part à ses bienfaits, pour avoir trouvé, disoit-il, la pierre philosophale. Le souverain pontife lui fit donner une grande bourse vide, ajoutant que, puisqu'il savoit faire de l'or, il n'avoit besoin que d'une bourse pour le mettre. Ce grand pape, qui fut le protecteur zélé des arts et des sciences, et le restaurateur des lettres en Italie, étoit trop sage et trop éclairé pour honorer de ses récompenses des charlatans ou des visionnaires : il croyoit avec raison devoir les réserver au vrai mérite.

Quoique de plus grandes et de plus dignes récompenses que celles de la terre soient destinées à la vertu, il est glorieux néanmoins de lui accorder celles qui dépendent de nous. Le prince de la Tour et Taxis, directeur-général des postes de l'empire et des Pays-Bas, étant à Nivelle, alla s'y promener à la foire avec une dame chanoinesse. Ils s'approchent d'une boutique, et le prince demande les plus beaux éventails. On les lui montre, en disant que le prix étoit de deux louis. « Ce n'est pas ce que je veux, dit-il. » Il va auprès d'un autre marchand, qui en présente de cinq louis. Le prince fit la même réponse. Ce marchand comprit la pensée du prince, et lui dit qu'il avoit encore d'autres éventails, mais beaucoup plus chers : il les montra, et dit qu'ils n'étoient pas de moins de vingt-cinq louis. Le prince, dans le nombre, en trouva un qui lui plut, ainsi

qu'à la dame. Il dit au maître de la poste, qui l'accompagnoit, de compter les vingt-cinq louis. Celui-ci ne les ayant pas sur lui, dit au marchand de venir à la poste les chercher quand il le voudroit. Le marchand, y étant allé, déclara au maître de la poste que l'éventail n'étoit que de cinq louis comme les autres, et qu'il ne l'avoit surfait si considérablement, que parce qu'il avoit jugé que le prince étoit bien aise de faire un don qui fût de plus grand prix; mais que sa conscience ne lui permettoit pas de prendre pour l'éventail au-delà de sa juste valeur. Le prince, instruit du procédé de cet honnête marchand, le fit venir, et lui dit : « Si votre éventail ne vaut que cinq louis, votre probité en vaut vingt : recevez les vingt-cinq louis; vous les méritez. »

XIII.

Au bonheur du prochain ne portez pas envie.

Si c'est un homme de bien et un honnête homme, il est digne de son bonheur, et vous devez y applaudir. Si c'est un méchant et un malhonnête homme, l'Ecriture vous avertit de ne pas envier la gloire ni les richesses du pécheur. Sa prospérité s'évanouira comme un songe, et sèchera comme un torrent; ou si son bonheur, ce qui est rare, dure aussi long-temps que sa vie, cette félicité ne lui rendra la mort que plus amère et plus terrible. D'ailleurs, ce qu'il possède lui a souvent

coûté trop cher : il a sacrifié son repos et sa réputation, foulé aux pieds la probité et sa conscience. Voudriez-vous l'acheter à ce prix ?

N'enviez donc pas le bonheur des méchans, et ne vous laissez point éblouir par la prospérité passagère du riche orgueilleux. Il vit dans l'abondance ; il semble ne point participer aux misères humaines : enflé de sa grandeur et de sa puissance, il ne songe qu'à jouir des biens d'ici bas. Il a des entrailles de fer pour le pauvre qui gémit sous le poids de ses maux, et il ne lui donneroit pas même les miettes qui tombent de sa table splendide et délicate. Mais attendez un moment : tout va changer de face. Sa gloire disparoît comme un éclair, et à ses plaisirs succèdent les plus affreux tourmens. Le pauvre, au contraire, le juste malheureux qu'il a méprisé, est placé dans le sein de la gloire, et boit à longs traits dans un torrent de délices qui coule du trône de Dieu.

On a dit avec autant de vérité que de noblesse, de l'honnête homme moins favorisé de la fortune que tant de scélérats comblés de ses faveurs :

Il garde sans remords ce qu'il gagna sans crime :
Sa fortune est durable autant que légitime,
Elle passe aux enfans du fortuné vieillard :
Tandis que les enfans du crime et du hasard,
Ces hommes sans pitié que les pleurs endurcissent,
Et que les maux publics en un jour enrichissent,
Dépouillés tout à coup d'un éclat passager,
Ne sortent du néant que pour s'y replonger ;
Semblables aux torrens, dont la fange et les ondes
Ravageoient avec bruit des campagnes fécondes,

Et qui formés soudain, mais plus vite écoulés,
Se perdent dans les champs qu'ils avoient désolés.

Les richesses, la gloire et les honneurs des autres, sont néanmoins un des plus ordinaires alimens de l'envie; et les grands eux-mêmes ne sont pas toujours exempts de cette basse passion. On cherche à se détruire aux dépens de l'état; et combien de fois les malheurs publics n'ont-ils pas pris leur source dans les jalousies particulières!

Il n'est plus rien de sacré pour un cœur que l'envie aigrit et infecte. Elle a porté le jaloux Caïn à tremper ses mains dans le sang de son frère; elle a excité la haine homicide de Saül contre le héros d'Israël, à qui ce prince ne pouvoit reprocher que d'avoir trop bien servi la patrie, et d'avoir obtenu des éloges trop justement mérités; elle a fait commettre le plus grand de tous les crimes, le déicide. On est capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite et de l'innocence.

On peut quelquefois imposer silence à l'envie par des manières honnêtes et par ses bienfaits, mais on ne la changera point : elle vivra autant que subsistera le mérite qui l'a fait naître. Il semble que l'élévation des autres humilie l'envieux, qu'on le prive des louanges qu'on leur donne, et que les honneurs qu'ils reçoivent sont des injures qu'on lui fait. Aussi n'y a-t-il rien qu'il ne fasse pour répandre sur les bonnes qualités d'autrui des couleurs qui les altèrent; et s'il ne peut venir à bout de les obscurcir entièrement, il s'efforcera du moins d'en diminuer l'éclat. Lorsque

ce célèbre navigateur, à qui nous devons la découverte de l'Amérique, annonçoit un nouvel hémisphère, on lui soutenoit qu'il ne pouvoit exister; et, quand il l'eut découvert, on prétendit qu'il l'avoit été long-temps avant lui. Ceux qui ne lui contestoient point cette découverte cherchèrent à en diminuer le mérite, en la représentant comme facile. Colomb se trouvant un jour à table avec une grande compagnie, on eut l'impolitesse de le dire à lui-même. Il proposa à ses envieux, pour les confondre, de faire tenir un œuf tout droit sur une assiette. Aucun d'eux n'ayant réussi, il cassa le bout de l'œuf et le fit tenir. « Cela étoit bien aisé, dirent les assistans. — Je n'en doute pas, reprit-il; mais aucun de vous ne s'en est avisé. »

La jalousie est ordinairement le triste partage de ceux qui n'ont rien dont on puisse être jaloux. Incapable de tout mérite, l'envie ne peut le souffrir dans les autres; et aussi aveugle qu'injuste dans ses jugemens, plutôt que de le reconnoître et de lui attribuer ses heureux succès, elle en donnera tout l'honneur aux causes les plus pitoyables et les plus ridicules. Un officier d'un génie très médiocre, envieux de la gloire d'un capitaine qui avoit fait une belle action, écrivit à Louvois que ce capitaine étoit sorcier. Le ministre répondit « Monsieur, j'ai fait part au roi de l'avis que vous m'avez donné. Sa Majesté m'a dit là-dessus que, si ce capitaine étoit sorcier, pour vous vous ne l'étiez pas. »

Tâchons de faire mieux que ceux qui font bien : c'est la plus belle et la plus glorieuse vengeance que nous puissions exercer contre ceux qui pourroient être l'objet de notre jalousie. La noble émulation fut toujours permise et louable ; l'envie ne le fut jamais. La première est un sentiment courageux, qui rend l'âme féconde, qui l'enflamme à la vue des grands exemples, et l'élève souvent au-dessus de ce qu'elle admire. L'autre est une passion basse qui, ne pouvant atteindre à la hauteur des autres, cherche à la rabaisser. On déprime ce qu'on est incapable de faire, parce qu'il est plus facile de mépriser que de surpasser ou d'égaler.

Aussi y a-t-il dans l'envie je ne sais quoi de honteux qui fait qu'on se la cache à soi-même. On tire souvent vanité des passions les plus criminelles, de ses excès, de ses débauches; on s'en fait même gloire, parce qu'on est assez aveugle pour se couronner de sa propre honte. Mais l'envie est une passion qu'on n'ose jamais avouer. On rougit de l'avoir, et encore plus de la montrer, parce que témoigner de l'envie, c'est reconnoître son infériorité, ou faire voir la crainte qu'on a d'être effacé; c'est un aveu du bonheur ou du mérite des autres, et un hommage secret qu'on leur rend. L'envie fait honneur à celui qui en est l'objet : sous un mépris apparent elle cache une estime réelle. Si l'on doit plaindre quelquefois ceux qui excitent la jalousie, parce qu'ils peuvent en devenir les victimes, on doit souvent

plaindre encore plus ceux qu'elle épargne, parce qu'elle ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité. Thémistocle disoit qu'il n'envioit que le sort de celui qui ne fait point d'envieux.

Quoiqu'il n'y ait guère de passion qu'on veuille cacher avec plus de soin, il n'y en a pas qu'on cache moins : l'air et les yeux la décèlent. Il y en a qui, ne pouvant s'empêcher de parler contre ceux auxquels ils portent envie, croient que leur jalousie est bien cachée, quand ils disent que ce n'est point l'envie qui les fait parler; mais ils n'en imposent à personne. Il faut avouer, disoit un jour une dame, qu'une telle est une sotte femme : « Je n'en parle pas par envie, ajouta-t-elle, car elle n'a rien qu'on puisse lui envier. — Si cela étoit, reprit quelqu'un, vous n'en parleriez pas. »

En effet, on dit peu de mal d'une personne qui ne mérite point d'être louée : on n'a pas à se venger de sa supériorité. Jaloux de primer et de l'emporter sur les autres, tous ceux qui nous effacent ou qui brillent trop à nos côtés, ont le malheur de nous déplaire ; et nous ne trouvons aimables que ceux qui n'ont rien à nous disputer. Celui qui a dit que deux femmes ne sauroient se regarder sans qu'au moins l'une des deux ne fût mécontente de l'autre, les connoissoit assez bien. On ne sauroit louer plus sûrement ni plus délicatement quelques femmes, que de leur dire du mal de leurs rivales en beauté ou en esprit. C'étoit aussi la louange la plus flatteuse qu'on pût donner à Voltaire, dont la vanité jalouse ne pou-

voit souffrir qu'on louât en sa présence quelque autre poète ou auteur que lui. Fénélon pensoit bien plus noblement : il parloit toujours avec estime et avec éloge de ses adversaires. « Un jour, dit Ramsay (1), que je causois avec lui des auteurs anglais, il me demanda quel étoit le caractère de Locke. Je définis ce philosophe, et je conclus par ce trait : en un mot, c'étoit un homme comme M. de Meaux; la pénétration de son esprit n'égaloit pas l'étendue de sa science : il avoit une grande superficie, mais peu de profondeur. M. de Fénélon me reprit avec une sévérité paternelle, me fit l'éloge de M. de Meaux, et tâcha de me persuader que ce prélat avoit non seulement une érudition immense, mais un esprit capable de tout approfondir et d'atteindre à tout. »

La plus véritable marque qu'on a soi même de grandes qualités et du mérite, c'est de voir le bonheur des autres sans envie. Le duc de Guise, qui fut surnommé le Balafré, à cause d'une blessure au visage, qu'il avoit reçue dans une bataille, avoit gagné au jeu cent mille livres à M. d'O, surintendant des finances. Celui-ci le lendemain lui envoya soixante-dix mille livres en argent, et trente mille en or. Cette dernière somme étoit dans un sac de cuir. Le duc croyant que ce sac, qui étoit assez petit, ne contenoit que

(1) Ramsay, auteur de plusieurs ouvrages, et, en particulier, des Vies de Fénélon et de Turenne, étoit Ecossais. Après avoir été tour à tour anglican, socinien, tolérant, sans être satisfait, il eut enfin le bonheur de trouver la vérité qu'il cherchoit avec droiture et de bonne foi. Fénélon le fixa dans la religion catholique.

de l'argent blanc, le donna par gratification au commis qui lui avoit apporté la somme. Le commis, qui ignoroit lui-même ce que contenoit ce sac, l'ayant ouvert à son retour, jugea la libéralité si extraordinaire, qu'il ne douta point que le duc ne se fût mépris. Il lui reporta la somme sur-le-champ; mais le duc la refusa en lui disant : « Puisque la fortune vous a été si favorable, cherchez un autre que le duc de Guise pour vous envier votre bonheur. »

L'envie n'est pas seulement une des plus honteuses passions, c'est encore une des plus cruelles; elle est elle-même son supplice. Les talens, la réputation, la prospérité des autres sont autant de vers qui rongent l'homme jaloux, et le dévorent en secret. Plus leur gloire et leur fortune croissent, plus son aversion se fortifie et s'allume : elle devient au-dedans de lui comme un poison qui le brûle et qui répand l'amertume sur toute sa vie. Aussi, tout homme né envieux est-il naturellement triste; et le grand Rousseau a eu raison de dire en parlant de l'envie :

Monstre ennemi des mortels et du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour,
Et qui, traînant une vie abattue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue.
Ses yeux cavés, troublés et clignotans,
De feux obscurs sont chargés en tout temps.
Au lieu de sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gèle et les brûle.

Il faut être bien ingénieux à se tourmenter soi-même pour se faire une peine des avantages d'au-

trui, et pour tourner contre soi ce qui leur est favorable. C'est cependant ce que fait l'envieux; il s'afflige de ce qui réjouit les autres, et se réjouit de ce qui les afflige. Combien n'en voit-on pas qui, fâchés même de la bonne opinion que certaines personnes ont d'elles-mêmes, et jaloux de la satisfaction qu'elles goûtent, ont un plaisir malin à les détromper et à leur faire perdre cette idée qui les flatte et qui ne nuit à personne. Combien ont-ils l'âme assez mal faite, pour envier aux autres jusqu'aux plaisirs les plus nécessaires et les plus innocens.

Le duc de Lauzun, ayant été mis en prison par ordre de la cour, avoit trouvé le secret de s'amuser avec une araignée qu'il avoit rendue familière. Elle venoit manger sur sa main, et s'en retournoit ensuite à un trou où elle avoit tendu sa toile. Elle étoit devenue grasse, rebondie, et faisoit tout le plaisir du duc de Lauzun. Il la montroit un jour au gouverneur de la citadelle où il étoit détenu, et il la laissa aller à terre. Le gouverneur écrasa l'insecte avec une joie maligne. Le duc en fut outré : dès qu'il fut sorti de prison, il se plaignit au roi de l'action du gouverneur, qu'il appela barbare. Le roi jugea qu'un homme, capable d'envier à un prisonnier un pareil plaisir, devoit être d'un mauvais caractère; il lui ôta son emploi.

Un empereur chinois punit l'envie d'une manière peut-être plus sensible encore et plus efficace. Quatre lettrés, gens de mérite, mais d'une

naissance obscure, avoient été élevés aux honneurs. La jalousie ne put voir leur élévation sans dépit. Elle s'arma de tous ses serpens, elle déchaîna la calomnie et la fureur, elle inonda tout Pékin de libelles scandaleux qui parvinrent jusqu'à l'empereur. Il en fut indigné. Il ordonna qu'on en recherchât les auteurs, pour en faire un exemple sévère. Il consulta le plus prudent et le plus éclairé de ses ministres sur le genre de supplice dont il falloit les punir. « Prince, lui dit ce ministre, je n'en connois qu'un, mais il est plus terrible pour l'envieux que les tortures et la mort même : c'est de le rendre témoin de la prospérité de ceux qu'il poursuit. » L'empereur combla les lettrés de distinctions et de présens. Ces bienfaits irritèrent l'envie : elle exhala de nouvelles fureurs, et le prince fit aux lettrés de nouveaux dons. Les envieux ne doutèrent plus qu'au lieu de nuire, chacun de leurs traits ne fût l'occasion d'une nouvelle grâce : ils gardèrent enfin un profond silence. Bientôt ils tremblèrent que ce silence mal interprété ne fût encore favorable aux objets de leur haine, et ne portât l'empereur à les récompenser davantage : ils prirent le parti de faire de leurs rivaux les éloges les plus pompeux.



N'allez point divulguer ce que l'on vous confie.

Si quelqu'un vous témoigne assez de confiance pour déposer son secret dans votre sein, vous

devez en être flatté; et il faut le garder plus scrupuleusement que ce qui vous concerneroit et ce qu'il vous importeroit le plus de cacher. Des courtisans disoient au favori d'un prince : « Qu'y a-t-il de nouveau, et que vous a dit le roi aujourd'hui? car il ne se fie qu'à vous. — Pourquoi donc, leur répondit-il, me le demandez-vous? »

De tous les secrets, ceux qu'on doit garder avec le plus de soin, ce sont ceux de l'état et des intérêts publics ou des familles, parce que leur violation a d'ordinaire de plus grandes suites; et c'est toujours au moins une imprudence de les demander à ceux qui en sont les dépositaires.

Aulu-Gelle nous a conservé à cet égard un beau trait qui mérite d'être connu de tous les jeunes gens.

C'étoit autrefois l'usage à Rome, dit-il, que les sénateurs menassent avec eux dans le sénat ceux de leurs enfans qui portoient encore la prétexte, robe bordée de pourpre qu'ils ne quittoient qu'à l'âge de quatorze ans. Un jour qu'on y traita une affaire importante, et qu'il fallut la remettre au lendemain, on convint de n'en point parler jusqu'à ce qu'elle fût décidée. Le jeune Papirius avoit assisté ce jour-là au sénat avec son père. Sa mère lui demanda de quoi il étoit question. L'enfant répondit qu'il avoit été défendu de le dire. La mère n'en devint que plus curieuse. Plus il insistoit sur la nécessité de se taire, plus il irritoit ses désirs. Enfin poussé à bout, il prit ingénieusement le parti de lui donner le change. « Il

a été question, dit-il, dans le sénat, de décider s'il étoit plus utile à la république de permettre aux hommes d'épouser deux femmes, ou aux femmes d'épouser deux hommes. » Cette nouvelle surprit étrangement la mère, qui sortit aussitôt de chez elle, et alla conter la chose à ses amies. Le lendemain le sénat fut environné de dames, qui prioient les larmes aux yeux qu'on ne conclût rien sans les ouïr. Les sénateurs fort étonnés demandèrent ce que c'étoit que la folie de ces femmes et ce qu'elles vouloient. Le jeune Papirius s'avança au milieu de l'assemblée, et raconta les instances que sa mère lui avoit faites, et ce qu'il lui avoit répondu. Le sénat loua sa fermeté et son esprit, et rendit un arrêt qui défendoit aux sénateurs d'amener désormais leurs enfans au sénat, excepté le seul Papirius.

Il est difficile aux enfans et aux femmes de garder un secret; et il y a souvent de l'indiscrétion à confier à celles-ci une chose importante. Quoiqu'on en trouve quelquefois de discrètes, la plupart ne sont pas assez maîtresses de ce qu'elles disent : un secret leur échappe, en quelque sorte malgré elles, sans qu'elles s'en aperçoivent et sans qu'elles aient envie de le découvrir. Combien d'hommes en cela qui sont femmes !

Ayez plus de fermeté et de prudence, et que jamais rien au monde ne vous engage à trahir la confiance qu'on a eue en vous. Soyez fidèle à ceux qui ont cru que vous l'étiez. Souvenez-vous que le secret doit être mis au rang des choses les plus

sacrées; qu'une des premières lois de la société est de taire ce qui ne doit pas être révélé, et que nous ne sommes pas en droit de disposer d'un bien dont nous ne sommes que les dépositaires.

Gardez aussi inviolablement les secrets de l'amitié. « Celui qui découvre les secrets de son ami, dit le Sage, perd sa confiance; et il ne trouvera jamais d'amis selon son cœur. Si vous révélez ses secrets, c'est en vain que vous tâcherez de le regagner : vous irez inutilement après lui, car il est déjà bien loin, il s'est échappé comme une chèvre qui se sauve du filet, parce que son âme est blessée. » On peut encore se réconcilier après des injures; mais lorsqu'on est assez malheureux pour révéler les secrets de son ami, il ne reste plus aucune espérance de retour.

Un homme infidèle au secret ne sera jamais aimé ni estimé de personne; et ceux mêmes qui l'ont fait parler, seront les premiers à le mépriser. Les moindres fautes en ce genre sont, pour ainsi dire, des crimes irrémissibles : on les punit de la manière la plus sensible à une personne qui n'a pas perdu tout sentiment; c'est qu'on ne lui donne jamais plus l'occasion d'y retomber. Lorsque vous laissez sortir de vos lèvres le secret de votre ami, croyez que l'amitié, la fidélité, l'honneur, la sagesse et la justice sortent de votre âme en même temps.

Soyez donc toujours sur vos gardes, pour ne rien dire et même pour ne rien faire qui puisse le découvrir; car on peut manquer au secret de

plusieurs façons. Il y a des gens qui promettent le secret, et qui le révèlent sans le savoir; ils ne le disent point, et on le lit sur leur front et dans leurs yeux. D'autres ne disent pas expressément la chose qu'on leur a confiée, mais ils parlent et agissent de manière qu'on la découvre de soi-même.

Souvent aussi c'est manquer au secret, que de faire entendre qu'on en est ou qu'on en a été le dépositaire. Il ne faut pas même qu'on sache que nous avons eu une chose sous le secret, ou que nous l'avons encore. Un secret soupçonné est plus qu'à demi révélé.

Il y en a qui s'imaginent n'avoir pas manqué au secret, parce qu'ils ne l'ont dit qu'à une personne et même à un ami. Mais on ne le leur avoit pas confié avec la permission de le dire à cette personne; et puis il est rare que ces sortes de confidences ne passent pas encore plus loin. Quelqu'un vint raconter à un autre une chose qu'on lui avoit dite sous le secret, et lui recommanda de n'en point parler. « Soyez tranquille, lui dit l'autre, je serai aussi discret que vous. »

Il y a des momens bien critiques pour le secret : on a besoin alors de toutes les réflexions de sa raison et de toute la force de son esprit pour le retenir, principalement quand c'est la colère ou l'amour qui sollicite à le révéler. Cette dernière passion est la plus dangereuse. On révèle un secret dans la colère; mais il échappe dans l'amour, si l'on n'est infiniment sur ses gardes, dans ces

momens dont l'ivresse fait oublier toutes les lois de la prudence. Turenne en est un exemple bien frappant : il étoit impénétrable à la tête des armées. Louvois, ministre de la guerre, se plaignoit de ce qu'il n'apprenoit ses desseins que par les gazettes. Turenne ne les confioit pas même au roi. Ce prince dit un jour à un officier-général, qui partoit pour l'armée d'Allemagne : « Dites, je vous prie, à M. de Turenne, qu'il me fasse part de ses desseins : j'y suis pour le moins aussi intéressé que lui. » Cependant ce grand homme eut la foiblesse de découvrir à madame Coaquin, qu'il aimoit, un secret que le roi lui avoit confié. Cette dame le révéla au chevalier de Lorraine. Celui-ci apprit le secret à Monsieur (1), à qui on vouloit le cacher. Monsieur le dit au roi. Ce secret étoit le voyage que Madame devoit faire en Angleterre, pour négocier avec le roi son frère Jacques II. Louis XIV eut un éclaircissement avec Turenne, qui lui avoua qu'il avoit eu la foiblesse de révéler le mystère à madame Coaquin. « Défiez-vous de cette dame, lui dit le roi; puisqu'elle a trahi votre secret en faveur du chevalier de Lorraine, vous voyez bien que vous êtes sacrifié. » Quelle défiance ne devons-nous pas avoir de nous-mêmes ! et de quelle foiblesse l'homme n'est-il pas capable, puisqu'un si grand homme, si religieux sur le secret, n'a pu garder celui d'un roi ! Il n'y pensoit jamais sans rougir de confusion. Aussi dit-il à un seigneur qui le

(1) On appelle ainsi en France le frère aîné du roi.

mit sur ce chapitre un soir dans sa chambre : « Eteignons les lumières, et je vous dirai ensuite cette histoire. »

Ce n'est pas assez de tenir caché ce qui nous a été confié sous la condition du secret. La conversation et la société emportent une convention générale et tacite, qui oblige à taire tout ce qui peut être préjudiciable en quelque manière à celui qui l'a dit. C'étoit la belle maxime du comte de Shaftsbury, qui eut une occasion éclatante de la mettre en pratique. Ce seigneur, si célèbre dans l'histoire d'Angleterre par la grande part qu'il eut aux mouvemens qui agitèrent le règne du roi Charles II, étoit devenu, de ministre de ce prince, son plus dangereux ennemi, et s'étoit jeté dans le parti du parlement. Quelque temps après on y attaqua M. Hollis sur des négociations secrètes qu'il avoit eues avec le roi. Rien ne manquoit pour le perdre que des témoins. On comptoit en trouver un tel qu'on le désiroit, dans la personne du comte qui avoit été dans le cas de tout savoir. Il y avoit d'autant moins lieu de douter qu'il ne parlât, que c'était pour lui une belle occasion, et une occasion qui se présentoit d'elle-même, de ruiner un ancien ennemi. Dans cette pensée, on cite le comte et on l'interroge. Il répond qu'il ne peut satisfaire sur ce qu'on lui demande, parce que, quand même il sauroit quelque chose au désavantage de M. Hollis, il ne devroit point avoir recours à cette voie infâme de se venger d'un ennemi. Ceux qui l'avoient fait comparoître l'exhor-

tent, le pressent, le menacent. Tout fut inutile. On lui ordonna de se retirer; et plusieurs membres du parlement proposèrent avec tant de chaleur de l'envoyer à la Tour, que ses amis effrayés vinrent le solliciter de céder aux instances de la chambre. Mais il demeura ferme dans sa resolution, et il eut le bonheur que méritoit son action généreuse, celui de trouver assez d'amis pour le tirer d'affaire. M. Hollis alla le remercier en termes pleins de reconnoissance et d'estime. Le comte lui dit qu'il ne prétendoit lui imposer aucune obligation par l'action qu'il venoit de faire; qu'il se devoit à lui-même la conduite qu'il avoit tenue, et qu'il auroit fait la même chose pour tout autre; que cependant il connoissoit assez le mérite de M. Hollis et le prix de son amitié, pour être prêt à l'accepter comme une insigne faveur, s'il l'en jugeoit digne. M. Hollis, charmé de ce discours autant que de ce qui y avoit donné lieu, assura le comte d'un attachement sincère et zélé. Par là une ancienne mésintelligence entre deux hommes généreux, opulens et voisins, fut changée en une vraie et solide amitié.

Quoique le secret doive être ordinairement inviolable, il y a néanmoins des cas où l'on peut, où l'on doit même le révéler. S'il doit nuire à l'innocence, s'il couvre un dessein criminel, ne craignez point de le découvrir à la personne qui en seroit la victime, ou à ceux qui peuvent y mettre obstacle. Henri III, roi de France, avoit fait arrêter le roi de Navarre, qui fut depuis

Henri IV. Ce prince ayant trouvé moyen de s'échapper de sa prison, on soupçonna Fervaques d'avoir eu connoissance de cette fuite, et de n'en avoir pas donné avis. Le roi furieux jura dans sa colère que Fervaques paieroit de sa tête cette trahison, et ajouta que celui qui avertiroit ce traître lui répondroit de sa fuite. Crillon et plusieurs courtisans étoient présens; et comme on connoissoit Henri III capable de faire périr un innocent, Crillon frémit en l'entendant jurer la mort d'un homme de qualité, bon officier, et d'une valeur reconnue. Il résolut de l'arracher au péril pressant où il le voyoit. Il va trouver Fervaques, lui apprend ce qui vient de se passer, et l'exhorte à s'évader. Henri, instruit le matin que Fervaques a disparu, entre dans une colère affreuse. Son imagination est quelques momens errante sur tous ceux qui avoient entendu son serment; mais bientôt ses soupçons se fixent sur Crillon : son estime pour lui les combat et les appuie en même temps : « Fervaques, lui dit-il avec un regard furieux, vient d'échapper à ma vengeance, et ne me laisse que l'espoir de l'exercer d'une manière plus éclatante sur celui qui me l'a dérobé : le connoissez-vous? — Oui, sire, répondit Crillon. — Hé bien! reprit le roi vivement, nommez-le moi. — Je ne serai jamais délateur que de moi-même, répliqua Crillon; mais la juste crainte qu'un innocent ne soit une victime immolée au ressentiment de votre majesté, me prescrit de vous livrer le coupable : oui, sire,

je suis celui que vous devez punir, celui qui se seroit cru l'assassin de Fervaques, si j'eusse gardé un secret qui lui eût coûté la vie. » Le roi, étonné, resta un moment sans parler, les yeux fixés sur lui; puis rompant le silence, il dit : « Comme il n'y a qu'un Crillon dans le monde, ma clémence en sa faveur ne fait pas un exemple dangereux. »

XIV.

Sans être familier, ayez un air aisé.

Cet air aisé, qui annonce la belle éducation, s'acquiert, ainsi que la politesse, plus par l'usage du monde et en fréquentant les bonnes compagnies, que par les leçons et les discours. Il y en a qui l'ont naturellement, et qui sans art ont des grâces infinies dans tout ce qu'ils font : chez eux, tout est aisé, tout coule de source. Il y en a d'autres, au contraire, qui sont naturellement gênés, embarrassés, timides : ils ne savent ni parler ni se taire, ni faire ni recevoir une honnêteté. Ils ont un air gauche et pesant, qui dépare tout ce qu'ils font.

Il n'est pas facile d'acquérir l'air aisé, quand la nature ne l'a pas donné; mais il vaut mieux rester ce qu'on est, que d'affecter ce qu'on n'est pas. Souvent en voulant paroître plus agréable, on n'en paroît que plus ridicule. Les grâces mê-

mes, dès qu'il y entre de l'affectation, cessent de l'être.

Il n'est pas moins difficile d'ôter la timidité. Elle ne se corrige guère par de simples avis; on y réussira encore moins par des railleries et des reproches. On ne sauroit s'y prendre trop doucement : il faut louer, encourager et flatter cet orgueil défiant, qui craint de se faire tort dans l'esprit des autres ou de se trahir soi-même. Car, quoique la timidité ait toutes les apparences de la modestie, elle n'est souvent qu'une vanité secrète et plus raffinée. Plusieurs ne sont timides que parce qu'ils veulent trop plaire, et qu'ils sont trop sensibles aux jugemens qu'on peut faire d'eux. Ils ne parlent qu'en tremblant, parce qu'ils ne savent comment on recevra ce qu'ils disent et s'il est propre à leur faire honneur. Il est dangereux de laisser prendre aux jeunes gens trop de confiance en eux-mêmes : il y a du danger à ne pas leur en laisser prendre assez. Une hardiesse et une timidité excessives sont également contraires à la vraie politesse, qui veut qu'on parle et qu'on agisse d'un air modeste et d'un air aisé, afin de ne choquer et de ne gêner personne. La présomption produit le mépris des autres, et par là le manquement aux égards qui leur sont dus. Le défaut d'une juste confiance en soi-même produit une pudeur niaise et un embarras ridicule.

Mais quoique la timidité soit un défaut, on la pardonne bien plus volontiers que la présomption : elle flatte l'orgueil des autres, au lieu que

la présomption l'humilie. Il vaut donc mieux être un peu timide que trop hardi. Trop de hardiesse dans un jeune homme est le préliminaire de l'effronterie : on est fondé à croire qu'il ira bientôt jusqu'à l'impudence.

L'air aisé, s'il devient trop libre, comme il arrive souvent, dégénère bientôt en familiarité, et conduit au mépris. Les égards qu'on a les uns pour les autres aident beaucoup à conserver une estime réciproque, qui est un des plus sûrs liens de la société. Les amis mêmes doivent se respecter, s'ils veulent rester long-temps amis. Mais c'est surtout avec les dames, qu'il convient à un jeune homme de ne paroître jamais familier. Il doit les approcher sans gêne, mais toujours avec une retenue modeste, mêlée de respect; ses manières, sans rien sentir de la contrainte, ne doivent jamais passer les bornes de la plus exacte pudeur. C'est à elles à en faire ressouvenir ceux qui oseroient y manquer.

On ne doit pas être moins réservé avec les personnes qui sont supérieures, et il n'est jamais permis d'oublier le respect qui leur est dû. Charles II, roi d'Espagne, le jour que mourut Philippe IV son père, admit, selon la coutume, les grands à venir lui baiser la main. Un d'eux, dans son compliment de condoléance et de félicitation, s'étant servi du terme d'amis : « Les rois, dit ce monarque avec un ton d'autorité, n'ont pas leurs vassaux pour amis, mais pour serviteurs. »

On peut souvent agir sans façon avec ses égaux,

mais il ne faut jamais le faire avec ceux qui sont au-dessus de nous, comme Auguste le fit un jour entendre finement à un de ses courtisans. Ce prince souffroit que ses ministres le régalassent l'un après l'autre. Un d'eux, le traitant sans beaucoup de façon, Auguste lui dit : « Je ne croyois pas que nous fussions si familiers ensemble. »

Il faut avec ceux qui sont au-dessus de nous que notre familiarité même soit respectueuse. On accuse, peut-être avec justice, les Français d'y manquer trop facilement. Aussi le cardinal Mazarin, dans les maximes qu'il inspiroit à Louis XIV, lui recommande-t-il ce point : « Ne vous familiarisez pas trop avec vos courtisans, lui disoit-il, de peur qu'ils ne vous perdent le respect. » Le roi profita de ce conseil; et jamais prince n'eut l'air plus sérieux, plus imposant, plus majestueux que ce monarque, qui savoit néanmoins, dès les premières années de son règne, le tempérer par une grande bonté. Un jour qu'il avoit donné audience aux députés des états de Bourgogne, le cardinal Mazarin dit à Villeroi : « Monsieur le maréchal, avez-vous pris garde comme le roi écoute en maître et parle en père? » Il étoit le premier à rassurer ceux que sa présence avoit intimidés. Un prélat fort éloquent, malgré la grande habitude qu'il avoit de parler en public, fut déconcerté dans un discours qu'il fit à ce monarque, et il hésita quelque temps. Ce prince, adoucissant alors cette noble fierté qui éclatoit sur son front, dit d'un de ces tons de voix qui entrent dans le cœur,

et qu'il savoit prendre si à propos : « Nous vous sommes obligés, monsieur, de nous donner le loisir d'admirer les belles choses que vous nous dites. » Le prélat se remit, et continua son discours avec succès.



Ne décidez de rien qu'après l'avoir pesé.

Les plus prompts à décider sont presgue toujours ceux qui ne devroient décider jamais; moins on sait, plus on décide vite : c'est ce qu'on voit tous les jours en fait de science et de religion. Des hommes vains et superficiels, qui n'ont pour toutes connoissances qu'un peu plus de témérité que les autres, tranchent, décident sur des points qui demanderoient, pour être discutés, approfondis, une étude suivie, et des connoissances qu'ils n'auront jamais.

Dans toutes les matières, il est plus aisé de juger et de prononcer, que de peser et d'examiner les raisons qu'on auroit de le faire; et cependant n'est-ce pas ce que prescrivent la raison et la sagesse? Plus l'objet est important et peut avoir de grandes suites, plus on doit y apporter un mûr examen.

Juges de la terre, magistrats, qui tenez entre vos mains la fortune et la vie des autres hommes, c'est à vous surtout que convient la maxime de ne rien décider qu'après l'avoir bien pesé. Vous ne devez ni prononcer légèrement, ni condamner sans les plus fortes preuves; et vous en rendrez compte à celui qui jugera les justices mêmes. Com-

bien néanmoins y en a-t-il, qui, ou distraits, ou las de prêter une attention suivie, jugent presque au hasard, et se mettent ensuite peu en peine de réparer les torts qu'a causés leur négligence! Qu'il nous soit permis de leur proposer ici deux beaux exemples, dont il seroit à désirer que l'imitation fût moins souvent nécessaire.

M. de la Faluer, conseiller au parlement de Bretagne, ayant été nommé rapporteur d'une affaire, dépouilla, par sa précipitation, une famille honnête et pauvre, des seuls biens qui lui restoient. Quelques mois après l'arrêt rendu et signifié, il reconnut sa faute. Il fit venir les malheureuses victimes de sa négligence, et les força d'accepter de ses propres deniers la somme qu'il leur avoit fait perdre.

Gayot de la Rejace étoit un de ces juges droits, intègres et incorruptibles, qui suivent dans leurs jugemens les règles les plus pures de l'équité. Assis sur le tribunal, il étoit toujours sur ses gardes pour ne pas se laisser surprendre. Vaincu pourtant un jour par le sommeil, il s'y livra dans une audience, et ce fut l'unique fois de sa vie. Pour réparer cette faute, il alla aux opinions, et n'oublia rien pour s'instruire de la cause. Le président lui en dit le précis. Gayot donna ensuite sa voix. Les opinions furent fort balancées. Celui qui gagna eut l'avantage d'une voix seulement. Gayot, après le jugement, soupçonna qu'il pouvoit avoir mal jugé. Il se fit apporter chez lui les sacs des parties : après avoir examiné le procès avec une

grande attention ; il vit que son soupçon étoit bien fondé; il jugea que sa voix avoit fait pencher la balance du côté de celui qui ne devoit pas gagner. Il manda la partie qui avoit perdu son procès, et la remboursa du principal et des dépens considérables auxquels elle avoit été condamnée.

Il est une autre sorte de tribunaux, où l'on décide encore plus souvent avec bien de la légèreté et sans connoissance de cause. Ce sont tous ces tribunaux particuliers, où l'on cite la conduite et les actions des autres, et où l'on prononce tant de jugemens aussi injustes que précipités. Chacun a droit à sa réputation et à l'estime générale, et il ne peut perdre ce droit que par des faits certains et indubitables. Mais notre légèreté ne veut pas se donner la peine d'examiner : notre orgueil, qui cherche toujours à s'élever au-dessus des autres, aime à les trouver vicieux ou coupables, et notre malignité naturelle aime à supposer qu'ils le sont. On juge, on prononce, on condamne sur les plus légères apparences, sur le rapport d'une personne mal instruite, ou ennemie, ou prévenue, ou jalouse; et l'on oublie cette belle maxime dictée par la sagesse et par l'équité naturelle : « Gardez toujours une oreille pour l'accusé. »

C'est ce que l'abbé des Fontaines fit un jour entendre à un magistrat, qui ne pensoit pas avantageusement sur son compte. Comme il vouloit se justifier, le magistrat lui dit : « Si l'on écoutoit tous les accusés, il n'y auroit point de cou-

pables. — Si l'on écoutoit tous les accusateurs, repartit l'abbé, il n'y auroit point d'innocens. » Un homme accusé devant Auguste, s'étant justifié, dit à ce prince : « N'écoutez sur le chapitre des honnêtes gens que ceux qui leur ressemblent. »

Ne blâmez personne, dit le sage, avant que de vous être bien informé. Condamnez rarement avant que d'avoir entendu la partie elle-même, et suspendez toujours votre jugement jusqu'à ce que vous soyez pleinement instruit de la vérité. Si vous ne pouvez excuser l'action, excusez-en les motifs. Exposez-vous plutôt à vous tromper en faveur du prochain qu'à son désavantage. Quelle consolation à la mort, de pouvoir se rendre le témoignage que se rendoit un homme de bien ! Il vit arriver sa dernière heure avec une joie et une tranquillité qui étonnoient. On lui en demanda la cause. « C'est, répondit-il, parce que je ne me souviens point d'avoir jamais mal parlé ni jugé témérairement de personne, et Jésus-Christ nous a promis dans l'Evangile que si nous ne jugions pas, nous ne serions pas jugés. »

Quoiqu'il soit toujours beau de penser juste et de ne pas donner dans l'erreur, si la témérité de nos jugemens ne portoit que sur des choses indifférentes, il ne seroit pas du moins si dangereux de nous tromper. Mais ils ont le plus souvent pour objet, l'honneur du prochain, la religion, les mœurs, et les autres choses les plus importantes de la vie civile. Nous ne saurions donc trop

nous appliquer à découvrir les causes qui égarent si souvent notre raison, afin de nous tenir sur nos gardes, et de nous en garantir.

Une des premières et des plus fécondes sources des faux jugemens que nous portons, est sans doute l'amour-propre, l'intérêt ou quelque autre passion. Nous jugeons presque toujours des choses, non en elles-mêmes, mais par rapport à nous. Comme notre amour-propre nous fait croire que nous avons plus de sagesse et de raison que les autres, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues et à nos lumières trouve auprès de nous sa condamnation et sa censure. Nous blâmons le choix de nos maîtres dans la dispensation des places et des dignités, parce que leurs faveurs ne sont pas tombées sur ceux à qui notre suffrage les avoit destinées. Nous condamnons les auteurs des événemens publics, parce qu'ils ne sont pas conduits par les mesures que nous aurions nous-mêmes choisies; et, quoique nous ne soyons que comme un atome imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions presque en faire mouvoir la machine au gré de nos seuls désirs. Un nouvelliste, lisant dans les papiers publics quelques articles qui n'étoient pas selon ses idées, dit fort sérieusement : « Si le roi continue d'agir ainsi, je ne me mêlerai plus de ses affaires. »

Non contens de blâmer ce que nous ne savons point et ne pouvons connoître dans le gouvernement des royaumes et des empires, ne nous érigeons-nous pas souvent en juges orgueilleux des

ouvrages de Dieu même et de sa conduite sur les hommes? N'allons-nous pas jusqu'à vouloir réformer la religion? Sous pretexte de la dépouiller de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, nous ne croyons que ce que nous voulons bien croire, et nous sommes moins chrétiens que philosophes.

On voit des personnes dans un sexe même où l'ignorance sur certains points devroit être un mérite, où la *politesse* et la bienséance du moins *voudroient* qu'en *sachant* on affectât d'ignorer; on *voit* ces personnes citer la religion à leur tribunal. Elles font les difficiles, appréhendent d'en trop croire, ont des doutes sur tout, et n'en ont point sur l'égarement de leur conduite. Elles ne croient presque plus rien des vérités de la religion, parce qu'elles aiment à se permettre tout ce qui flatte leurs penchans.

Car c'est presque toujours l'intérêt secret et honteux des passions qui décide des jugemens qu'on porte contre la religion. On l'a déjà dit bien des fois; si elle ne proposoit que des mystères qui passent la raison, sans y ajouter des maximes et des vérités qui gênent, l'incrédulité seroit rare. Les plus incrédules ont cru d'abord comme les autres hommes; ils n'ont commencé à douter de la religion, que quand ils ont voulu jouir tranquillement de leurs plaisirs, et se délivrer d'un censeur importun. Elle leur est devenue plus suspecte, à mesure qu'ils ont donné dans les plus grands égaremens. Ils ont passé plus ou moins

rapidement, suivant le besoin qu'ils ont eu de devenir incrédules, de la foi au soupçon, du soupçon au doute, du doute à une prétendue certitude. Leur façon de penser a changé avec leurs mœurs; et c'est bien d'eux que l'on peut dire que l'esprit a été la dupe du cœur.

Mais il est sur ce point, comme sur bien d'autres, deux excès également à éviter : la crédulité aveugle qui croit tout, et l'incrédulité superbe qui ne croit rien. L'amour pour le merveilleux, l'ignorance, la foiblesse de l'esprit humain, sont la cause de la crédulité. L'incrédulité est l'effet de la corruption du cœur, d'un orgueil avide de distinction; c'est du moins la suite d'une mauvaise philosophie et un abus de la raison. On s'en fait pourtant un honneur et un trophée, comme d'une preuve qu'on a une plus grande force d'esprit; et l'on ne fait pas réflexion que, sans examen, il est aussi aisé et plus déraisonnable même de ne rien croire que de tout croire.

L'homme sage sait, entre ces deux écueils, tenir un juste milieu. Il pense avec raison que, s'il y a peu de discernement et de prudence à recevoir légèrement tous les faits miraculeux qu'on raconte, il y a beaucoup d'imprudence et d'impiété même à rejeter ceux qui sont revêtus de preuves authentiques. Il aime mieux se tromper peut-être quelquefois, en croyant pieusement ce qui tend toujours à honorer Dieu, que de s'exposer à lui faire injure en refusant de reconnoître ses œuvres. Ainsi il croira sans peine les merveil-

les que le Tout-Puissant a opérées par ses saints, dans tous les siècles, lorsque des auteurs judicieux et sagement critiques les rapportent.

Les esprits forts, qu'on n'appelle ainsi, dit La Bruyère, que par ironie, déterminés à nier tous les faits merveilleux qui peuvent faire honneur à la religion, se raillent d'une religieuse croyance; mais ont-ils donc plus de lumières et de savoir que les autres? Se sont-ils mis en état, par une étude profonde et sérieuse, de prononcer sur cette importante matière avec une parfaite connoissance de cause? Et ne sont-ce pas, pour la plupart, des échos subalternes de l'impiété, qui, uniquement occupés de leurs plaisirs, seroient bien fâchés d'avoir des momens de reste pour examiner avec attention ce qu'ils ne se soucient pas de connoître. Il ont pris une voie plus courte, plus commode, et qui fait sans doute beaucoup plus d'honneur à leur jugement: c'est de dire qu'il ne croient aucun miracle, parce qu'il n'y en a jamais eu.

Mais, pour soutenir un si étonnant paradoxe, il faut avoir une trempe d'esprit que les plus étranges absurdités ne puissent ébranler. Car si les miracles, que les évangélistes attribuent à Jésus-Christ et à ses premiers disciples, n'étoient pas incontestables lorsqu'ils les écrivoient, quelle folie peut être comparée à la leur? En les publiant au milieu de Jérusalem, où ils rapportoient que la plupart avoient été faits publiquement, n'est-il pas manifeste qu'ils se seroient exposés au mépris

et à la risée de tous ceux qui savoient le contraire ou qui pouvoient si facilement le savoir ? Et comment les artisans de la plus grossière imposture auroient-ils pu la faire croire à tout l'univers, en employant des moyens qui, selon toutes les règles de la sagesse humaine, étoient les plus opposés au succès?

XV.

A la religion soyez toujours fidèle.

Cette importante maxime ne sera pas du goût de nos philosophistes, et de ceux qui, à leur exemple, affichent hautement une orgueilleuse indépendance, une malheureuse liberté de penser. Entêtés de leurs présomptueuses lumières, ils ne peuvent souffrir qu'on leur en demande le sacrifice. Fiers de cette raison que le ciel leur a donnée, ils ne veulent pas qu'une autorité, même divine, entreprenne de la soumettre dans les choses qui, sans lui être opposées, ne sont qu'au-dessus d'elle.

Philosophes insensés, vous refusez de croire les mystères de la religion, parce que vous ne pouvez les comprendre! Mais comprenez-vous mieux ceux de la nature? Combien n'en a-t-elle pas où votre esprit se perd, et qui sont pour vous autant d'abîmes impénétrables! Tout l'univers est rempli de vérités qui sont en même temps indubitables et incompréhensibles. Nous connoissons les

effets; mais souvent les causes sont pour nous comme autant de mystères que la nature nous cache sous ses voiles augustes. Et vous êtes surpris que son divin auteur en renferme dans son propre sein, qui passent les bornes de votre intelligence! Vous voulez atteindre jusqu'à l'Etre suprême, vous qui ne pouvez connoître l'essence du grain de sable que vous foulez à vos pieds? Seroit-il *Dieu*, seroit-il l'Etre infini, si des êtres *bornés* pouvoient connoître tout ce qu'il est? « Vous seriez bien petit, Seigneur, disoit dans sa belle simplicité saint François de Sales, si vous pouviez être compris par un esprit aussi petit que le nôtre. »

Ecoutez aussi la sage réponse que fit, trois cents ans avant l'établissement de la religion catholique, un célèbre mathématicien à un sophiste, qui lui demanda de quelle nature étoient les dieux. « Tout ce que je sais, répondit Euclide, c'est qu'ils haïssent bien ceux qui sont curieux de pénétrer les mystères qu'ils leur cachent. »

Mais ce qui doit surprendre encore plus, c'est que ces prétendus esprits forts, qui insultent aux vrais fidèles, comme à des automates, à des âmes foibles, à des esprits remplis de préjugés, sont quelquefois eux-mêmes les plus crédules et les plus soumis à l'empire du préjugé. Combien parmi eux croient, par autorité, qu'il ne faut pas croire à l'autorité, et préfèrent celle des hommes à celle de Dieu! Ils nous accusent de ramper sous le joug, et de nous laisser entraîner par les opinions reçues;

mais ne se laissent-ils pas eux-mêmes subjuguer presque tous par un plus habile.

Qu'il se trouve parmi eux un de ces génies supérieurs, qui, né avec une imagination forte et dominante, aime à donner dans des opinions nouvelles, dans des paradoxes singuliers, et leur prête toute la séduction d'une certaine candeur qui en impose plus que son style mâle et vigoureux, combien aussitôt recevront aveuglément ses décisions tranchantes, comme des oracles, et adopteront sans examen les systèmes inintelligibles qu'il a bâtis dans son imagination échauffée, comme le vrai système de la nature!

Qu'il se trouve un de ces hommes hardis, qui, désespérant, nouvel Erostrate, de pouvoir s'immortaliser autrement que par des sacriléges, ou aimant mieux, comme César, être le premier dans une bicoque, que le second à Rome, lève hautement l'entendard de l'impiété, et se mette à la tête des ennemis de la religion; qu'un tel homme, à l'ambition de s'ériger en chef de parti, de se faire un nom par la guerre impie qu'il déclare à Dieu, joigne un esprit vif et facile, une imagination brillante et pittoresque; bientôt il deviendra l'oracle de nos beaux esprits, de nos petits-maîtres, qui sont ou trop légers ou trop superficiels pour vouloir rien approfondir, ou trop corrompus et trop vicieux pour aimer à le faire. Quoiqu'il soit historien sans bonne foi, philosophe sans raisonnement, moraliste sans principes, il sera l'idole de ses admirateurs, qui se laisseront éblouir par

le coloris de son pinceau, par la hardiesse de ses décisions, par la douceur et la commodité de sa morale. Une foule de disciples courra dans sa délicieuse retraite entendre ses leçons d'impiété, on s'empressera de les aller prendre dans ses ouvrages. Son nom, son autorité, qui lui tiendront lieu de preuves, exerceront sur leurs sentimens un pouvoir despotique qui les pliera à son gré, et les subjuguera sans résistance.

Et ils oseront encore après cela, nous traiter d'esprits foibles et serviles, qui croient aveuglément les mystères les plus incompréhensibles, quoique nous ne les croyons que sur le témoignage infaillible de Dieu même! Car, ce qui mérite d'être observé ici, il ne s'agit pas de se récrier sur ce que nos mystères sont inconcevables; il n'est question que de savoir si, tout impénétrables qu'ils sont en effet, ils ont pour eux l'autorité de la revélation divine: c'est là le point décisif de la religion. Si elle peut le prouver, comme elle le prouve invinciblement, dès lors, quelle que soit la profondeur de ses dogmes, il faut nécessairement que la fierté de la raison s'abaisse et plie devant eux; il faut qu'elle consente à croire ce qu'elle ne comprend pas, à moins qu'elle ne prétende que Dieu, qui est la vérité par essence, ait voulu autoriser l'erreur et nous tromper lui-même; ce qui seroit mettre dans l'idée que nous devons avoir de Dieu une monstrueuse contradiction.

Que faut-il donc penser de l'auteur de l'infâme Epître à Uranie! Après y être déclaré haute-

ment l'ennemi du divin fondateur de la religion chrétienne, ne se réfute et ne se condamne-t-il pas lui-même par ces beaux vers dignes d'un meilleur ouvrage !

Ciel, ô ciel, quel objet vient de frapper ma vue!
Je reconnois le Christ puissant et glorieux.
Auprès de lui dans une nue,
Sa croix se présente à mes yeux.
Sous ses pieds triomphans la mort est abattue :
Des portes de l'enfer il est victorieux.
Son règne est annoncé par la voix des oracles;
Son trône est cimenté par le sang des martyrs;
Tous les pas de ses saints sont autant de miracles :
Il leur promet des biens plus grands que leurs désirs.
Ses exemples sont saints, sa morale est divine.
Il console en secret les cœurs qu'il illumine.
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui;
Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine,
C'est un bonheur encore d'être trompé par lui.

VOLTAIRE.

Jeune homme que je veux instruire ici, je suppose que vous n'êtes point de ces esprits frivoles ou corrompus, qui ne lisent qu'avec répugnance ce qui regarde la religion, indice trop certain qu'ils ne l'aiment point, si même ils ne vont pas jusqu'à la haïr secrètement, parce qu'elle les gêne ou les condamne. J'aime au contraire à me persuader que, la regardant avec raison comme la chose la plus importante qui soit au monde, vous lui êtes sincèrement attaché, et que vous relisez toujours avec plaisir les solides preuves qui vous confirment de plus en plus dans la douce et satisfaisante persuasion que la religion que vous avez

le bonheur de professer est véritablement divine. Ceux qui, pouvant l'étudier, ne veulent pas s'en donner la peine, et aiment mieux, comme ils le disent, s'en tenir à la foi du charbonnier (1), marquent peu de religion et une secrète disposition à l'incrédulité, ou une indifférence criminelle pour la plus nécessaire de toutes les connaissances. O vous que les leçons de l'impiété ont prévenus contre *elle*, étudiez-la avec le désir sincère de connoître *la* vérité, et bientôt vous serez convaincu qu'*elle* est marquée du sceau de la divinité !

C'est ce qui est arrivé à deux savans anglais, lord Littleton, et Gilbert Werst. Après avoir longtemps fait profession du déisme, ils étudièrent enfin la religion chrétienne avec l'application que mérite une affaire de cette importance. Ils éprouvèrent l'un et l'autre ce qu'ils ont souvent répété depuis, que tout honnête homme, qui l'étudie sérieusement, ne tarde guère à reconnoître le foible des objections qu'on fait contre elle, et la solidité des preuves sur lesquelles elle est établie. La lumière brilla à leurs yeux, les nuages des préjugés se dissipèrent; et, ce qui sera toujours le fruit des recherches en cette matière et de la droiture du cœur, ils reconnurent et embrassèrent enfin la vérité.

Mais que cette droiture du cœur est rare ! On cherche moins à s'instruire qu'à se rassurer dans

(1) On demandoit un jour à un charbonnier : Que crois-tu ? Il répondit : *Ce que croit l'Eglise*. On lui demanda encore : Mais que croit l'Eglise ? *Ce que je crois*, répliqua-t-il. Une telle profession de foi étoit une ignorance grossière ou une vraie dérision.

le parti inquiétant de l'incrédulité. Combien de personnes, pour vivre plus tranquillement dans leurs désordres, et pour se livrer plus impunément à leurs passions, voudroient que la religion fût fausse, et cherchent de tous côtés des doutes, qu'ils aiment à prendre pour des vérités! Ils applaudissent à tous les traits qu'on lance contre elle; ils dévorent avec une espèce de volupté tous ces poisons réchauffés qu'ils trouvent dans ces libelles impies dont le public est inondé, tandis que presque aucun d'eux ne daigne jeter les yeux sur les excellens ouvrages qui ont été faits pour défendre la religion. Ils y verroient qu'on ne l'attaque que par le mensonge, par la mauvaise foi, par de misérables sophismes que ses adversaires necessent de répéter, quoiqu'on y ait cent fois victorieusement répondu. Ils y verroient que les preuves qu'elle donne de sa divinité sont non seulement invincibles, mais si claires et si faciles à comprendre, qu'il n'y a personne qui ne puisse en sentir la vérité.

Tel est surtout l'éclatant miracle de la résurrection de Jésus-Christ. Comme il n'y a que la toute-puissance divine qui puisse arracher à la mort ses victimes, et rendre la vie à ceux qui l'ont perdue, il n'y a qu'un Dieu fait homme qui puisse se ressuciter lui-même Jamais aucun imposteur n'a eu la folie d'annoncer qu'après sa mort il sortiroit vivant du tombeau. Jésus-Christ est le seul envoyé de Dieu qui ait osé faire une telle prédiction, et la donner comme la marque

la plus certaine de l'authenticité de sa mission. Cette prédiction étoit devenue si publique et si connue, que le lendemain de sa mort les princes des prêtres et les pharisiens allèrent ensemble chez Pilate, et lui dirent : « Seigneur, nous nous sommes souvenus que ce séducteur a dit, lorsqu'il étoit encore en vie : *Je ressusciterai trois jours après* : commandez que son sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples, *venant dérober* son corps, ne disent au peuple *qu'il est* ressuscité, et qu'ainsi la dernière erreur ne soit pire que la première. »

Si donc la résurrection de Jésus-Christ n'est qu'une fable, si les preuves mêmes qu'on en a ne sont qu'équivoques ou incertaines, brisons ses statues, renversons ses autels, et ne le regardons plus que comme un misérable séducteur, un imposteur sacrilége, qui a voulu follement abuser de notre crédulité et usurper les honneurs divins. Mais s'il est vraiment revenu à la vie, ainsi qu'il l'avoit prédit; si la preuve que nous en avons est portée jusqu'au plus haut degré de certitude que les hommes puissent jamais avoir, il faut qu'à son nom tout genou fléchisse, et qu'on le reconnoisse pour le maître souverain du ciel et de la terre.

Or ce prodige unique et inouï jusqu'alors est prouvé par un grand nombre de témoins oculaires et dignes de foi, par l'aveu de ses ennemis, par le témoignage de Dieu même. Il n'y a donc jamais eu d'événement mieux attesté, et la certitude que nous en avons est la plus grande qu'on puisse

jamais avoir. Mais examinons un moment tous ces témoignages, et pesons-les.

Les premiers qui déposent en faveur de la résurrection de Jésus-Christ, sont tous ses apôtres et tous ses disciples, témoins oculaires, et qui méritent la plus forte croyance. L'illusion, la prévention, le prestige n'ont eu aucune part à ce qu'ils voyoient. On ne peut pas les soupçonner d'une crédulité simple ou indiscrète. Malgré les témoignages les plus précis, les plus formels des saintes femmes, ils traitoient tout ce qu'elles leur rapportoient, de folie et de vision. Ce ne fut qu'après qu'il se fut fait voir à eux plusieurs fois, qu'il eut mangé devant eux et qu'il leur eut fait toucher son corps et ses plaies même, que sa résurrection leur parut un fait constant et indubitable.

Ce n'est point un seul, ni quelques-uns des disciples qui l'ont vu: outre les onze apôtres, plus de cinq cents fidèles, réunis en un lieu, l'ont vu tous ensemble, comme saint Paul nous l'apprend dans sa lettre aux Corinthiens, où il les renvoie au témoignage de plusieurs d'entre eux qui vivoient encore. Ils ne l'ont pas vu une fois, mais plusieurs fois; ni rapidement et par manière d'apparition, mais ils ont conversé et vécu avec lui.

Ce qui donne encore plus de force et de poids à tant de témoignages réunis, c'est qu'un fourbe ne débitera jamais ses mensonges, s'il n'en espère aucun avantage. Or, quel intérêt les disciples de Jésus-Christ pouvoient-ils avoir de faire passer

pour ressuscité un homme qui ne l'étoit pas, ou plutôt quel intérêt n'avoient-ils pas à cacher même cette réssurection?

Loin d'attendre quelque félicité temporelle pour prix de leur courage, ils savoient les dangers auxquels s'ils s'exposoient, ils savoient qu'ils alloient allumer de plus en plus contre eux la fureur de la nation. Les insultes, les mauvais traitemens, les chaînes, *les prisons* ont payé la constance de leur *témoignage*. Sous les grêles de pierres, sous le *tranchant* d'un fer homicide, dans les ombres et les horreurs de la mort, ils ont persisté dans leur déposition. C'étoit dans le temps même qu'on étaloit à leurs yeux le formidable appareil des supplices, dans le temps qu'ils alloient expirer sous *la* main des bourreaux, qu'ils confessoient avec le plus d'intrépidité la vérité des faits qu'ils annonçoient à l'univers. Ah! croyez-en, dit très bien Pascal, des témoins qui se font égorger. Ils étoient donc tous bien intimement convaincus de la résurrection de leur maître; et ils n'ont pu être, sur ce point essentiel, ni trompés, ni trompeurs.

Ce qui ne paroîtra pas moins décisif, c'est que le témoignage des ennemis mêmes de Jésus-Christ confirme la vérité de sa réssurrection. Selon leur propre aveu, le corps de Jésus ne fut plus trouvé dans le tombeau le troisième jour après sa mort; et il est humainement impossible qu'il en ait été enlevé. Car, pour qu'on l'ait pu faire, il faut supposer que tous les soldats de la garde que les chefs de la synagogue avoient mis eux-mêmes, et l'on

peut s'imaginer qu'ils les avoient bien choisis, étoient, sans en excepter un seul, profondément endormis.

Mais en admettant même qu'ils se fussent tous livrés à un sommeil si peu vraisemblable, il faut supposer encore que, ces soldats étant disposés autour du sépulcre, aucun n'a été éveillé par l'ébranlement d'une pierre aussi pesante qu'étoit celle qui fermoit le sépulcre taillé dans le roc, et qui dut nécessairement être renversée. Il faut supposer de plus qu'aucun n'a été éveillé par les divers mouvemens que doivent naturellement se donner des gens qui veulent tirer un cadavre du tombeau. En vérité, les têtes incrédules sont étranges; elles refusent opiniâtrément de croire ce qu'on leur prouve avec évidence, et croient sans peine ce qui n'a pas la moindre ombre de vraisemblance. Quelle force d'esprit que celle qu'on ne montre que contre la raison!

Peut-on sensément s'imaginer que les apôtres, ces gens si timides qui ont tous pris la fuite et abandonné leur maître avant sa mort, aient eu la hardiesse de venir enlever son corps si bien gardé? Etre forcé d'avoir recours au subterfuge le plus invraisemblable, au conte le plus puéril, en publiant, comme l'ont fait les ennemis de Jésus-Christ, que ses disciples avoient fait cet enlèvement tandis que tous les gardes dormoient, n'est-ce pas un aveu tacite, et une preuve bien forte, qu'ils n'étoient que trop convaincus qu'il étoit sorti vivant du tombeau?

S'il ne s'est pas montré à ses ennemis après sa résurrection, pour les convaincre et les convertir, c'est qu'ils s'en étoient rendus indignes en mettant le comble à leurs crimes par le plus grand de tous; c'est que ce prodige n'eût pas été plus efficace pour leur conversion, que tant d'autres éclatans qu'il avoit opérés sous leurs yeux. Et pour ne parler ici que d'un seul, quel effet avoit produit sur ces cœurs endurcis par la haine, le miracle *incontestable* de la résurrection de Lazare, enseveli depuis quatre jours dans le tombeau, que de leur faire prendre l'étonnante et insensée résolution de l'y faire rentrer, pour soustraire à leurs yeux et à ceux de tout le peuple la vue trop convaincante d'un prodige si grand et *si incontestable*! A ces traits on reconnoît l'aveuglement de l'envie et la marche ordinaire des passions.

Enfin le témoignage de Dieu même achève de mettre le dernier sceau à la vérité de la résurrection de Jésus-Christ. Il est impossible que Dieu, qui est la sagesse et la vérité infinie, puisse jamais autoriser le mensonge et l'erreur. Or, il l'auroit fait, si Jésus-Christ n'étoit pas vraiment ressuscité, puisque les apôtres ont attesté et soutenu cette résurrection par une multitude de miracles éclatans, qui ne peuvent être révoqués en doute que par ceux qui sont absolument décidés à nier tout ce qu'ils ne veulent pas croire. Dieu donc auroit-il aussi été de concert avec des fourbes et des imposteurs, pour nous tromper et nous jeter dans l'erreur?

Il est donc évident, pour quiconque ne veut pas obstinément fermer les yeux aux plus purs rayons de la lumière, que Jésus-Christ est vraiment ressuscité, et par conséquent qu'il étoit Dieu, et que la religion qu'il a fondée est divine, puisqu'il a donné positivement sa résurrection future comme une preuve authentique de sa divinité, et de celle de la religion qu'il venoit établir.

La manière merveilleuse dont cette religion s'est établie ne prouve pas moins invinciblement qu'elle a Dieu seul pour auteur. Jésus-Christ paroissant dans le monde annonce le dessein le plus grand et le plus inouï que jamais homme ait osé concevoir. Toute la terre est plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie. La seule nation juive, méprisée de toutes les autres, connoît le vrai Dieu. La plupart des hommes sont livrés aux plus honteuses passions, aux superstitions les plus ridicules. Jésus-Christ se montre, et il déclare que c'est lui qui est envoyé de Dieu pour renverser les idoles, abattre tous les temples qui leur sont consacrés, convaincre de folie la fausse sagesse des philosophes, éclairer tous les hommes, changer la croyance et les mœurs des nations, détruire les préjugés, abolir les superstitions, et réunir tous les peuples du monde sous une même loi. En formant une telle entreprise, il n'ignore pas que rien n'est plus difficile que le changement de religion; que les hommes sont naturellement portés à respecter celle qu'ils ont reçue de leurs pères, et dans laquelle ils ont été élevés. Il sait que les nations

auxquelles il veut faire annoncer l'Evangile, entêtées de leur erreurs, et plongées dans les débauches les plus infâmes, tiennent par le cœur à une religion aisée et commode, qui, loin de contraindre les passions, les autorise et les consacre. Il sait qu'il aura à combattre sa propre nation, infiniment attachée à sa loi, superbement enivrée de la flatteuse espérance qu'un Messie glorieux et *triomphant* devoit rétablir le royaume d'Israël dans *toute* sa splendeur. Il connoît tous ces obstacles, *ils* les prévoit; et cependant rien ne l'arrête.

On doit convenir qu'il est impossible qu'il réussisse, ou il faut qu'il ait des moyens bien puissans. Oui, il en a certainement, mais qui sont bien différens de ceux que la sagesse humaine auroit employés. Qu'on lise ce que les historiens nous en apprennent, et l'on verra que Jésus-Christ a fait, humainement parlant, tout ce qu'il falloit pour ne pas réussir. Né, dans un coin de la Judée, de parens pauvres et sans crédit, il demeure caché pendant trente ans. Il sort enfin de sa retraite pour commencer son grand ouvrage. Il appelle à lui douze personnes, gens sans lettres, sans autorité, sans éducation, sans biens, sans aucun talent pour la parole, et qui n'avoient d'autre métier que la pêche. Voilà les grands instrumens qu'il destine à opérer une si étonnante révolution dans le monde. Que fait-il pour se les attacher? Il leur dit de le suivre, et ils le suivent quoiqu'ils le voient pauvre et sans aucune distinction. Non seulement il ne les attire par aucune promesse humaine, mais il leur

fait entendre clairement qu'ils n'ont à espérer que des persécutions. «Il vous chasseront des synagogues, leur dit-il; ils vous feront souffrir toutes sortes de tourmens et la mort même, à cause de mon nom.» Croit-on qu'une telle promesse fût bien engageante? Cependant ces douze hommes s'attachent à lui, et le suivent partout jusqu'à sa mort.

Elle arrive enfin cette mort; et ne devoit-elle pas naturellement détruire un ouvrage de cette nature, commencé depuis un si petit nombre d'années, avancé si peu et si foiblement soutenu? Il meurt, et de quelle mort? Il meurt, comme un scélérat, par le supplice le plus infâme; il expire, et il est mis dans le tombeau. Ses disciples timides et dispersés paroissent abattus et sans espérance. Son projet semble enseveli avec lui. Mais non, c'est lorsque tout est désespéré, que tout va commencer. Ce même homme, dont le nom paroît exterminé de dessus la terre, va accomplir le grand œuvre de Dieu. Il avoit dit à ses apôtres que ce seroit après sa mort qu'il les enverroit prêcher partout son Evangile, établir partout sa religion, et appeler toutes les nations à la connoissance du vrai Dieu. Mais il leur avoit promis en même temps de les revêtir de la vertu d'en haut, de leur donner une force et une sagesse à laquelle personne ne pourroit résister, d'opérer par eux les plus grands prodiges, de former par leurs travaux une société nombreuse de vrais adorateurs, et de conserver, jusqu'à la fin des siècles, cette société

que l'enfer même, toujours conjuré contre elle, ne pourra jamais détruire.

Or, je le demande aux déistes, ces promesses n'ont-elles pas été accomplies? Ils ne peuvent le nier. La face de la terre a changé, la religion chrétienne a été reconnue pour la seule véritable, et a été embrassée dans toutes les parties du monde connu. La lumière a brillé aux yeux des nations; qui *étoient assises* dans les ténèbres; et ceux qui *n'adoroient* que des vaines idoles, n'ont plus adoré que *le* vrai Dieu: les mœurs sont devenues aussi pures que la doctrine: c'est l'ouvrage des apôtres. Ils ont fait ce que toute la philosophie n'a pu faire, elle dont le flambeau n'a éclairé aucun pays, dont *le zèle* n'a renversé aucune idole, dont l'éloquence n'a changé aucun peuple. Platon, avec tout le crédit et l'estime que lui donnoient dans le monde sa science et ses talens, n'a pu engager une seule contrée de la Grèce à vivre selon les lois de la nouvelle république dont il avoit tracé le plan; et des hommes obscurs et grossiers réduisent les provinces et les royaumes sous l'obéissance de l'Evangile.

Ils persuadent aux Juifs que Dieu vient d'abolir leur religion, et qu'un nouveau culte a remplacé leurs sacrifices. Ils leur font reconnoître, comme le Messie promis par les prophètes avec tant de pompe, celui qui a vécu parmi eux pauvre et méprisé; ils leur font adorer comme un Dieu celui qu'ils viennent de crucifier comme un impie et un scélérat. Ils font recevoir aux idolâtres une religion

absolument contraire à la leur, une religion qui proscrit tout ce qu'ils aiment le plus, leurs usages, leurs fêtes, leurs spectacles; une religion sévère qui exige de ceux qui l'embrassent, la plus grande pureté de mœurs. Ils prêchent des mystères inouïs jusqu'alors, des dogmes qui paroissent révolter la raison humaine; et on les croit. Ils annoncent une morale absolument opposée aux inclinations de la nature, et elle est reçue partout; et les grands mêmes, les sages, les philosophes embrassent la doctrine de ces pauvres, de ces hommes sans lettres, et destitués de tout secours humain. Miracle incroyable, si les premiers prédicateurs du christianisme n'ont pas confirmé leurs prédications par les merveilles les plus extraordinaires, par les signes le plus étonnans, et par des prodiges évidemment marqués du sceau de Dieu!

Que fera donc ici le déiste? Avouera-t-il ces prodiges, qui sont mille fois plus notoires et plus constans que les faits les plus avérés de l'histoire profane? Dès là il avoue que la religion chrétienne a Dieu pour auteur. Prendra-t-il le parti désespéré de contester la vérité de ces prodiges? Mais ne seroit-ce pas un miracle plus grand et plus incroyable que ceux qu'on ne veut pas croire, d'avoir converti le monde sans miracles, d'avoir persuadé des choses incroyables à des incrédules, d'avoir soumis tant d'hommes différens au joug d'une telle religion?

Car il est constant que cette religion a été embrassée par un grand nombre de Juifs, par une

infinité d'idolâtres. Saint Justin, qui vivoit au second siècle de l'Eglise, compte une infinité de nations soumises à l'Evangile. Cent ans après, Origène et Arnobe disent que le christianisme est répandu par tout où le soleil porte sa lumière.

Selon les prophéties, toutes les nations ont été ébranlées. On les a vues briser leurs idoles, renverser leurs temples, renoncer à toutes leurs superstitions, et former ce peuple saint, ce peuple nouveau, qui s'est agrandi et étendu malgré toutes les puissances du siècle qui s'efforçoient de l'exterminer. Rome même, la superbe Rome, après avoir juré la ruine du nom chrétien, et s'être enivrée du sang de martyrs, a enfin subi le joug de cet homme crucifié, dont elle persécutoit les disciples avec tant de fureur.

Ces persécutions ont été si universelles et si violentes, que le sang des martyrs ruisseloit dans les rues, et que les rivières en étoient teintes. Elles ont duré plus de trois cents ans, et au bout de ce temps la religion chrétienne s'est trouvée répandue par toute la terre. Quelle autre religion s'est ainsi accrue, malgré les plus grands obstacles, sans autres armes, sans autres moyens que les vertus de ses enfans, que le courage et le sang de ses martyrs? Plus on le répandoit, plus on la rendoit féconde: semblable à la terre que le soc de la charrue fertilise en la déchirant, plus les tyrans s'acharnoient à la détruire, plus les idolâtres eux-mêmes s'empressoient à remplacer ceux que le glaive lui enlevoit. Où a-t-on vu

ailleurs les boureaux tout couverts du sang de leurs victimes, changer tout à coup de sentiment, et mêler leur sang à celui qu'ils venoient de verser?

Que l'idolâtrie, l'athéisme et d'autres sectes vantent le courage d'un petit nombre de leurs sectateurs qui ont prodigué leur vie pour elles : la religion chrétienne seule peut compter des millions de personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, qui ont répandu leur sang pour soutenir la religion de Jésus-Christ. En vain Dodwel, Bayle, et d'autres après eux, ont voulu diminuer le nombre de ces généreux athlètes, qui ont scellé de leur sang la divinité de la religion que nous faisons gloire de professer. Leur assertion, démentie par les témoignages de Pline, de Suétone, de tous les païens qui ont écrit depuis la naissance du christianisme, de tous les auteurs ecclésiastiques, de toutes les inscriptions, de tous les monumens, ne peut soutenir les regards de la vérité, et la haine seule de la religion peut lui fournir encore des partisans. En dépit de leur audacieuse critique, l'univers équitable respectera toujours ces monumens authentiques que conserve l'Eglise, et où nous trouvons plus de dix millions de martyrs qui ont rendu témoignage à Jésus-Christ. Toutes les sectes ensemble pourroient-elles se mettre en parallèle sur ce point avec la religion chrétienne? Et quelle preuve convaincante de sa divinité! Car il faut nécessairement, ou que tant de millions de per-

sonnes, qui ont répandu tout leur sang dans les plus cruels supplices pour cette nouvelle religion qu'ils venoient d'embrasser, y aient vu évidemment quelque chose de surnaturel et de divin, ou qu'ils aient tous absolument perdu l'esprit, et qu'ils soient devenus fous jusqu'à la démence. Mais supposer que tant d'hommes soient devenus fous et insensés, n'est-ce pas de toutes les suppositions, la plus folle elle-même et la plus extravagante?

L'imposteur Mahomet, que nos impies osent comparer à Jésus-Christ, a bien pu séduire les peuples et contrefaire le prophète, par de prétendues révélations qui ne cachoient que sa foiblesse (1). Mais il n'a prouvé sa mission par aucun signe éclatant et divin, et jamais ses disciples n'ont osé lui en attribuer. Il est mort sans ressusciter; et la superstition qui honore son tombeau atteste elle-même ce qu'elle en pense. Un ignorance grossière, un silence politique, prescrit par le législateur même, ensevelissent dans des ténèbres épaisses l'absurdité des dogmes musulmans, et plongent dans une nuit obscure ses disciples aveugles.

Il faut sans doute que cet aveuglement soit bien profond, puisque le témoignage de leur prophète devroit suffire pour leur faire ouvrir les yeux. Pourroit-on le croire, si l'erreur étoit

(1) Comme il tomboit souvent du mal caduc, il persuada d'abord à sa femme, et par elle à beaucoup d'autres, que ces accès d'épilepsie étoient des extases causées par ses communications secrètes avec l'ange Gabriel.

moins accoutumée à se contredire? Mahomet avoue lui-même dans son Alcoran, que Moïse fut d'abord envoyé de Dieu; et qu'après Moïse vint le Messie, qu'il appelle le Verbe. « Le Messie, Jésus, fils de Marie, dit-il, est prophète et apôtre de Dieu, son Verbe et son esprit. » Mais si Jésus est prophète et apôtre, Mahomet ne l'est donc pas, puisqu'il établit une religion entièrement opposée à celle de Jésus-Christ: car Dieu ne sauroit être en contradiction avec lui-même. Mahomet est donc un faux prophète et un imposteur.

La religion musulmane n'a d'ailleurs d'autres preuves de sa révélation que le témoignage de Mahomet. Elle n'a été ni annoncée par des prophéties, ni confirmée par des prodiges. Mahomet disoit lui-même qu'il ne faisoit point de miracles, et qu'il étoit venu fonder sa religion par les armes. « Crois que notre prophète a parlé à l'ange Gabriel, ou je te tue. » Voilà, dit d'Alembert, toute la preuve du mahométisme, et la raison de ses progrès. Les soldats de Mahomet ont été ses apôtres, au lieu que les apôtres de Jésus-Christ ont été des martyrs.

Qui pourroit donc sérieusement comparer l'établissement de la religon mahométane à celui de la religion chrétienne? Celle-là n'a eu à vaincre que des obstacles ordinaires, et elle les a surmontés par les moyens les plus naturels et les plus propres à assurer l'entreprise: c'est un de ces événemens qui n'ont pas de quoi nous éton-

ner beaucoup. L'établissement du christianisme, au contraire, commencé par des moyens naturellement incapables de le faire réussir, continué malgré mille obstacles humainement insurmontables, et couronné du succès le plus étendu, n'a-t-il pas de quoi jeter dans l'étonnement? et ne force-t-il pas à y reconnoître le doigt de Dieu?

Veut-on encore une autre preuve non moins sensible et toujours subsistante de la vérité de la religion chrétienne? Nos plus anciens ennemis l'offrent à nos yeux. C'est l'état des Juifs, leur dispersion, leur conservation étonnante depuis tant de siècles.

Dès les premiers temps, ils ont vu s'accomplir en eux cette terrible malédiction qu'ils avoient prononcée contre eux-mêmes, lorsqu'au tribunal de Pilate ils avoient osé s'écrier en maudissant Jésus-Christ : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans! » Ils ont vu, comme il le leur avoit prédit, renverser et détruire de fond en comble, et sans qu'il y restât pierre sur pierre, les murs de Jérusalem et son temple célèbre, que Julien n'entreprit avec tant d'éclat de relever, que pour vérifier plus parfaitement la prédiction de Jésus-Christ, en voulant l'anéantir. Il excita les Juifs à rebâtir leur temple, il leur donna des sommes immenses, et les aida de toutes les forces de l'empire. Ecoutez, dit l'illustre évêque de Meaux, quel en fut l'événement, et voyez comme Dieu confond les princes superbes. Les saints pères et les historiens ecclésiastiques le rappor-

tent unanimement; mais il falloit que la chose fût attestée par les païens mêmes. « Tandis qu'Alipius, dit Ammien Marcellin, officier et zélé défenseur de Julien l'apostat, aidé du gouverneur de la province, pressoit l'ouvrage avec le plus d'ardeur, d'affreux tourbillons de flammes sortirent des fondemens par des éruptions fréquentes, et brûlèrent une partie des travailleurs. Ceux qui recommencèrent l'ouvrage, furent également consumés à divers reprises; et le lieu devint si inaccessible, qu'il fallut abandonner l'entreprise. »

Les Juifs, ainsi frustrés de leur dernière espérance, ont vu continuer à s'exécuter en eux, avec plus de rigueur et moins de ressources que jamais, les menaces de leurs prophètes, qui leur avoient annoncé qu'ils seroient long-temps sans chef, sans patrie, sans temple, sans prêtres, sans sacrifices. Cette nation malheureuse, errant de peuple en peuple, conservant partout une existence précaire, et continuée néanmoins depuis si long-temps, porte dans toutes les parties du monde la preuve manifeste de son crime, et démontre à tout l'univers la divinité de Jésus qu'elle ose blasphémer.

Que sont devenus tous ces peuples autrefois si fameux? dit à ce sujet M. de Montazet, auteur de la belle Instruction pastorale sur les sources de l'incrédulité et les fondemens de la religion. Où sont ces vastes et puissantes monarchies des Assyriens, des Perses et des Mèdes? Discernez,

si vous le pouvez, les anciens Romains d'avec les barbares qui, dans le cinquième siècle, ravagèrent l'Italie. Démêlez dans l'Espagne les anciens naturels du pays d'avec les Goths qui en firent la conquête : et parmi nous, distinguez une seule famille gauloise de celles dont l'origine est différente. Le monde entier a changé de face. Tous les peuples se sont mêlés et confondus. Les Juifs seuls sont restés ce qu'ils étoient. Ils demeurent visiblement séparés de tous les autres peuples, *dont ils sont le rebut*; et au milieu de ces humiliantes épreuves, malgré le mépris et la haine générale des nations qui les ont en leur pouvoir, malgré tous les obstacles humains, ils subsistent encore. Semblables à un grand fleuve divisé en une infinité de petits ruisseaux, on les voit traverser la vaste et profonde mer des nations et des siècles, sans avoir jamais, depuis dix-sept cents ans, ni interrompu leur cours, ni mêlé leurs eaux avec celles de cet immense abîme. Par quel prodige un peuple, séparé en une infinité de familles particulières, s'est-il donc conservé sans avoir aucun des moyens qui tiennent les autres peuples unis? Comment, n'étant répandu parmi les nations que comme une poudre légère, a-t-il pu survivre à leur anéantissement, et continuer, de dessus leurs ruines, d'être un sujet d'étonnement à l'univers? Il faut s'aveugler volontairement pour ne pas reconnoître, dans l'état des Juifs, une main invisible et puissante, qui les fait subsister pour l'exemple et pour l'instruc-

tion du genre humain, pour rendre témoignage aux prophéties, dont l'accomplissement indubitable atteste non seulement que le Messie promis est venu, mais que ce Messie est Jésus-Christ lui-même, et pour mettre le comble à la démonstration de l'Evangile.

Si l'on ne sauroit, sans renoncer aux plus pures lumières de la raison, révoquer en doute l'authenticité des livres de l'ancien Testament, parce que nous les avons reçus des Juifs eux-mêmes, nos plus obstinés ennemis, qui nous les ont transmis avec la plus inviolable fidélité, et qui les révèrent encore aujourd'hui comme divins, peut-on douter davantage de la certitude des faits consignés dans les nouvelles écritures, sur lesquelles est également appuyée la vérité de la religion chrétienne?

Les livres qui composent le nouveau Testament, sont l'ouvrage de huit auteurs contemporains, dont les uns écrivent ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux, et les autres ce qu'ils ont appris de témoins oculaires. Quelle autre histoire a eu autant de garans, et des garans aussi authentiques?

Une multitude de peuples divers ont reçu ces écrits, et les ont traduits aussitôt qu'ils ont été composés; et ils s'accordent tous à leur donner les mêmes auteurs. Ni le fameux philosophe Celse, qui, presque dans l'origine du christianisme, a attaqué nos livres sacrés avec tant d'artifice, ni Julien l'apostat, quoiqu'il n'ait rien omis de ce qui pouvoit les décrier, ni aucun autre païen ne

les ont jamais soupçonnés d'être supposés. Pour les croire tels, il faudroit admettre que tous les peuples, devenus chrétiens, se sont unis pour les fabriquer et les répandre ensuite sous des noms imaginaires, ou qu'eux-mêmes y aient été trompés. Mais comment des millions d'hommes auroient-ils pu être abusés sur un fait où l'erreur étoit si facile à découvrir; ou comment auroient-ils tous conspiré à accréditer et à faire prévaloir l'imposture? Quoi! des hommes embrassent une religion qui abhorre le mensonge, ils s'exposent pour elle aux plus violentes persécutions, à la mort même la plus cruelle; et sans intérêt comme sans raison, ils se seront accordés dans le coupable dessein d'en imposer à tous les siècles; ils auront donné, comme des ouvrages divins, leurs propres inventions ou celles de l'imposteur qui ose les appeler en témoignage de mille faits dont ils connoissoient la fausseté; et ni les divisions qui se sont élevées entre les églises particulières, ni la diversité des intérêts, des caractères d'une multitude innombrable de complices, n'auront jamais déterminé personne à dévoiler la fraude ou à désabuser la terre? En vérité c'est trop honorer une pareille supposition, que de la combattre sérieusement.

Il n'est pas plus vraisemblable que les écrits des apôtres aient pu être altérés ou corrompus. Dans tous les temps, l'Eglise catholique les regarda comme l'ouvrage de l'Esprit saint; elle fut toujours persuadée qu'on ne pouvoit y ajouter

ou en retrancher, sans impiété et sans sacrilége. De là cette attention religieuse avec laquelle elle ne cessa de veiller sur la pureté de ce dépôt sacré. Que d'obstacles d'ailleurs ne se seroient pas opposés au dessein de corrompre ou d'altérer l'histoire de l'Evangile! Les copies en étoient répandues dans toute la terre. Elle étoit entre les mains de tous les fidèles; on la lisoit sans cesse dans les familles, dans les maisons particulières, et dans les assemblées publiques de la religion. Des écrits si publics, si chers à tous les chrétiens, pouvoient-ils souffrir la moindre altération, sans qu'il s'élevât, de toutes les extrémités du monde, mille voix pour réclamer? Et ne résulte-t-il pas manifestement de la réunion de toutes ces circonstances, que les écritures du nouveau Testament sont parvenues jusqu'à nous sans aucune altération importante?

Ce n'est pas tout : comme les apôtres n'ont pu être trompés sur les faits qu'ils nous rapportent, puisque ce sont des événemens dont ils ont été les témoins oculaires et souvent les principaux instrumens; il est également certain qu'ils n'ont pas voulu nous tromper. Sans parler ici de plusieurs autres preuves que nous avons de leur sincérité et de leur bonne foi, la mort qu'ils ont soufferte, imprime à leur témoignage le sceau irréfragable de la vérité. Car ce qu'il importe surtout de bien considérer ici, ce qui rend invincible la preuve que nous tirons de ces premiers martyrs, et ce qui les met hors de toute comparaison avec

ceux que l'incrédule se plaît à nous opposer, c'est que, bien différens des enthousiastes de toutes les sectes, les martyrs du christianisme naissant sont des martyrs de faits et non pas d'opinions.

Qu'un homme obstiné puisse donner sa vie pour un sentiment faux qu'il croit vrai : la conscience alors, quoique dans les ténèbres, tient lieu de vérité et de lumières. Mais que des séducteurs sans intérêt et sans motif, ou par la seule satisfaction de faire prévaloir l'imposture, affrontent tout à la fois la rigueur des tourmens, les horreurs du trépas, le cri de la conscience, les menaces de Dieu, et cela sans rien espérer de leur folle obstination, avec la certitude même d'en être les victimes; c'est une espèce de délire qui est contre la nature, et dont il n'y a pas d'exemples dans l'histoire. Or, les apôtres ont tous offert ou sacrifié leur vie, pour attester des faits publics, éclatans, qui ne laissoient aucun lieu à la méprise, tels que la multiplication miraculeuse des pains dans le désert, la résurrection publique de trois morts, celle de Jésus-Christ lui-même, et son ascension triomphante à la vue d'un grand nombre de disciples. Tous ces faits sont donc indubitables, et prouvent en même temps la divinité du fondateur de la religion chrétienne, et celle de la religion chrétienne elle-même.

Aussi ce qui fait la tranquillité et la joie de tous les véritables chrétiens, c'est d'être assurés qu'ils n'ont rien à craindre pour la vérité de leur religion, parce que, si elle étoit fausse, ce se-

roit Dieu lui-même qui les auroit trompés.

Laissons donc les impies et les incrédules chercher à se tromper eux-mêmes ou à séduire les autres par les difficultés qu'ils forment contre la religion. S'il y en a quelques-unes qui paroissent assez spécieuses, on ne doit pas pour cela se laisser ébranler. « Quand une vérité est une fois établie par des preuves solides, il ne faut pas l'abandonner pour quelques difficultés qu'on y oppose. »

Ce principe excellent, qui peut servir de préservatif général contre toutes les objections, est si constant et si certain, qu'il est avoué même de J. J. Rousseau. « Les objections, dit-il, sont communes à tous les systèmes; et il n'y a point de vérité si clairement énoncée, où l'on ne puisse trouver quelques chicanes à faire; et quand Dieu parleroit lui-même dans nos langues, il n'y auroit rien sur quoi l'on ne pût disputer. »

Ainsi de l'aveu de nos plus fiers ennemis, nous sommes donc en droit de laisser là toutes les objections qu'ils entreprennent de nous faire. Il est démontré par des preuves capables de convaincre tout esprit droit, que Dieu même est l'auteur de la religion chrétienne. Que faut-il de plus? Répondre aux chicanes éternelles des impies, c'est leur faire trop d'honneur : les mépriser est tout ce qu'elles méritent.

L'ouvrage de l'homme se détruira de lui-même : l'ouvrage du ciel, fait pour l'éternité, reparoîtra avec une nouvelle gloire.

Vainement on t'outrage, ô religion sainte !
En vain conjuré contre toi

L'incrédule, bravant les remords et la crainte,
Veut briser tes autels, anéantir ta loi :
Le Tout-Puissant qui te protége,
Les laisse s'épuiser en efforts superflus ;
De son souffle il détruit leur troupe sacrilége :
Ils éclatent.... et ne sont plus.
A pleurer ici bas tu sembles destinée :
Toujours de nouveaux ennemis
Balancent à l'envi, d'une main forcenée,
Le triomphe éclatant que le ciel t'a promis :
Ils ont beau grossir le nuage,
Toujours quelques rayons viennent te consoler ;
Du bras qui te soutient tu reconnois le gage :
Tes amis cessent de trembler.
Ainsi dans le fracas de ces noires tempêtes,
Où les élémens courroucés
Promènent en éclairs le trépas sur nos têtes,
Et couvrent l'Océan de débris dispersés,
Tandis que la foudre étincelle,
D'un nuage d'azur la riante beauté,
De l'orage expirant avant-coureur fidèle,
Calme l'univers agité.

Le P. Bernard, *chan. régul.*

On ne sera jamais honnête homme sans elle.

C'est un langage aujourd'hui assez commun, qu'on peut être honnête homme quoiqu'on n'ait point de religion. Mais la plupart de ceux qui parlent ainsi, ne le font que d'après les autres, et n'ont jamais approfondi les devoirs qu'impose la qualité d'honnête homme. Ils consistent sans doute, ces devoirs, à vivre selon les lois de la plus exacte probité; mais la première de ces lois n'est-elle pas de s'acquitter fidèlement de tout ce qu'on

doit, et aux autres hommes et bien plus encore au souverain Maître de tous les hommes? L'Etre suprême n'a-t-il pas droit d'attendre de ses créatures les justes hommages qui lui appartiennent? Et ne devons-nous pas, autant par reconnoissance que par justice, remercier, prier, honorer celui de qui nous tenons tout ce que nous possédons, tout ce que nous sommes?

Que faut-il donc penser de ces discours si ordinaires : « A la religion près, c'est un fort honnête homme. » C'est-à-dire, que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il manque au devoir le plus essentiel de l'homme, qui est de reconnoître son Créateur, et de le servir. C'est un fort honnête homme, à cela près qu'il a des principes qui ne sont propres qu'à saper la probité par ses fondemens.

Car au fond et à parler exactement, qu'est-ce qu'un homme sans religion? C'est un homme qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses penchans, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même. Un tel homme peut bien avoir quelquefois le masque et les apparences de l'honnête homme; mais il n'aura jamais une probité solide et constante. Il ne sera jamais, long-temps du moins et toujours, ce que le monde appelle un parfait honnête homme. Car à qui doit-on donner ce nom? C'est sans doute à celui qui ne fait tort à personne, et qui est si inviolablement attaché à toutes les lois de l'honneur et de la probité, que rien ne sauroit

l'engager à y donner la moindre atteinte. On peut compter sur sa discrétion, sur sa droiture. On ne craindra de lui ni trahisons, ni fourberies, ni finesses captieuses, ni sourdes intrigues. Il servira sincèrement les autres, et ne fera point ses affaires à leurs dépens. Il ne connoît ni les voies détournées, ni les déguisemens perfides, ni les dehors imposteurs.

Tel est l'honnête homme, même selon le monde; mais c'est à la religion seule à le former. Sans elle, la probité tout humaine, n'ayant pas de solides fondemens, s'écroulera au premier choc un peu violent, et entraînera le prétendu honnête homme avec elle. Dans combien de circonstances critiques, de rencontres délicates, de positions embarrassantes, sa foible vertu ne sera-t-elle pas renversée, si elle n'est étayée de la religion! Comment pourra-t-elle résister seule à mille attaques qu'elle aura à soutenir dans le détail ordinaire de la vie, et encore plus dans certains états, dans certaines conditions! Un magistrat, partout ailleurs, ami tendre, fidèle, complaisant, doit, sur les tribunaux, oser prononcer même contre ce qu'il aime, et imposer silence à son cœur, pour n'entendre et ne faire parler que la justice. Un négociant, un homme de finances doivent résister à l'attrait que leur offre le moment décisif d'une fortune rapide, avec l'espérance encore plus séduisante de dérober aux regards publics le mystère de leur subite opulence. Dans ce combat des devoirs et des désirs, qui est-ce qui sou-

tiendra l'homme fragile sur le bord du précipice? Quels motifs assez puissans, pour accomplir avec fidélité tout ce qu'ordonne la probité la plus sévère, aura celui qui a secoué le joug de la religion?

Sera-ce l'intérêt personnel? car c'est là le mobile de la conduite des hommes. Mais n'est-ce pas cet intérêt même qui est le père des crimes, et qui fait les infracteurs et les coupables, lorsqu'il n'est pas soumis aux lois de la conscience et de la religion? Il est vrai que l'intérêt peut faire garder certains dehors qui en imposent, parce qu'en ne les gardant pas, on risqueroit sa fortune ou sa réputation : mais il est facile de faire voir que cette espèce de probité, à laquelle la religion ne prête pas son appui, est une probité chancelante et incertaine, un probité presque tout apparente et extérieure.

Car si c'est précisément l'intérêt qui me conduit, ne me sollicitera-t-il pas lui-même, en mille rencontres, à tromper l'un, à supplanter l'autre, à décrier celui-ci, à m'élever sur les ruines, ou à m'enrichir aux dépens de celui-là? Toutes les voies honorables, régulières, honnêtes, qui ne m'éloigneront point de mon but, seront de mon goût; je les respecterai : j'aurai soin de faire sonner bien haut ma probité, ma sincérité, mon désintéressement : mais toutes les sourdes intrigues qui m'en abrégeront le chemin, qui m'en assureront le succès, seront mises en usage. L'honneur est à couvert, l'impunité est assurée, la fortune est brillante, la passion est vive, le plaisir

est piquant, le moyen est infaillible. Il ne m'en coûtera qu'un peu de mauvaise foi, pour surprendre la simplicité et séduire l'innocence; qu'un peu de médisance, pour écarter un rival redoutable, et me laisser libre le chemin de la faveur et des emplois; qu'une complaisance illicite, mais nécessaire, pour m'assurer un protecteur puissant, et me ménager un criminel appui; qu'un peu de détour et d'hypocrisie, pour parvenir au comble de mes vœux. Ferai-je ce pas? ne le ferai-je point? *Non,* me dit la probité; *non*, me dit l'honneur. Ah! foibles voix! au milieu de tant d'attraits, de tant de fortes tentations, serez-vous écoutées, si la religion ne vous appuie pas?

Dans des conjonctures si critiques, dans des pas si glissans, qui est-ce qui se soutiendra, sinon l'homme nourri et pénétré de ces grandes maximes de la religion, que la lumière de Dieu perce tous les voiles de l'iniquité; qu'un jour viendra où le tissu de l'intrigue la plus heureusement conduite, développé aux yeux de l'univers, ne passera que pour le criminel ouvrage d'une noire hypocrisie, et que les fortunes du temps ne dédommagent point des pertes de l'éternité?

Saint Augustin nous en a conservé un bel exemple dans la personne d'Alipe, son ami. Alipe étoit magistrat: il se comportoit dans cette charge avec une probité et un désintéressement que ses collègues ne pouvoient se lasser d'admirer, et lui de son côté admiroit bien davantage qu'on pût être autrement, et qu'il se trouvât des gens qui

fissent moins de cas de la probité que de l'argent ou de la faveur. Son intégrité fut mise à une grande épreuve. Un sénateur fort puissant, qui s'étoit concilié bien des personnes par ses bienfaits, et qui en retenoit un plus grand nombre encore par la crainte, ayant voulu faire quelque chose que les lois ne permettoient point, mais à laquelle il ne croyoit pas qu'un homme comme lui dût trouver le moindre obstacle, Alipe s'y opposa. On lui offrit des présens; il les rejeta avec mépris. On en vint aux menaces; il s'en moqua. Tout le monde admira une âme d'une trempe si peu commune, et qui ne pouvoit être ébranlée ni par l'envie d'avoir pour ami, ni par la crainte d'avoir pour ennemi un homme qui avoit tant de moyens de faire du bien et du mal. L'intendant même, de qui Alipe étoit adjoint, n'osant résister ouvertement au sénateur, rejetoit tout sur son collègue, disoit qu'il lui lioit les mains, et il disoit vrai; car s'il se fût relâché, Alipe auroit quitté son emploi. Il fut dans la suite évêque de Tagaste en Afrique, et il est mis au nombre des saints que l'Eglise honore.

Donnez-moi dans les circonstances les plus délicates un tel homme que soutient la religion, je ne craindrai rien pour sa probité; elle triomphera de tout, et malgré les assauts des passions, elle demeurera ferme et inébranlable comme un rocher battu des flots de la tempête. Mais qui de nous aimeroit que son sort, sa fortune, son honneur, fussent au pouvoir d'un homme sans reli-

gion! « Je ne voudrois pas, dit prudemment l'oràcle des nouveaux philosophes, avoir affaire à aucun prince athée, qui trouveroit son intérêt à me faire piler dans un mortier; je suis bien sûr que je serois pilé. Je ne voudrois pas, si j'étois souverain, avoir affaire à des courtisans athées, dont l'intérêt seroit de m'empoisonnner; il me faudroit prendre du contre-poison tous les jours. »

Ce n'est donc, de l'aveu de ses ennemis mêmes, que sous les auspices de la religion que les *droits* de *la* société peuvent être en assurance: ce n'est que dans son sein que peut se former cette probité à toute épreuve, qui fait qu'on ne s'en écarte pas, même lorsqu'on pourroit le faire sans être connu, parce que le chrétien est toujours sous les yeux de son juge et de son maître; il fait sans témoin ce qu'il feroit s'il avoit le monde entier pour spectateur. L'homme sans religion, au contraire, content de ménager ses démarches extérieures, se dédommagera, dans le secret, de la contrainte qu'il s'impose en public, et sa probité de théâtre expirera dans les ténèbres. Que lui reviendroit-il de mille sacrifices inconnus qu'exige la vraie probité?

Aussi quelque habile que soit l'intérêt à contrefaire la droiture, et malgré toutes les ruses de l'impiété intéressée à se masquer, la probité de l'homme sans religion passe communément pour une probité douteuse et suspecte. Et comment ne le seroit-elle pas, puisque tous les principes de l'homme irréligieux tendent à la détruire?

On aura beau chercher, méditer, bâtir des systèmes, on ne trouvera jamais de meilleur appui à la probité que celui de la religion. Aussi les plus sages législateurs de l'Egypte, de la Grèce et de Rome, ont-ils cru devoir employer ses menaces et ses promesses, ses châtimens et ses récompenses, pour y asseoir en quelque sorte, comme sur le fondement le plus solide, le bonheur et la sécurité publique. Ils ont cru avec raison, que la religion seule pouvoit former une probité constante et universelle, parce qu'elle seule peut influer sur les actions les plus secrètes comme sur les plus éclatantes, maîtriser tous les cœurs, et subjuguer toutes les passions.

Mais autant la vérité l'emporte sur l'erreur, autant la probité, inspirée par la religion chrétienne, est-elle supérieure à celle que peuvent donner les autres religions; parce qu'aucune n'entre dans un détail si exact des devoirs de la société, n'a une morale plus sévère et des vengeances plus terribles. Elle domine sur tous les états et sur toutes les conditions, sur les rangs les plus élevés comme sur les plus bas, en faisant voir sans cesse un maître suprême, qui punira dans les princes, ainsi que dans leurs sujets, les moindres infractions des lois de la probité. Aussi ne trouvera-t-on nulle part plus d'exactitude et de délicatesse sur ce point, que dans les personnes animées de son esprit.

Quelque besoin d'argent qu'eût saint Louis pour l'expédition de la terre sainte, il fit, avant

son départ, publier par toute la France qu'il étoit prêt à réparer, de ses propres revenus, tous les torts que ses officiers auroient faits aux particuliers, et qu'il satisferoit à cet égard tous ceux qui lui porteroient des plaintes. Ayant été fait prisonnier de guerre par les Sarrasins, il traita avec eux de sa rançon et de celle de ses principaux officiers. Instruit que les ennemis s'étoient trompés de dix mille livres, et qu'on vouloit profiter de ce mécompte en sa faveur, il ne le voulut jamais, et fit tout payer avant de partir.

Dagobert Ier, roi de France, ayant donné à saint Eloi une belle maison dans Paris, celui-ci la convertit en un monastère de religieuses. Il ne lui manquoit qu'une petite place, qui appartenoit au roi. Il la fit mesurer pour savoir au juste ce qu'elle avoit d'étendue, et fut la demander ensuite à Dagobert. Il n'eut pas de peine à l'obtenir. Mais s'étant depuis aperçu qu'il y avoit eu de l'erreur dans le mesurage, et qu'il se trouvoit un pied de plus qu'il n'en avoit déclaré au prince, il en fut si affligé, qu'il fit cesser l'ouvrage à l'heure même, et courut au palais lui en demander pardon. Le roi, fort surpris d'une si grande délicatesse de conscience, dit aux seigneurs de sa cour et aux autres personnes qui étoient présentes :

« Voyez quelle est la fidélité de ceux qui sont à Jésus-Christ. Mes gouverneurs et mes officiers ne se font guère scrupule de m'enlever des terres et des seigneuries entières ; et ce serviteur de Dieu que vous voyez, n'a osé nous cacher un pouce de

terre au-delà de ce que nous lui en avons donné. »
Dagobert voulut en même temps récompenser une si grande probité : car il augmenta du double la donation qu'il lui avoit faite, et le fit dans la suite son trésorier, persuadé qu'un intendant honnête homme est un trésor plus précieux que tous les trésors qu'on lui confie.

Dans le temps qu'Eloi n'étoit encore que simple orfévre, Clotaire II, père de Dagobert Ier, informé de son habileté, jeta les yeux sur lui pour exécuter une nouvelle espèce de chaise d'or, enrichie de pierreries, qu'il vouloit faire faire. Le roi lui fit donner pour cela une grande quantité d'or et de pierreries qu'il ne reçut qu'après avoir tout fait peser. Il travailla sur le modèle qu'on lui avoit donné, mais au lieu d'une seule chaise, il en fit deux. Il n'en présenta d'abord qu'une à Clotaire qui en fut très content. Il lui présenta ensuite la seconde. Le prince, qui ne s'attendoit à rien moins, fut fort surpris : et, comme il ne pouvoit se persuader que ce qu'on avoit fourni à Eloi eût été suffisant pour en faire deux, il fallut l'en convaincre par le poids, qui se trouva juste à celui qu'on lui avoit donné. Le roi, ajoute l'historien de sa vie, charmé de la probité et de la droiture d'Eloi, lui témoigna qu'après une telle fidélité, on pouvoit bien se fier à lui dans des choses plus importantes.

Quel avantage inestimable ne seroit-ce pas pour la société, si tous les hommes, également conduits par l'esprit de la religion, étoient aussi fi-

dèles aux lois de la probité? Pourquoi donc nos philosophes, qui se piquent de tant de zèle pour l'intérêt de la société, pour le bonheur des hommes, veulent-ils, en enlevant la religion à l'homme, lui ôter ce qui peut seul faire sa sécurité et son bonheur? Cette religion ancienne qu'ils traitent de superstition; cette erreur prétendue dont ils veulent désabuser les esprits, n'est-elle pas plus utile au monde, que les vérités imaginaires qu'ils veulent lui apprendre?

Ils conviennent eux-mêmes, avec Bolingbroke, un des plus fameux impies qu'ait produits l'Angleterre, qu'en supposant que le christianisme ait été une invention des hommes, ç'a été l'invention la plus utile pour le genre humain, qui pût jamais être imaginée. Ils reconnoissent avec le célèbre auteur de l'Esprit des Lois, que la religion chrétienne, en paroissant n'avoir d'objet que la vie future, fait notre bonheur dans celle-ci, et qu'elle est le meilleur garant que l'on puisse avoir des mœurs et de la probité. Pourquoi donc s'efforcent-ils de détruire le chef-d'œuvre, selon eux, de la sagesse humaine, et d'ébranler l'état en sapant les fondemens sur lesquels il repose?

Eh quoi! disent-ils, les lumières de la raison, les reproches de la conscience ne suffisent-ils pas pour suppléer à la religion et la remplacer? Mais si la religion est une chimère uniquement propre à épouvanter les simples et les esprits foibles, comme nos philosophes matérialistes osent le dire, que devient le flambeau si vanté de la raison? A

quoi servent les cris de la conscience ? Moquons-nous, dira un impie conséquent, de cette loi intérieure, de cette raison tyrannique, de cette conscience importune, instinct trompeur, ouvrage des préjugés et de l'éducation; sacrifions tout à notre propre intérêt.

Aussi, comme l'observe Massillon, toute la vertu des impies se borne-t-elle à cacher la profonde corruption de leur cœur. Ils affectent quelquefois les dehors de la sagesse, de la régularité : ils affichent la modération et la philosophie; parce qu'ils sentent bien que leur vie les rendroit l'opprobre du public, si elle étoit connue. Ils se piquent des vertus extérieures qui honorent la société; ils veulent passer pour amis fidèles, pour rigides observateurs de leurs promesses; ils ont une vaine ostentation de droiture et de sincérité. Mais il n'en est pas un seul qui ne soit en secret dévoué à tous les vices, pas un qui ne soit parjure et trompeur, quand il peut l'être sûrement, et sans que sa gloire en souffre; pas un qui s'abstienne d'un crime utile ou agréable, lorsqu'il ne pourra jamais être connu que de lui seul.

Malheur, dit-il dans un autre endroit, aux maisons et aux familles qui donnent accès chez elles aux esprits forts! Elles deviennent des écoles, où les maximes du libertinage sont enseignées. L'épouse regarde bientôt la fidélité d'un lien sacré, comme un vain scrupule que la tyrannie des hommes sur son sexe a établi. L'époux se persuade que son goût doit décider de son devoir.

L'enfant se croit autorisé à secouer l'autorité paternelle. Le père croit que laisser agir les penchans de la nature, c'est toute l'éducation qu'il doit donner à ses enfans. Quelle paix et quelle union peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage seul et le mépris de tout joug lient ceux qui l'habitent! Quel cahos, quel théâtre d'horreur et de confusion deviendroit la société générale des hommes, si les maximes de l'impiété prévaloient parmi eux!

En effet, l'homme n'étant plus retenu par la crainte d'un Dieu vengeur, et foulant aux pieds toutes les menaces de la religion, voilà les plus fortes barrières brisées, et la porte ouverte à tous les crimes. Se faire un devoir de vivre selon les règles de la justice, de la probité, c'est une foiblesse d'esprit dont on seroit la dupe. Tout ce qu'on peut faire de mieux, c'est de se procurer son avantage, au moindre détriment des autres qu'il est possible; mais si notre propre bien demande que nous violions toutes les lois, on le peut. Il n'est question que de se soustraire à la sévérité de la justice humaine : et combien de crimes lui échappent!

Supposons, ce qui certainement peut-être, un disciple de la nouvelle philosophie, dans une situation malheureuse. Tenté de sortir de sa misère, par des moyens coupables, mais sûrs, dites-nous, sages instituteurs, comment le retiendrez-vous dans un pas aussi glissant? Par quels freins l'arrêterez-vous sur le bord du précipice, après lui avoir ôté ceux de la religion? Si quel-

que désir injuste s'empare de son âme, quelle digue lui opposerez-vous, lorsqu'il s'imaginera pouvoir le satisfaire impunément et en secret? Ne croira-t-il pas, conformément à vos principes, devoir tout rapporter à son bonheur présent, s'abandonner à toutes les passions de son cœur, et ne penser qu'à se procurer ici-bas tous les avantages possibles? A parler conséquemment, de tels hommes ne peuvent donc être que des méchans, des gens sans mœurs, sans foi, sans honneur, sans probité.

S'il s'en trouve dont la religion soit fort suspecte, et qui cependant ne soient pas sans quelque probité, c'est que leur cœur, pour un temps, vaut mieux que leur esprit; c'est que les sentimens de droiture et de probité qu'ils ont encore, ils les doivent souvent à cette religion même, dont il reste au-dedans d'eux, et malgré eux, des traces qu'ils ne peuvent effacer; c'est que les principes naturels, plus puissans que leurs principes menteurs, les dominent à leur insçu: la conscience, le sentiment les pressent, les font agir en dépit d'eux, et les empêchent d'aller jusqu'où les conduiroit leur ténébreux système. Mais la plupart des autres incrédules, plus conséquens et plus fidèles à leur doctrine, en font la règle de leur conduite. Les mauvais principes entraînent tôt ou tard au mal. Les fausses maximes sont même plus dangereuses que les mauvaises actions, parce qu'elles corrompent la raison elle-même, et ne laissent presque aucun espoir de retour.

XVI.

Détestez et l'impie, et ses dogmes trompeurs :
Ils séduisent l'esprit, ils corrompent les mœurs.

Pour juger sainement de la doctrine de nos philosophes incrédules, il ne faut pas se laisser éblouir par le vernis brillant d'un style séducteur, par quelques maximes imposantes, par une raillerie maligne, dont les plus habiles d'entre eux ont pris soin de la couvrir, pour mieux séduire et tromper les esprits légers, superficiels et ignorans. Il faut en pénétrer le fond, chercher les causes secrètes qui l'inspirent ou la font adopter à ses partisans, et examiner les effets qu'elle doit naturellement produire.

La religion chrétienne, dit l'auteur de l'Instruction pastorale que nous avons déjà citée, est également destinée à soumettre notre esprit et à réformer notre cœur. Elle ne nous propose pas seulement des mystères profonds à croire, elle nous prescrit encore des devoirs pénibles et des vertus sublimes à pratiquer. Si Jésus-Christ est Dieu, si sa doctrine est véritable, il faut nécessairement ou obéir à ses lois, ou s'attendre à subir les peines terribles dont il menace les transgresseurs et les rebelles. Et de quel œil une telle alternative peut-elle être envisagée par des hommes que l'orgueil domine, que la volupté enchante, qui ne connoissent point de plus grand bonheur

que celui des sens? Quel intérêt n'ont-ils pas à rejeter une religion qui leur enlève ou qui empoisonne tous leurs plaisirs? Et dès qu'ils sont si intéressés à la croire fausse, doit-on s'étonner qu'ils trouvent tant de facilité à se persuader faussement qu'elle l'est? Qu'on nous vante, tant qu'on voudra, leurs lumières et leurs talens; ils en seront des ennemis plus dangereux, et non des juges plus intègres. Dans l'homme passionné, une plus grande pénétration d'esprit devient une source plus féconde d'égaremens, parce qu'elle ne sert qu'à lui fournir plus de moyens de colorer ses erreurs et de se faire illusion à lui-même.

Que les plus habiles de nos impies exagèrent au gré de leurs désirs les doutes qu'on peut avoir sur les vérités de la religion chrétienne, ils ne peuvent au moins s'empêcher de reconnoître qu'on n'a jamais pu démontrer qu'elle fût certainement fausse : qu'au contraire la vie et la mort admirables de son auteur, la sagesse et la sainteté de ses préceptes, l'autorité et la sublimité des écritures, le témoignage des apôtres, le sang de tant de martyrs, l'accomplissement de tant de prophéties, la voix éclatante des miracles, la conversion du monde entier, la perpétuité et l'inébranlable fermeté de l'Eglise, et tant d'autres preuves qui déposent en faveur du christianisme, sont au moins d'un grand poids aux yeux de la raison.

Sur quels fondemens, au contraire, sur quelle autorité est appuyée la religion nouvelle, disons

mieux, l'irréligion ancienne de nos incrédules? Elle a pour auteurs des hommes qui se piquent à la vérité d'être clairvoyans, mais qui prouvent à toute la terre, par la bizarrerie de leurs systèmes, par leurs contradictions perpétuelles, que tout ce qu'ils avancent n'est que doute, incertitude, erreur, ignorance. Un des plus célèbres partisans de la philosophie antichrétienne disoit, il n'y a pas long-temps, à une dame d'esprit : « *Avouez*, madame, que nous avons abattu bien *du bois* dans la forêt des préjugés. — *C'est pour cela,* répliqua-t-elle, *que vous avez débité tant de fagots.* »

Et en effet, nos impies ne s'accordent ni les uns avec les autres, ni avec eux-mêmes (1). L'athée, ainsi que le matérialiste, plongé au fond de l'abîme où l'incrédulité conduit, ne peut venir à bout de persuader à son esprit la croyance de son cœur. Le pyrrhonien, qui doute de tout, peut bien plus certainement douter de la vérité de son système, qu'il dément lui-même à chaque instant. Le déiste, qui n'admet que la religion naturelle, se trouve combattu par le tolérant, qui les admet toutes. Mais prétendre avec ce dernier que tous les cultes sont indifférens, et qu'il suffit d'en observer un, quel qu'il soit, n'est-ce pas une absurdité révoltante? Il y a eu, il y a encore aujourd'hui des religions insensées dans

(1) Voyez le *Déisme réfuté par lui-même*, et la *Religion vengée de l'incrédulité par l'incrédulité elle-même* : ouvrages excellens, l'un de l'abbé Bergier, et l'autre de l'évêque du Puy.

leurs dogmes, impies dans leurs rits, barbares dans leurs sacrifice. Qui peut dire sérieusement que Dieu les accepte? S'il est la sagesse et la sainteté même, peut-il approuver des cultes que la raison et la vertu condamnent, autoriser des religions qui, étant évidemment opposées, ne sauraient être toutes également vraies? La lumière peut-elle s'allier avec les ténèbres, et la vérité avec le mensonge? Les inconséquences du tolérant ne sont donc pas moins opposées à la raison, que la folie du pyrrhonien et l'aveuglement de l'athée.

Oh! que Dieu venge bien l'injure faite à la religion, en abandonnant ces esprits passionnés pour la gloire, à l'illusion de leur vanité et à toute la foiblesse de leur raison! Ses oracles n'en paroissent que plus admirables et plus divins, quand on les compare avec les leurs. Dans ceux de Dieu, se découvre partout, à mesure qu'on les examine, le caractère majestueux d'une suprême intelligence; et la religion n'a rien à craindre que de n'être pas assez approfondie. Dans ceux de nos incrédules, le premier coup d'œil ne fait apercevoir qu'un tissu de songes et de visions, embelli, si l'on veut, par les grâces du langage, mais sans réalité : on n'y voit qu'un amas confus d'idées bizarres qui choquent la raison la plus commune, des décisions hardies, des conjectures arbitraires, des suppositions gratuites, qui tiennent lieu de preuves. Ils sont donc des séducteurs, de nous donner leurs idées chimériques

pour quelque chose de certain; et leurs disciples, des imprudens d'être si faciles à contenter dans une affaire où il est si essentiel de ne pas se tromper. Ils sont donc des insensés, et ceux qui ajoutent foi à leurs discours, le sont encore davantage. Le fameux Muncer, chef des anabaptistes et des enthousiastes, ayant par ses discours séditieux soulevé un grand nombre de paysans en Allemagne, les rebelles furent taillés en pièces, et leur chef fut pris. On lui demanda pourquoi il avoit séduit tant de malheureux. Il répondit en riant : « Pourquoi me croyoient-ils? » Ne vaut-il pas infiniment mieux soumettre sa raison à l'autorité de Dieu, qui est la sagesse et la vérité même, qu'à l'autorité de nos philosophes, qui, par les absurdités et les contradictions où ils tombent sans cesse, montrent qu'il n'y a rien de moins sûr que leur doctrine, ni de moins infaillible que leur témoignage?

Mais ce qui ne doit pas les rendre moins suspects, c'est qu'ils ont, comme le peuple de leurs disciples, des passions à satisfaire, des craintes à dissiper, le cri de la conscience à étouffer. Ils ont en eux un principe d'illusion, plus vif et plus agissant encore, l'orgueil, qui seul a fait plus d'incrédules célèbres que toutes les autres passions ensemble, par l'envie démesurée qu'il leur inspire de passer pour des génies supérieurs, et de s'immortaliser en faisant une révolution éclatante dans les esprits. Et dès qu'il est certain que ces hommes audacieux ont tant d'intérêt à nous

tromper et à se séduire eux-mêmes, de quel poids peut être leur autorité? Quelle que soit la pénétration de leur esprit ou l'étendue de leurs connoissances, ces qualités, si estimables par elles-mêmes, ne doivent servir qu'à nous les rendre en eux plus suspectes. Ce ne sont entre leurs mains que des armes plus dangereuses, qu'un moyen plus sûr de fasciner nos yeux, et de donner au mensonge les apparences de la vérité.

Ainsi raisonnera tout bon esprit qui juge sainement et sans prévention. D'ailleurs, se dira-t-il à lui-même, que gagne-t-on à suivre le parti de l'incrédulité? Encore, si cette étrange philosophie contribuoit du moins à rendre et plus heureux et plus tranquille; mais non, elle ne sauroit être qu'une source de troubles et de peines. Car quel état plus fâcheux, plus inquiétant, que celui où l'on court les plus grands risques si l'on se trompe, tandis qu'on n'a, pour se rassurer dans une matière d'une si grande conséquence, que des incertitudes!

Si l'on étoit assuré qu'il n'y eût rien à craindre ni à espérer après cette vie, le parti de l'incrédulité seroit moins inexcusable. Mais on a beau rêver, méditer, approfondir, on ne peut parvenir qu'à former des doutes, des *peut-être*, des *que sait-on*. Qui le croiroit? le patriarche des impies modernes, le fameux Bayle, est forcé lui-même de l'avouer. « Mon talent, dit-il, est de former des doutes; mais ce ne sont pour moi que des doutes. » Philosophes profonds de nos jours,

génies rares et sublimes, qui êtes nés pour éclairer la terre, voilà donc où aboutissent toutes vos recherches et toutes vos méditations, à nous remplir de doutes et d'incertitudes ! Mais dans le doute de ce qui arrivera après cette vie, l'homme sage voudra-t-il risquer la perte d'un bonheur infini, s'exposer au hasard de ne trouver dans l'avenir que les maux les plus terribles, la main d'un Dieu vengeur, d'un Dieu qui, après avoir souffert long temps et avec une patience étonnante les insultes et les blasphèmes de l'impie, doit à sa justice de punir des attentats d'une énormité infinie, par des châtimens infinis en durée (1)?

Non, non, se dira l'homme prudent : il ne s'agit pas ici de quelque intérêt léger, qu'on peut facilement négliger ou réparer; il ne s'agit pas même de quelque grand intérêt temporel, de ses biens, de son honneur, pour lesquels, dans le seul doute, on se donneroit les plus grands mouvemens, on ne balanceroit pas à prendre le parti le plus sûr. Il s'agit de nous-mêmes, et de notre état pendant toute une éternité.

En vain, pour détourner sa pensée de cette

(1) Nous ne sommes pas étonnés que Dieu récompense éternellement les actions vertueuses ; devons-nous l'être qu'il punisse de même les crimes, puisque sa justice est égale à sa bonté ? Celui qui les commet, s'expose donc et est censé consentir à toutes les suites, à l'éternité même des peines, si elle existe. Mais pour la révoquer en doute, il faut abjurer la religion chrétienne, qui en fait un de ses articles de foi, et qui ne peut pas plus se tromper sur ce point que sur les autres. Ainsi, nécessairement de deux choses l'une : ou la religion chrétienne est fausse, ou l'éternité des peines est vraie.

éternité qui l'attend, et qu'il n'anéantira point en n'y pensant pas, l'incrédule chercheroit-il à s'étourdir. Il ne pourroit en venir à bout qu'en ressemblant à cet insensé, qui s'avançoit en riant vers le précipice affreux dans lequel il alloit périr. N'y a-t-il pas de la stupidité et de la folie à s'exposer à des maux éternels, pour la jouissance passagère d'un plaisir frivole, qui ne laisse après soi qu'amertume et que remords?

Qu'est-ce que risque au contraire le vrai chrétien ? Une vie courte, passée dans l'observation de la loi, dans l'accomplissement de ses devoirs, dans la pratique d'une religion qui ne prescrit rien que de juste et de raisonnable. Si la religion est fausse, ce qui néanmoins est impossible, comme nous l'avons démontré, voilà, si l'on veut, suivant la sage réflexion de La Bruyère, soixante années de perdues pour l'homme de bien, pour le chrétien vertueux; il ne court pas un autre risque. Mais si elle est vraie, c'est alors un épouvantable malheur pour l'incrédule, pour le libertin. L'idée des maux qu'il se prépare effraie; la pensée de l'éternité malheureuse, dans laquelle il court se précipiter en aveugle, fait trembler.

Mais quand nous ne considérerions que la vie présente, la doctrine de nos philosophes incrédules est-elle aussi avantageuse à la société qu'ils ne cessent de le dire ; et sont-ils vraiment les bienfaiteurs du genre humain, comme ils osent se vanter de l'être ? A quoi tendent leurs coupables efforts et cette conspiration odieuse qu'ils sem-

blent avoir formée de détruire la religion, sinon à relâcher et à briser tous les liens de la société, à renverser l'ordre public, et à faire disparaître ce qui reste encore parmi nous d'honnêteté et de décence? Eh! que deviendroient les mœurs, la bonne foi, la sûreté des états et des particuliers, si le monde étoit une fois persuadé, ou qu'il n'y a point de Dieu, ou que Dieu n'a pas les yeux ouverts sur les actions des hommes; que tout périt avec le corps, et que le néant est le terme commun du vice et de la vertu? Que sert-il de croire un Dieu, si les plus vertueux n'ont rien à espérer de sa bonté, et si les plus méchans n'ont rien à craindre de sa justice? Rompez les barrières sacrées de la religion et de ses terreurs salutaires, vous brisez le plus puissant obstacle qui puisse arrêter la fougue des passions, et vous ouvrez la porte à tous les vices.

O esprits forts de notre siècle, tel est donc l'affreux chaos dans lequel vous voulez nous replonger! Tel sera donc le fruit de vos travaux et de vos funestes triomphes! Vous aurez appris aux hommes à se livrer, sans honte et sans remords, à des voluptés qui avilissent la nature et confondent l'homme avec la bête, à fouler aux pieds les principes de l'équité, toutes les fois qu'on pourra se flatter d'échapper à la sévérité des lois: puisque, s'il n'y a rien à espérer après la mort, le véritable intérêt de l'homme est de s'attacher à tout ce qui peut le rendre heureux durant cette courte vie. Vous aurez appris aux souverains à ne re-

connoître d'autre règle de leur pouvoir que leur volonté, et aux peuples à ne regarder l'autorité gênante des rois que comme une tyrannie. Vous aurez armé le fils contre le père, l'épouse contre l'époux, le serviteur contre le maître. Ne vous étonnez donc pas si la plus saine partie des hommes déteste vos principes, gémit de vos succès, et réprouve vos écrits; si les pères vertueux, les mères chrétiennes, les instituteurs vigilans sont attentifs à les arracher des mains d'une jeunesse inconsidérée; si les personnes sages et éclairées vous regardent comme les corrupteurs des mœurs comme les fléaux de la société, comme les apôtres et les législateurs d'une multitude de méchans et de pervers, qui viendront puiser dans vos funestes ouvrages l'oubli de tous les devoirs et l'apologie de tous les vices.

Le genre humain n'est-il donc pas bien redevable à nos grands philosophes, à nos admirables législateurs, de lui enseigner leur sage et utile doctrine? Peut-on rien imaginer de plus propre à unir tous les hommes, à resserrer les nœuds de la société, à former de bons citoyens? Parlons sérieusement. Qui est-ce qui voudroit vivre avec une société d'hommes qui se conduiroient par leurs affreux principes? Ne vaudroit-il pas mieux demeurer dans les bois avec les animaux sauvages?

Faut-il donc être surpris, si les magistrats protecteurs des lois, vengeurs et défenseurs de la tranquillité publique, réveillent aujourd'hui leur

vigilance, et arment leur zèle, pour réprimer la témérité de ces esprits inquiets et turbulens, dont l'audace ne veut de maître ni dans le ciel ni sur la terre? Ils regardent comme un des premiers devoirs de leur ministère, de livrer aux flammes et à l'infamie ces maximes contagieuses qui, enseignant à secouer un joug sacré, apprennent à porter indocilement un joug humain, et qui, en affranchissant les hommes d'un des freins les plus forts de leurs passions, rendent l'infraction des lois de la société civile, et plus facile et plus hardie.

Puissions-nous aussi en avoir inspiré la juste horreur qu'elle mérite! On trouvera peut-être que nous avons trop multiplié nos réflexions sur ce sujet. Mais, tandis que l'incrédulité attaque la religion avec une audace sacrilége, nous conviendroit-il de garder un lâche silence? Et dans un ouvrage destiné aux bonnes mœurs, nous pardonneroit-on de ne pas nous élever de toutes nos forces contre ceux dont la doctrine téméraire, sous le titre imposant de philosophie, ne tend pas moins, comme nous l'avons fait voir, à saper tous les fondemens des mœurs, qu'à détruire ceux de la religion? Si la vérité, dont ils se vantent d'être les interprètes et les organes, ne sauroit être nuisible aux hommes, ainsi qu'ils le répètent sans cesse, n'est-ce pas une grande preuve que ce qu'ils disent n'est pas la vérité?

Défiez-vous de leurs discours trompeurs, qui en ont séduit tant d'autres. Malheur à ceux qui,

en abandonnant la religion, quittent le flambeau pur de la vérité, pour suivre les lueurs trompeuses d'une fausse philosophie? Où pourront-elles les conduire, qu'au plus grand et au dernier des précipices ? Car il est rare que l'on sorte des routes égarées de l'impiété. L'âge affoiblit les autres passions, mais l'orgueil de l'incrédulité se fortifie avec les années; ce n'est guère qu'à la mort qu'on le voit se démentir. L'impie, dans la vigueur de la santé, se pique d'une bravoure à toute épreuve contre les frayeurs de l'avenir; mais elle l'abandonne souvent, à la vue du tombeau prêt à le recevoir. Alors ses doutes s'éclaircissent, sa fierté se dément; il pâlit, il se trouble. Est-ce donc qu'un rayon sorti des profondeurs de l'éternité lui a découvert en un moment le secret de ces mystères qui révoltoient sa raison. Non, les dogmes inpénétrables de la foi restent encore, à ses yeux, enveloppés des mêmes ténèbres: mais ses passions expirent; elles s'éteignent avec ses jours; leurs charmes disparoissent devant la nuit et les horreurs du tombeau; la religion reprend son autorité, à mesure qu'elles perdent de leur empire; et les décisions de l'esprit ont changé, parce que celles du cœur ne sont plus les mêmes.

Nous en avons un grand exemple dans un fameux impie, Boulanger, qui a écrit avec tant de fureur contre la religion. La vue de la mort l'a frappé. Il a eu le bonheur de voir alors la lumière, dont les nuages des passions lui avoient

dérobé l'éclat. Il a fermé sa porte à ceux qui l'avoient séduit. Il a demandé et reçu les derniers sacremens. Pendant sa maladie, il a fait un aveu bien honorable pour la religion : il a protesté qu'il l'avoit toujours respectée dans son cœur; qu'en écrivant contre elle, il avoit étouffé la voix de sa conscience; qu'il s'étoit laissé entraîner par la fougue de son imagination, par les éloges et les applaudissemens des philosophes.

Combien de héros de l'incrédulité ne sont de même rien moins que ce qu'ils paroissent ! Ils ont encore de la religion dans le cœur. Ils croient l'avoir étouffée; ils se trompent, elle existe encore, et reparoît, dès que les passions lui font place. C'est un feu caché sous la cendre : ils en ressentent de temps en temps l'activité, et surtout à la vue de quelque péril. On les voit alors plus tremblans que les autres hommes. Le souvenir d'avoir témoigné plus de mépris qu'ils n'en sentoient pour la religion, et d'avoir tâché de se soustraire intérieurement à son joug, redouble leur inquiétude, comme le patriarche des incrédules modernes, Bayle lui-même, le déclare avec beaucoup de candeur; et peut-être ne parloit-il que d'après sa propre expérience.

S'il s'en trouve quelquefois d'une impiété assez déterminée, pour faire parade de leur irréligion, au moment même que la mort va trancher leurs jours et décider de leur destinée éternelle, ils sont en bien petit nombre. Mais quand ce prétendu héroïsme seroit moins rare qu'il ne l'est, prouve-

roit-il autre chose que la force d'une passion invétérée, de la prévention du respect humain, et du pouvoir qu'a sur nous la honte de se rétracter? Ne sait-on pas aussi que la grande colère de Dieu est souvent de ne la point faire éclater; et que, par un effet de ses redoutables jugemens sur les enfans des hommes, il laisse quelquefois alors dans un mortel assoupissement et dans une fausse paix ceux qui, pendant leur vie, l'ont oublié ou ont affecté de ne le pas connoître?

On lit dans le Socrate chretien de Balzac, qu'un prince d'Allemagne, grand mathématicien, étant à l'article de la mort, le ministre de la religion l'exhorta à faire sa profession de foi. Le prince lui répondit en souriant: « Monsieur j'ai bien du plaisir de pouvoir vous donner la satisfaction que vous désirez de moi. Vous voyez que je ne suis pas en état de faire de longs discours. Je vous dirai seulement en peu de mots, que je crois que deux et deux font quatre, et que quatre et quatre font huit. Monsieur un tel, montrant un mathématicien qui étoit là présent, pourra vous éclaircir des autres points de notre croyance. » Quelle monstreuse insensibilité, ou quelle aveugle ostentation! Un homme mourir dans ces sentimens, faire gloire, en mourant, de croire les vérités mathématiques, et de n'avoir que cette croyance! Puisqu'il sait si parfaitement que deux et deux font quatre, et que quatre et quatre font huit, il aura tout le temps de calculer les années d'une éternité malheureuse.

Il faut convenir qu'une si déplorable indifférence sur son sort éternel est rare. On voit, comme nous l'avons dit, aux approches de la mort, la plupart des incrédules, mal affermis dans leurs principes, être saisis de frayeur, et tomber quelquefois dans le désespoir. Quel exemple plus frappant, que celui que notre siècle vient d'en avoir dans la personne du chef de nos philosophes (1) ! Il semble que le ciel, depuis si long-temps justement irrité de ses blasphèmes, eût attendu à faire éclater sa vengeance que, ramené dans sa patrie par les vœux ardens de ses sectateurs, ils l'eussent élevé au comble de la gloire, en lui rendant des honneurs presque divins dans l'ivresse de leur admiration. C'est dans ce moment-là même que devenu, pour ainsi dire, une victime plus digne de la justice divine, il est frappé. Quand il a vu arriver sa dernière heure, quels accès affreux de trouble et de désespoir n'a t-il pas eus ! « Je voudrois, écrivit le jour de sa mort un fameux médecin du roi, que ceux que ses ouvrages ont séduits eussent pu en être les témoins : il n'en faudroit pas davantage pour les détromper. » On l'a entendu plus d'une fois, déjà moribond, s'écrier : « Dieu m'abandonne ainsi que les hommes. » Qu'il est malheureux de n'avouer son erreur que quand on sent le bras du Tout-Puissant qui s'appesantit sur soi ! Qu'il est triste de ne reconnoître un Dieu qu'à ses châtimens !

(1) Voltaire.

XVII.

Ne rejetez pas moins tout principe hérétique;
C'est peu d'être chrétien, si l'on n'est catholique.

Si parmi tant de sectes qui partagent encore aujourd'hui les chrétiens, toutes pouvoient être la religion véritable fondée par Jésus-Christ et par les apôtres, il seroit sans doute assez indifférent d'embrasser et de suivre celle qu'il plairoit. Mais comme elles diffèrent toutes en des points essentiels et contradictoires que Dieu ne peut avoir également révélés, il manqueroit quelque chose à l'œuvre divine, et la sagesse éternelle se seroit manqué à elle-même, si elle n'eût imprimé à la religion vraiment émanée d'elle des caractères de vérité, si distinctifs et si lumineux, que les plus simples même ne pussent s'empêcher de les reconnoître.

Car puisque Dieu a révélé une religion aux hommes, et qu'il leur a imposé une obligation indispensable de la croire et de la pratiquer, il faut qu'il l'ait rendue si visible et si éclatante, qu'elle l'emporte sur toutes les autres, et qu'elle ait des marques plus certaines qu'elle est la religion véritable. Mais où les trouvera-t-on ailleurs, ces marques divines, que dans la religion catholique, apostolique et romaine.

Et en effet, elle est la seule qui subsiste invariablement depuis Jésus-Christ jusqu'à présent,

par une succession continuelle de souverains pontifes et d'évêques. C'est en vain que les sectaires tâchent de remonter jusqu'aux apôtres; on trouve bien des siècles vides et interrompus, où leur religion ne paroissoit nulle part; ou plutôt nous savons exactement quand toutes ces sectes ont commencé : on sait le nom de leurs auteurs, qu'elles portent encore aujourd'hui, et celui de leur premiers sectateurs; leur nouveauté dépose contre elles. Un ambassadeur de France en Angleterre étant revenu d'une maladie mortelle, des seigneurs de la cour lui demandèrent s'il n'auroit pas été bien fâché de mourir et d'être enterré parmi eux : « Non, répondit-il, j'aurois seulement ordonné que l'on creusât ma fosse un peu plus bas, et je me serois retrouvé avec les miens. »

Toutes les autres sectes sont sorties de l'église romaine par des divorces scandaleux; mais l'église romaine n'est sortie d'aucune autre, parce qu'elle n'a point d'autre origine que Jésus-Christ et ses apôtres. Elle a été avant toutes les sectes et toutes les hérésies. Les hérésiarques, avant leur révolte, ont tous été catholiques et romains. Simon le magicien, premier auteur d'hérésie, s'étant fait baptiser, étoit de la religion de saint Pierre, premier pape établi par Jésus-Christ; Arius étoit prêtre de l'église romaine; Luther en étoit moine; Calvin, chanoine; Zuingle, archiprêtre; et Henri VIII, le fils et le défenseur.

Quelle mission ont-ils donc eue? ou plutôt en

ont-ils eu d'autre que celle qu'ils se sont donnée à eux-mêmes, et que chacun peut se donner aussi bien qu'eux ? Où sont les miracles que Dieu a opérés par leur ministère, pour l'autoriser ? N'ont-ils pas au contraire établi et étendu leur secte par les intrigues, les factions, les guerres civiles et la force des armes ? Combien de millions d'hommes la seule secte de Luther n'a-t-elle pas fait égorger en Europe ! Dans le seul royaume de France, les sectateurs de Calvin ont livré dix-sept batailles rangées contre leurs légitimes souverains. Quelle religion ! quelle réforme ! quel évangile ! Toutes les sectes qui n'ont pas été assez puissantes pour pouvoir prendre les armes, sont tombées presque dès leur naissance.

Mais qui n'admirera la fermeté inébranlable de la religion romaine ! Elle a été attaquée par toutes les puissances de la terre et de l'enfer. Les empereurs païens n'ont rien oublié pour l'étouffer dans sa naissance. Plusieurs autres princes ont en différentes fois saccagé Rome, massacré ou chassé les papes; plus de deux cents sectes hérétiques ont attaqué l'église romaine. Et à quoi ont servi toutes ces attaques, qu'à la rendre toujours plus ferme et plus invincible ? Nous la voyons survivre à toutes les erreurs, traverser avec assurance tous les siècles, et, au millieu de cette agitation universelle des choses humaines, subsister toujours, sans que ni la puissance des hommes, ni la malice des démons, ni les entreprises des novateurs qui ont voulu la diviser par des schismes,

ni les artifices des hérétiques qui ont tâché d'altérer la pureté de sa foi, ni les vices d'un grand nombre de ses enfans, et quelquefois même de ses chefs, qui l'ont déshonorée par leurs scandales, aient jamais été capables de l'abattre ou de l'ébranler.

Portez vos regards au contraire sur cette multitude de sectes différentes qui ont paru successivement sur la terre et qui se vantoient faussement d'être la véritable église de Jésus-Christ; et voyez comment, après y avoir fait plus ou moins de bruit, suivant qu'elles ont été plus ou moins protégées, elles sont retombées pour jamais dans l'abîme du néant et de l'oubli. Celles qui se sont élevées dans ces derniers siècles, après avoir fait d'abord de grands ravages, ont tari tout d'un coup comme des torrens, et n'ont plus fait de progrès. Elles ne se sont conservées que dans quelques pays particuliers, où les catholiques romains mêlés même avec elle, ainsi qu'avec presque tous les peuples de l'univers, subsistent malgré leur haine et leurs persécutions. On y voit la religion qu'ils professent, garder au milieu d'elles le beau nom de catholique, ce nom que, pour la distinguer de toute autre église, elles sont elle-mêmes forcées de lui laisser. Réunies toutes contre elle seule, parce qu'elles ne peuvent souffrir une religion dont elles sentent la supériorité, leurs efforts conjurés et toujours infructeux ne servent qu'à confirmer de plus en plus l'oracle de son divin

auteur, que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle* (1).

Quelle consolation pour les vrais fidèles, et quelle conviction de la vérité, de voir la religion chrétienne et catholique, depuis dix-huit siècles, victorieuse de toutes les erreurs et demeurant toujours la même, se conserver un grand nombre de sectateurs dans les pays qui l'ont abandonnée, et regagner avec avantage dans de nouvelles contrées, ce que dans d'autres l'esprit d'erreur et de schisme lui a fait perdre ! Le malheur est pour ceux qui la quittent, bien plus encore que pour elle. Les branches sèches qui tombent d'un grand arbre ne l'empêchent pas de s'élever avec les autres vers le ciel.

Ce caractère de permanence et d'indestructibilité, unique et propre à notre religion, n'est-il pas un miracle toujours subsistant en faveur de ceux qui n'ont pu être les témoins des miracles sans nombre que le bras du Tout-Puissant a opérés aux yeux de l'univers pour la fonder et l'étendre; une démonstration accablante contre toutes les sectes qui tombent aux pieds de cette église triomphante, dont elles se sont détachées ?

Aussi ses adversaires même ne peuvent-ils s'empêcher de reconnoître sa supériorité. On a entendu à Strasbourg deux ministres luthériens qui revenoient d'assister un de leurs malades à la mort, se dire l'un et l'autre : « Voilà encore

(1) Le mot de *portes* signifie ici *puissances*, parce que chez les Juifs on tenoit les assemblées et l'on rendoit la justice aux portes des villes.

une personne que nous venons d'envoyer en enfer. »

Le trait qui suit est peut-être encore plus frappant. Un ministre calviniste, qui étoit lui-même près de mourir, envoya sa servante chercher un prêtre catholique. Elle rencontre dans la rue un officier qui lui demande comment va le malade. Elle lui répond qu'il est à l'article de la mort, et qu'il l'a envoyée chercher un prêtre catholique. Il la força de rentrer chez son maître, en disant: *Puisqu'il a envoyé les autres au diable, qu'il y aille aussi lui-même* (1).

Mais voici un témoignage bien décisif. La princesse Elisabeh-Christine de Wolffenbutel étant sur le point d'épouser l'archiduc Charles d'Autriche, qui fut depuis l'empereur Charles VI, crut devoir, pour la tranquillité de sa conscience, consulter les luthériens mêmes. Les docteurs protestans, assemblés à Helmstad, répondirent: « Que les catholiques ne sont point dans l'erreur pour le fond de la doctrine, et qu'on peut se sauver dans leur religion. » La princesse embrassa la religion catholique romaine. Le duc son père en fit de même, disant que le parti le plus sûr, dans une matière si importante, seroit toujours le parti le plus sage.

Nous pourrions rapporter plusieurs autres preuves, qui assurent incontestablement à l'église romaine le titre glorieux de la véritable église de

(1) Ce fait, arrivé à Namur, est très certain, et nous le tenons de plusieurs personnes dignes de foi.

Jésus-Christ (1). Mais nous en avons dit assez pour convaincre tout esprit droit et raisonnable qu'elle est la vraie religion que Dieu a révélée aux hommes, la seule véritable église que Jésus-Christ a fondée sur la terre.

XVIII.

Aimez le doux plaisir de faire des heureux.

Le premier le plus naturel de nos sentimens, celui qui naît et meurt avec nous, est le désir de notre bonheur. Mais l'auteur de la nature, qui nous destinoit à vivre en société, a sagement voulu que notre propre bonheur fût lié à celui des autres. La même main, qui a mis dans notre âme l'amour de nous-mêmes, y a imprimé un sentiment de bienveillance pour nos semblables. Aussi les cœurs bien faits et généreux éprouvent-ils la satisfaction la plus pure à faire du bien aux autres hommes.

Faites des heureux, vous le serez. Le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui, de rendre un cœur content, de combler une âme de joie.

(1) On les trouvera surtout dans un petit ouvrage intitulé : *Méthode courte et facile pour discerner la véritable religion d'avec les fausses.* La lecture réfléchie de ce bon ouvrage, qui a ramené plusieurs protestans dans le sein de l'église, ne manquerait jamais de produire le même effet, si la conversion du cœur étoit toujours le fruit de la conviction de l'esprit. On peut lire aussi les *Pensées théologiques, par dom Jamin, religieux bénédictin.* La traduction allemande de ce livre ramena en 1769 le prince Palatin au sein de l'église catholique.

Je ne sais ici bas d'autre félicité,
Que dans une flatteuse et douce volupté;
Non dans la volupté dont le peuple s'entête,
Qu'on évite avec soin pour peu qu'on soit honnête;
Et qui, pour des plaisirs peu durables et faux,
Cause presque toujours de véritables maux.
J'appelle volupté proprement ce qu'on nomme
Ne se reprocher rien et vivre en honnête homme;
Du mérite opprimé réparer l'injustice;
Ne souhaiter du bien que pour rendre service;
Etre accessible à tous par son humanité:
Non, rien n'est comparable à cette volupté.

Quel plaisir en effet ne doit-on pas sentir à soulager ceux qui souffrent, à régner sur les cœurs, à mériter le tribut de leurs actions de grâces! Eh! qu'a de plus délicieux la majesté même du trône, que le pouvoir de faire des grâces! Quel usage plus doux et plus flatteur, disoit à la cour la plus brillante de l'Europe l'ingénieux et élégant Massillon, les grands peuvent-ils faire de leur élévation et de leur opulence, que de faire des heureux! Qu'ils emploient tant qu'il leur plaira leurs biens et leur autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer; ils seront rassasiés, mais ils ne seront pas satisfaits; la joie pourra se montrer à eux, mais elle ne pénétrera pas dans leur cœur. Qu'ils les emploient au contraire à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau: ils

sentiront alors le plaisir d'être nés grands ; ils goûteront la véritable douceur de leur état : c'est le seul privilége qui le rend digne d'envie.

L'auguste impératrice Marie-Thérèse a su le connoître et en jouir. Parmi une infinité de beaux traits qui honorent sa vie, ou aime à se rappeler celui-ci. Elle étoit à Laxembourg, maison royale près de Vienne, Elle y reçut un message de la part d'une femme âgée de 108 ans, qui, pendant plusieurs années, n'avoit pas manqué de se présenter le jour du jeudi-saint, pour être au nombre des pauvres femmes auxquelles l'impératrice-reine lavoit les pieds. Ses infirmités l'avoient empêchée de se rendre au palais. Elle fit dire à l'impératrice qu'elle avoit le plus vif regret de n'avoir pu se rendre à la cérémonie, non à cause de l'honneur qu'elle auroit reçu, mais parce qu'elle avoit été privée du bonheur de voir une souveraine adorée. L'impératrice, touchée des sentimens de cette bonne femme, se rendit elle-même dans le village qu'elle habitoit. Elle ne dédaigna pas d'entrer dans une humble cabane. Elle trouva la personne infirme sur un misérable grabat. « Vous regrettez de ne m'avoir point vue, lui dit avec bonté cette généreuse princesse; consolez-vous, ma bonne, je viens vous voir. » Qu'on se représente l'effet que produisit sur cette pauvre femme la présence de son impératrice, et les paroles touchantes qu'elle venoit de prononcer. Ses yeux étoient baignés de larmes, sa bouche entr'ouverte ne pouvoit proférer une parole;

elle tendoit ses mains jointes et tremblantes du côte de sa souveraine; elle la regardoit comme un ange du ciel, qui venoit pour la consoler dans ses peines. L'impératrice attendrie l'entretint long-temps, et lui laissa en se retirant une sommé considérable.

Ceux qui s'exercent à la bienfaisance, sentent la vérité de cette belle maxime de Jésus-Christ : « Qu'il est beaucoup plus heureux de donner que de recevoir. » Oui, quoi qu'en pensent les hommes durs ou intéressés, la joie de faire du bien est tout autrement douce que celle de le recevoir. Quel plaisir est comparable à celui de rencontrer les yeux de la personne qu'on vient de rendre heureuse ! Quel son de voix plus touchant que celui du malheureux qu'on vient de combler de joie, et qui ne sait comment exprimer sa reconnoissance ! Si l'on a dit de la louange qu'elle étoit la plus agréable de toutes les musiques, on peut dire aussi que de toutes les louanges la plus agréable est celle qu'on a méritée par sa bienfaisance. Les seuls éloges dont les riches et les grands soient en droit de ne pas se défier, ce sont les éloges qu'ils obtiennent de la reconnoissance : toute autre louange peut s'adresser à leur fortune, celle-là ne s'adresse qu'à leur personne.

Quel spectacle plus ravissant que celui de se voir aimé ! Tous les objets qui s'offrent sont agréables, tous les mouvemens qui s'élèvent dans le cœur sont des plaisirs. Voulez-vous les goûter, ces plaisir si vrais, si touchans, si dignes

d'une belle âme? vivez pour les autres; vivez surtout pour placer le mérite, pour protéger l'innocence, pour secourir l'homme qui souffre. Faites couler la joie dans les cœurs flétris par l'adversité. Entrez chez les misérables, comme une divinité tutélaire qui préserve de la mort. Etudiez toutes les occasions d'épargner du mal aux autres, ou de leur procurer du bien. Répandez des grâces à propos, sans en être solicité; épargnez une pudeur timide, qui les achète toujours trop cher dès qu'on l'oblige à les demander. Vous goûterez une satisfaction plus flatteuse, plus douce, que celui-là même qui aura senti les effets de votre humanité. Si vous ne la trouvez pas telle, si vous éprouvez la moindre amertume dans le souvenir d'une bonne action, si vous vous la reprochez, j'y consens, n'y revenez jamais.

On s'acoutume à la prospérité, et on y devient insensible; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui. Chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre âme. Le long usage, qui endurcit le cœur à tous les plaisirs, le rend ici tous les jours plus sensible.

Ce plaisir si pur, si digne d'une âme noble, étoit celui du maréchal de Praslin, qui vivoit sous Henri IV. Tout occupé dans son gouvernement de Troyes en Champagne, dit l'auteur des Hommes illustres de la France, du soin de faire
ux, il trouva le rare secret de l'être.

Au lieu de chercher à briller par une dépense fastueuse, il lui sembla plus beau de nourrir des citoyens que des chiens et des chevaux : il aima mieux vêtir le vieillard indigent et l'orphelin délaissé, que de décorer d'une riche livrée, une foule importune d'esclaves insolens et paresseux. Dispensateur généreux de ses biens, il ne s'en réservoit pour lui-même que la moindre partie. Sans attachement pour les richesses, il savoit mieux en jouir : il n'ouvroit jamais les yeux que pour se voir environné des heureux qu'il avoit faits.

Pourquoi si peu de riches et de grands aiment-ils à imiter un si bel exemple ? Il semble que plus on est en état de soulager les malheureux, moins on est touché de leurs misères; plus on a de facilité à répandre la joie et l'allégresse dans les cœurs, moins on a d'inclination à le faire. Riches, las de vos plaisirs, et chagrins au milieu de vos superbes maisons, où les soucis et les peines habitent si souvent, et remplissent vos jours d'amertume, voulez-vous, au lieu de la langueur et de la mélancolie qui vous affligent, faire couler dans votre âme une joie constante? ne songez qu'à produire, par vos bienfaits, des sentimens d'amour et de reconnoissance : vous éprouverez que faire le bonheur des autres, c'est travailler à son propre bonheur. Le beau trait suivant en est la preuve.

Dans une petite ville de France, un homme riche, mais accablé du fatal ennui de vivre,

alloit terminer ses malheureux jours, lorsque, passant dans la place publique, ses yeux égarés se fixèrent par hasard vers une maison. Il y avoit au-dessus de la porte une inscription latine, dont voici le sens : « O toi, pour qui ton existence est un fardeau, cherche à faire du bien, la vertu saura te faire aimer la vie. » Il s'arrête un moment, et songe qu'il y a dans son voisinage un menuisier, honnête homme et pauvre, resté veuf depuis peu avec beaucoup d'enfans. « J'étois bien fou, dit-il, de livrer ainsi ma succession à des héritiers avides, qui auroient ri de ma sottise; j'en veux faire un plus digne emploi. » Il retourne aussitôt sur ses pas, envoie chercher le menuisier, et lui dit : « Je suis touché de votre état : voici une somme de mille écus, pour vous mettre en état de travailler et d'élever votre famille. » Il se chargea lui-même de l'éducation de ses enfans, et il eut la satisfaction de les voir tous répondre à ses soins. Il goûta la joie la plus douce au milieu d'une famille dont il étoit devenu le père, et qui l'adoroit. Il avoua souvent qu'il n'auroit jamais cru qu'il y eût tant de plaisir à faire celui des autres. Il vécut long-temps, et vécut toujours heureux.

Si vous avez des trésors, quel emploi plus avantageux et plus honorable pouvez-vous en faire, que d'en acheter des cœurs ? La joie sombre et toujours inquiète que l'avarice goûte à contempler ses amas d'or et d'argent, aussi inutiles pour elle-même que pour les autres, pourroit-elle jamais

être comparée à celle que sent une âme généreuse, en se faisant aimer par ses bienfaits? Un calife, qui faisoit jeter de l'or dans les coffres de son palais, s'écrioit : « Fasse le ciel que je vive assez pour les remplir! » A ces mots, son favori frémit d'indignation, et voulut s'éloigner. Le calife l'arrêta. « Où vas-tu, lui dit-il? — Pardonnez-moi, seigneur, répondit le favori : je me suis ressouvenu d'avoir accompagné votre aïeul en ce même lieu. Son père avoit fait, comme vous, remplir ses coffres. En les voyant il soupira; des larmes coulèrent de ses yeux, et il dit : O Dieu de Mahomet, faites-moi vivre assez pour employer ces richesses à rendre mes sujets heureux. »

On est digne de son bonheur, quand on aime à le partager. Tel étoit Henri II, duc de Montmorenci, qui, par ses belles qualités, s'acquit l'estime de toute la France (1). Voyageant en Languedoc, dont il étoit gouverneur, il aperçut dans un champ quatre laboureurs qui dînoient à l'ombre d'un buisson. « Approchons-nous de ces bonnes gens, dit-il à ceux qui l'accompagnoient, et demandons-leur s'ils se croient heureux. » Trois répondirent que, bornant leur félicité à certaines commodités de leur condition que Dieu leur avoit données, ils ne souhaitoient dans le monde rien de plus que ce qu'ils avoient. Le quatrième avoua

(1) C'est celui qui ayant eu le malheur de se laisser entraîner dans une révolte contre son prince, fut pris les armes à la main, et décapité à Toulouse. Il fut universellement regretté.

franchement qu'une chose manquoit à son bonheur; c'étoit de pouvoir acquérir un certain héritage que ses pères avoient possédé. « Et si tu l'avois, cet héritage, dit le duc, serois-tu content? — Autant que je puis l'être, répondit le paysan? — Combien vaut-il? — Deux mille francs, répondit-il. — Qu'on les lui donne, reprit le duc, et qu'il soit dit que j'ai rendu un homme heureux en ma vie. »

On lit dans la vie du chevalier Bayard un trait qui nous paroît encore plus beau, parce que ce guerrier n'avoit ni les moyens ni la fortune du duc de Montmorenci. Durant les guerres d'Italie, Bayard apprit qu'un trésorier devoit porter aux ennemis une grande somme. Résolu de metre la main sur l'homme et sur son trésor, il alla se placer en embuscade avec vingt hommes, et envoya d'un autre côté Tardieu, l'un de ses hommes d'armes, avec vingt-cinq soldats, afin que, si le trésorier échappoit à l'un, l'autre ne le manquât pas. Il passa par où étoit Bayard, qui fondit sur lui. Le trésorier et son escorte, croyant avoir toute une armée à leurs trousses, s'enfuirent sans regarder derrière eux. On atteignit le trésorier : il fut conduit à la ville où Bayard étoit en garnison, et l'on trouva dans la caisse quinze mille ducats.

En ce moment arriva Tardieu, qui fut ébloui de ces belles médailles, et qui n'en regrettoit que davantage que la fortune ne lui eût pas donné la préférence sur Bayard. « Mon camarade, lui

dît-il, j'ai ma part là-dedans, comme ayant été de l'entreprise. — Vous avez été de l'entreprise, répliqua Bayard, mais non pas de la prise; et même quand vous en auriez été, n'êtes-vous pas sous mes ordres? » Tardieu devint furieux à cette réponse, et alla porter ses plaintes au général français qui adjugea la prise à Bayard. Celui-ci, pour se divertir aux dépens de Tardieu, mit devant lui les ducats en monceaux sur une table. « Camarade, lui dit-il, voilà de belles dragées, qu'en dites-vous? — Je dis, répondit-il avec un grand soupir, qu'elles sont belles, mais que je n'en tâterai pas : cependant la moitié de cela m'auroit bien accommodé, et me mettroit à mon aise pour le restant de ma vie. — Ne tient-il qu'à cela, mon ami, reprit Bayard, pour que vous soyez heureux le reste de vos jours? Ne regrettez pas de n'avoir pas mis la main dessus plutôt que moi : ce que le hasard ne vous a pas adressé, je vous le donne de bon cœur : la moitié de cela est pour vous. »

Tardieu croyoit que le chevalier continuoit encore à le badiner; mais quand il vit compter et partager l'argent, et que Bayard lui en eut mis la moitié entre les mains : « Hélas! mon cher maître, mon ami, s'écria-t-il, en se jetant aux genoux du chevalier, et versant des larmes de joie, comment reconnoîtrai-je le bien que vous me faites? — Ne parlez pas de si peu de chose, mon compagnon, répondit Bayard; c'est le moins que je voulusse faire, et que je ferois pour vous si

j'en avois la puissance. » Cependant le bienfait se trouva si considérable pour Tardieu, qu'il en fut riche toute sa vie, et qu'il épousa dans le Rouergue, sa patrie, une héritière de trois mille livres de rente, fille d'un gentilhomme, et leur postérité existe encore aujourd'hui dans le comté d'Eu, avec le titre de marquis de Malessie.

L'inclination à faire le bonheur des autres est une qualité si aimable, qu'elle nous fait aimer de ceux mêmes qui ne peuvent avoir part à nos bienfaits. Qui peut lire encore aujourd'hui sans attendrissement les noms de ces princes dont le souvenir est si cher à l'humanité, des Titus, des Marc-Aurèle, des Louis XII, des Henri IV, des Léopold et des Stanislas? Chéris même après leur mort, combien ne le furent-ils pas durant leur vie! Ils aimoient sincèrement leurs sujets. et ils eurent la gloire et le bonheur d'en être sincèrement aimés. Les peuples aimoient des princes qui s'occupoient de leur bonheur; les princes aimoient des hommes dont le ciel leur avoit confié la destinée. Leur état étoit comme une famille où l'amour seul commande et obéit. On pouvoit faire d'eux ce bel éloge, que l'histoire fait de Canut-le-Bon, roi de Danemarck : « Il vécut avec ses peuples comme un père avec ses enfans. »

Quelle félicité pour le souverain, d'être moins le chef que l'ami de ses sujets, et de voir que leurs cœurs sont encore plus à lui que leurs biens et que leurs personnes! Si les hommes se donnoient des maîtres, ce ne seroient ni les plus no-

bles ni les plus vaillans qu'ils choisiroient; ce seroient les plus tendres, les plus humains, des maîtres tels que fut surtout un des plus illustres rois de France, Louis XII. Lorsque ce prince fut monté sur le trône, il diminua les impôts de plus de moitié, et ne les rétablit jamais. Il aima ses sujets, et témoigna pendant tout son règne un désir extrême de les rendre heureux. Aussi tous les Français l'aimoient-ils comme on aime un bon père. Partout où il passoit on alloit au-devant de lui, on le suivoit à son départ jusqu'à trois ou quatre lieues. Un gentilhomme de la suite du roi demanda un jour à un vieux laboureur qui couroit de toutes ses forces, où il alloit, en lui disant qu'il s'incommodoit à courir si fort. Le bon vieillard lui répondit qu'il couroit pour voir le roi, qu'il avoit pourtant vu en passant, mais qu'il le voyoit si volontiers, pour les biens qui étoient en lui, qu'il ne s'en pouvoit soûler. Ce sont les termes de l'historien contemporain. A sa mort, chacun crut perdre son père, et on l'honora à ses funérailles du titre le plus glorieux qu'ait jamais eu aucun souverain : il fut proclamé à son de trompe, *père du peuple.*

Après Louis XII, aucun de ses successeurs ne mérita mieux ce beau nom que Henri IV. Que n'auroit-il pas fait si une main sacrilége n'avoit tranché les jours d'un prince qui méritoit de ne mourir jamais! Des troupes qu'il envoyoit en Allemagne ayant fait du désordre en Champagne, et pillé quelques maisons de paysans, il dit aux

capitaines qui étoient demeurés à Paris : « Partez en diligence, donnez vos ordres, vous m'en répondrez. Quoi ! si on ruine mon peuple, qui me nourrira, qui soutiendra les charges? Qui paiera vos pensions, messieurs? Vive Dieu ! s'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi! »

Léopold, duc de Lorraine, dont nous aimons autant à rapporter les actions de bonté et de bienfaisance, que ses illustres descendans se plaisoient à nous les retracer, étoit si persuadé qu'un prince n'est sur le trône que pour faire le bonheur de ses peuples, qu'une personne lui faisant un jour le récit des avantages qu'un souverain venoit de faire à ses sujets : « Il le devoit, répondit-il; je quitterois demain ma souveraineté, si je ne pouvois faire du bien. » Une autre fois, un des ministres représentoit à ce prince, que ses sujets le ruinoient. « Tant mieux, dit-il, je n'en serai que plus riche, puisqu'ils seront heureux. »

On peut bien mettre encore au nombre de ces bons princes, qui ne se croyoient nés que pour faire le bonheur de leurs peuples, le vertueux Dauphin, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, et dont la vie touchante est remplie des plus beaux traits et des plus nobles sentimens. Nous n'en rapporterons qu'un. On lui parloit un jour d'un splendide festin qu'Assuérus donna dans sa capitale. « Ces somptueux repas qui ont duré cent vingt-sept jours, répondit-il, auront été expiés par quatre mois de jeûne solennel dans ses provinces. Pour en faire de semblables, je

voudrois pouvoir y inviter toute la nation, ou avoir auparavant l'assurance qu'aucun de mes sujets n'ira ce jour-là se coucher sans souper. »



Et soulagez surtout le pauvre vertueux.

Entre les pauvres qui peuvent être l'objet de votre bienfaisance, vous devez surtout préférer ceux qui, ayant de la conduite et de la vertu, ne méritent pas leur mauvaise fortune. Il y en a toujours beaucoup de cette espèce.

Attachez-vous encore par préférence aux vieillards, aux malades, aux pauvres honteux, aux personnes malheureuses que votre charité pourra retirer du désordre ou empêcher d'y tomber. Une femme fort pauvre, mais qui avoit la consolation d'avoir une fille aimable dont les grâces modestes annonçoient la sagesse, se présenta avec cette jeune personne à l'audience du cardinal Farnèse. Elle lui exposa qu'elle étoit sur le point d'être renvoyée avec sa fille d'un petit appartement qu'elles occupoient chez un homme fort riche, parce qu'elle ne pouvoit lui payer cinq écus qui lui étoient dus. Le ton d'honnêteté avec lequel elle faisoit connoître son malheur, fit aisément comprendre au cardinal qu'elle n'y étoit tombée, que parce que la vertu lui étoit plus chère que les richesses. Il écrivit un billet, et la chargea de le porter à son intendant. Celui-ci l'ayant ouvert compta sur-le-champ cinquante écus. « Monsieur, lui dit cette femme, je ne demandois pas tant à

monseigneur, et certainement *il s'est trompé.* »
Il fallut, pour la tranquilliser, *que l'intendant* allât lui-même parler au cardinal. *Son éminence*, reprenant son billet, *dit : « Il est vrai, je m'étois* trompé, le procédé de madame *le prouve.* » *Et au* lieu de cinquante *écus il en écrivit* cinq cents, qu'il engagea la vertueuse mère d'accepter pour marier sa fille.

Une des charités les plus louables est sans doute celle qui a pour objet l'âme encore plus que le corps, ou qui entretient dans l'amour du travail. L'aumône qui nourrit le vice ou la fainéantise, ne mérite pas d'en porter le nom. Un jeune roi de Perse, touché de compassion, fit donner à un pauvre une somme considérable. Quelque temps après on lui fit des plaintes du désordre dans lequel vivoit le pauvre qu'il avoit enrichi. Il ne tarda pas à le voir lui-même à la porte du palais. Il étoit couvert de lambeaux, et il revenoit demander l'aumône. Le roi, le montrant à un des sages de sa cour : « Voyez-vous, dit-il, les effets de la bonté? Vous m'avez vu combler cet homme de richesses; en voilà le fruit : mes bienfaits ont corrompu ce pauvre : ils ont été pour lui une source de nouveaux vices et d'une nouvelle misère. — Cela est vrai, lui répondit le sage, parce que vous avez donné à la pauvreté ce que vous ne deviez donner qu'au travail. »

On rapporte de M. de Launai, célèbre avocat de Paris, qu'il refusoit rarement l'aumône aux pauvres; mais en la donnant il leur recomman-

doit de travailler, pour gagner leur vie : « Je me lève, leur disoit-il, tous les jours à cinq heures du matin pour gagner la mienne. »

Vincentine Lomelin, dame génoise, très riche, peut être proposée aux dames chrétiennes et charitables, comme un illustre modèle de la sagesse avec laquelle elles doivent placer leurs aumônes. Tontôt elle faisoit venir chez elle les femmes les plus pauvres et les plus malheureuses de Gènes, et leur procuroit les secours spirituels et temporels dont elles avoient besoin. Tantôt elle engageoit, par l'appât des récompenses, des filles publiques à quitter le genre honteux de vie qu'elles menoient, et leur en facilitoit les moyens, soit en leur procurant de l'ouvrage, soit en les plaçant dans quelque communauté où elle payoit leur pension : et si, malgré ces précautions, sa bienfaisance n'avoit pas à l'égard de toutes un effet durable, c'étoit toujours pour elle une satisfaction de les avoir pour quelque temps garanties du désordre. Les pauvres orphelines avoient surtout une part abondante à sa charité : la crainte qu'elle avoit que ces infortunées ne fussent un jour abandonnées à elles-mêmes, les lui rendoit extrêmement chères; elle en mettoit le plus qu'elle pouvoit à l'abri de la séduction par ses libéralités, et dès qu'elles avoient atteint un certain âge, elle marioit honnêtement celles qui se déterminoient pour cet état, et procuroit aux autres divers établissemens.

Mais, quoique la charité et la bienfaisance ne

soient jamais mieux placées que quand elles servent à entretenir dans l'amour du travail, à soutenir les restes d'une vie infirme et languissante, à soulager la vertu malheureuse, ou bien à retirer du désordre des personnes que l'indigence ou le libertinage y avoit précipitées, on ne doit pourtant pas refuser d'étendre vers les autres malheureux une main généreuse et compatissante. Il ne faut pas même la fermer entièrement à ceux qui d'ailleurs en seroient indignes lorsqu'ils se trouvent dans une vraie nécessité. On reprochoit à un philosophe qu'il faisoit l'aumône à un méchant : « Je la fais à la nature, répondit-il, et non à la personne. »

Si le sage veut qu'on donne à celui qui est bon, et qu'on n'assiste point le pécheur, parce que le Très-Haut hait lui-même les pécheurs, et qu'il exerce sa vengeance contre les méchans, il ne parle pas de ces aumônes légères qu'on donne à un pauvre, sans devoir examiner scrupuleusement s'il est bon ou mauvais, parce qu'une telle recherche ne serviroit qu'à refroidir la charité et à priver les indigens des secours les plus nécessaires : mais il parle des assistances plus considérables, qui ne sont employées qu'à nourrir les vices ou la fainéantise. Il suffit de donner peu à ces sortes de personnes, pour les éloigner de soi, pour prévenir leurs malédictions et leurs murmures, et pour les empêcher de mourir de faim. « Ne détournez pas, dit-il ailleurs, vos yeux du pauvre, de peur qu'il ne se fâche; et ne donnez

point sujet à ceux qui vous demandent, de vous maudire derrière vous. Car celui qui vous maudira dans l'amertume de son âme, sera exaucé par celui qui l'a créé. » Le sage ne prétend pas autoriser les malédictions du pauvre, mais il nous avertit d'en craindre l'effet. « Un peu de pain, dit-il encore, est la vie des pauvres : celui qui les en prive, est un meurtrier. »

Les abus inséparables de la mendicité publique, et les vices dont elle est souvent accompagnée, ne sont donc pas une excuse légitime pour refuser tout secours aux mendians. Nous n'en serions pas moins coupables devant Dieu de leur mort, s'ils périssoient par notre faute, ni moins responsables à la société des crimes auxquels la faim les porteroit, comme le prouve, avec cette éloquence mâle et vigoureuse qui le distingue, cet écrivain fameux, qui a dû sa première célébrité à ses paradoxes, et son plus grand nom à ses erreurs; mais, parmi l'amas ténébreux de ses assertions fausses et hardies, il sort de temps en temps des flammes brillantes de vérités souvent nouvelles, toujours exprimées avec force et portant l'empreinte du génie.

« Nourrir les mendians, dit-il, c'est contribuer à multiplier les gueux et les vagabonds, qui se plaisent à ce lâche métier, et se rendant à charge à la société, la privent encore du travail qu'ils y pourroient faire. Voilà les maximes dont de complaisans raisonneurs aiment à flatter la dureté des riches. On souffre et l'on entretient à grands frais

des multitudes de professions inutiles, dont plusieurs ne servent qu'à corrompre et gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les sentimens d'intérêt et d'humanité qui devroient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserois-je pas l'éloquence de ce mendiant, qui me remue le cœur, et me porte à le secourir, comme je paie un comédien qui me fait verser quelques larmes stériles? Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, l'autre me porte à en faire moi-même : tout ce qu'on sent à la tragédie, s'oublie à l'instant qu'on en sort; mais la mémoire des malheureux qu'on a soulagés, donne un plaisir qui renaît sans cesse.

» Si le grand nombre des mendians est onéreux à l'état, de combien d'autres professions qu'on encourage, qu'on tolère, n'en peut-on pas dire autant? C'est au souverain de faire en sorte qu'il n'y ait point de mendians : mais pour les rebuter de leur profession, faut-il rendre les citoyens inhumains et dénaturés? Pour moi, sans savoir ce que les pauvres sont à l'état, je sais qu'ils sont tous mes frères, et que je ne puis, sans une inexcusable dureté, leur refuser le foible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens; mais je connois trop les peines de la vie, pour ignorer par combien de malheurs un honnête homme peut se trouver réduit à leur sort :

et comment puis-je être sûr que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance, et mendier un pauvre morceau de pain, n'est pas peut-être cet honnête homme prêt à périr de misère, et que mon refus va réduire au désespoir?

» Quand l'aumône qu'on leur donne ne seroit pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Un petite monnoie ou un morceau de pain ne coûtent guère plus à donner, et sont une réponse plus honnête qu'un *Dieu vous assiste* : comme si les dons de Dieu n'étoient pas dans la main des hommes, qu'il eût d'autres greniers sur la terre que les magasins des riches! Enfin, quoi qu'on puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien aux gueux qui mendient, au moins se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante, ou à son image, et de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses misères.

» Nourrir les mendians, c'est, disent les détracteurs de l'aumône, former des pépinières de voleurs; et tout au contraire, c'est empêcher qu'ils ne le deviennent. Je conviens qu'il ne faut pas encourager les pauvres à se faire mendians; mais, quand une fois ils le sont, il faut les nourrir, de peur qu'ils ne se fassent voleurs. Rien n'engage tant à changer de profession, que de ne pouvoir vivre dans la sienne : or, tous ceux qui ont une fois goûté de ce métier oiseux, prennent telle-

ment le travail en aversion, qu'ils aiment mieux voler et se faire pendre, que de reprendre l'usage de leurs bras. Un liard est bientôt demandé et refusé : mais vingt liards auroient payé le souper d'un pauvre que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudroit jamais refuser une si légère aumône, s'il songeoit qu'elle peut sauver deux hommes, l'un d'un crime, et l'autre de la mort?

» J'ai lu quelque part, que les mendians sont une vermine qui s'attache aux riches. Il est naturel que les enfans s'attachent aux pères : mais ces pères opulens et durs les méconnoissent, et laissent aux pauvres le soin de les nourrir (1). »

Quel est donc le crime de ces hommes, dont les richesses, aussi stériles pour les autres qu'elles sont fécondes en vices pour eux-mêmes, ne sont employées qu'aux profusions d'un vain luxe, aux recherches d'une molle délicatesse, à l'entretien des passions quelquefois les plus basses et les plus honteuses! Quelque innocente d'ailleurs, quelque légitime que soit leur fortune, ne deviennent-ils pas de coupables usurpateurs, qui envahissent, sur leurs frères, l'héritage paternel qu'ils devoient partager avec eux; de cruels homicides, qui, sans répandre le sang du pauvre, ne lui donnent pas moins le coup de la mort, lorsqu'ils lui refusent ce qui lui est nécessaire pour le soutien de ses jours; des espèces d'assassins, puisque, si le pauvre trouvoit dans la compassion du riche les secours qu'il est en droit d'en attendre, on ne le

(1) Pensées de J. J. Rousseau.

verroit pas s'armer du fer contre le citoyen pacifique, et arracher ses dépouilles sanglantes? Affreuse et trop ordinaire ressource d'une misère excessive, qui succombe sous la multiplicité de ses besoins, et ne prend plus conseil que du désespoir!

Quel puissant motif de soulager les malheureux, s'il reste encore quelques sentimens d'humanité! A ce nom, l'on devroit sentir ses entrailles s'émouvoir, et son sein s'ouvrir pour recevoir les infortunés. Pourquoi voit-on tous les jours tant d'hommes durs, chercher à éteindre ces beaux sentimens dans les autres, comme il est depuis long-temps éteint dans eux-mêmes, en nous représentant les pauvres comme moins à plaindre qu'on ne pense, en les traitant de fainéans, dignes de leur sort, où de gueux qui en imposent? Mais inutilement entreprendroient-ils d'empêcher nos cœurs de s'attendrir à la vue de tant d'infortunés, si dignes la plupart de pitié et de secours : en vain voudroient-ils leur ôter l'unique ressource qui leur reste : nous croirons toujours qu'il y a moins d'inconvéniens à se laisser quelquefois tromper par des besoins faux et simulés, qu'à refuser de secourir des besoins trop réels; et, dans l'alternative inévitable de manquer peut-être de discernement ou d'humanité, nous aimons mieux qu'on nous reproche une erreur innocente, qu'une insensibilité criminelle.

Ainsi pensoit une des plus libérales mères des pauvres qui fût jamais, l'impératrice Eléonore.

Toutes les fois qu'elle sortoit de son palais, elle trouvoit une troupe importune de mendians qui l'attendoient; et à peine étoit-elle descendue de carrosse, qu'ils l'environnoient à l'envi. On la voyoit tranquille au milieu de cette foule qui, sans nul égard, l'étourdissoit de ses cris, la pressoit, la heurtoit, la tiroit par ses habits, et lui arrachoit l'aumône de la main. Pour se dérober à ces importunités, elle alloit quelquefois sans suite et sans prendre avec elle ses aumônes ordinaires. Mais bien souvent les pauvres devinoient sa marche, comme si sa charité l'eût trahie et ne lui eût pas permis de demeurer long-temps cachée. Fâchée alors de se voir seule et dépourvue d'argent, se sentant d'ailleurs les entrailles déchirées par les cris de ces malheureux, elle empruntoit du premier venu quelque argent pour le distribuer aussitôt de ses propres mains. On ne sera pas surpris que, dans un si grand concours de pauvres, il se glissât souvent des fourbes qui abusoient de sa bonté. Un jour entre autres, elle rencontra cinq soldats qui paroissoient assez misérables : elle leur donna à chacun une pièce d'or. Quelques momens après, ils eurent l'audace de revenir sous un autre déguisement; elle feignit d'abord de ne pas les reconnoître, et leur donna pour eux tous une pièce d'or, par un excès de bonté qui lui faisoit excuser ces sortes de supercheries en faveur des misères véritables qu'elles couvrent quelquefois. « Tenez, mes enfans, leur dit-elle, prenez encore celle-ci, mais souvenez-

vous que j'ai bien des pauvres à nourrir, » Il y en avoit qui, pour la tromper, jouoient vingt personnages en un jour. D'autres feignoient d'être nouvellement convertis, ou de grande qualité, ou ruinés par la guerre; et, ce qui étoit pire, il s'en trouvoit qui faisoient servir ses aumônes d'aliment à leur vie libertine, et qui, après les avoir extorquées, couroient incontinent les porter dans des lieux d'ivresse ou de débauche. Eléonore avertie de ces désordres et voyant que les remontrances qu'on lui faisoit à cet égard tendoient à lui faire diminuer ses charités, disoit en soupirant : « Hélas! je ne puis discerner les vrais pauvres d'avec les autres; dois-je donc les punir tous, et n'écarter ceux-ci qu'au préjudice de ceux-là? Dieu voit la droiture de mes intentions, il m'en tiendra compte. Hé! ne fait-il pas lui-même luire son soleil sur les bons et sur les méchans? »

On n'a jamais tant parlé d'humanité que dans notre siècle; mais en substituant le beau mot d'*humanité* à celui de *charité*, parce que l'humanité n'est qu'une vertu païenne, et que la charité est une vertu chrétienne, nos philosophes ont voulu, à l'exemple des plus habiles sectaires, couvrir de séduisantes couleurs la noirceur de leur doctrine, et prêter du moins à l'erreur le masque de la vérité. Ils ont préconisé, exalté l'humanité, la bienfaisance : mais, s'ils ont peut-être réveillé dans quelques cœurs ces sentimens si naturels, et engagé à faire quelques actes de

bienfaisance, dont les malheureux ont profité, nous osons le dire à la gloire de la religion, ces sentimens d'humanité ne germeront jamais plus sûrement, ni avec plus de rapidité dans les cœurs, que quand ils seront vivifiés par la charité chrétienne.

Quelle religion a plus fortement recommandé l'amour du prochain, le soin des pauvres, et surtout en a donné de plus héroïques exemples! combien ne pourrions-nous pas en rapporter! Les annales ecclésiastiques et l'histoire des saints en sont remplies; et ces grands tableaux de charité, ou, si l'on veut d'humanité et de bienfaisance, la persuaderont toujours bien mieux que toutes les brillantes et sèches maximes de la philosophie. Qui peut en effet ne pas se sentir porté à soulager les pauvres, en y voyant un Sérapion, pauvre lui-même, se dépouiller de tous ses habits pour en revêtir un malheureux qui mouroit de froid? Interrogé qui l'avoit dépouillé de la sorte, il répondit en montrant le livre de l'Evangile: « C'est celui-ci. » Une autre fois il vendit même ce seul livre précieux qui lui restoit, pour donner l'aumône, et dit à son disciple: « En vérité, mon fils, par ce que j'ai lu qu'il m'avoit dit, *vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres*, je l'ai vendu lui-même pour donner, afin qu'au jour du jugement j'aie sujet d'avoir une plus grande confiance en Dieu. » Une autre fois, ajoute l'auteur de sa vie, une veuve dont les enfans mouroient de faim, lui ayant demandé l'aumône,

et n'ayant rien du tout à lui donner, il se vendit lui-même à des Grecs, qui, touchés d'une action si généreuse, se convertirent peu de jours après au christianisme.

On a vu dans le dernier siècle Marie Leckzinska, reine de France, donner les preuves les plus touchantes de sa compassion pour les malheureux. Ayant entendu dire à Compiègne, où elle étoit, qu'on venoit de rencontrer un pauvre dans l'état le plus déplorable, elle voulut le voir; et l'ayant fait entrer dans son cabinet, elle le consola, et lui donna en or une somme considérable. Frappé de la magnificence de cette aumône, et plus encore de l'air de bonté de sa bienfaitrice, ce pauvre perdit connoissance. La reine alarmée s'empressa pour le remettre, le fit asseoir dans son fauteuil, et lui donna elle-même les choses nécessaires pour le ranimer : moins fière ou plus courageuse que tant de grands, qui, si quelquefois ils gratifient les indigens d'une légère et courte aumône, leur font porter ce secours par des mains étrangères, parce qu'il leur paroîtroit indigne d'eux de permettre au pauvre de les approcher, et que sa personne leur inspireroit du dégoût.

L'occupation la plus ordinaire et la plus agréable de cette pieuse reine, étoit de travailler pour les pauvres. Souvent on voyoit sortir de chez elle des personnes chargées de linge et de vêtemens qu'elle avoit faits pour eux. A Versailles, à Fontainebleau, dans tous les lieux où il y a des maisons royales, elle visitoit les hôpitaux, s'appro-

choit du lit des femmes malades, les exhortoit à la patience, et leur faisoit comprendre que leur état, supporté avec soumission aux volontés de Dieu, étoit préférable à celui d'une reine sur le trône; mais ce qui ne donnoit pas moins de poids et de persuasion à ses discours, c'est qu'elle les terminoit par des largesses secrètes, qu'elle faisoit si adroitement, que le voile de l'oubli les eût toujours couvertes, si la bouche du pauvre ne les eût publiées. En cela bien différente de nos prétendus sages, qui ont tant de soin de publier eux-mêmes quelques actions d'humanité et de bienfaisance que l'ostentation leur fait faire; parce que, n'ayant d'autre motif que la vanité philosophique, ils sont assurés d'obtenir par ces marques extérieures de la bonté de leur cœur, encore plus que par les qualités de leur esprit, l'estime et l'amour des hommes.

Car le monde lui-même, tout aveugle et tout corrompu qu'il est dans ses maximes ainsi que dans sa conduite, a toujours attaché du mérite et de la gloire à la charité pour les malheureux. Ennemi de la vertu dans tout le reste, toujours prêt à s'en faire un sujet de dérision et à la tourner en ridicule, parce qu'elle fait sa condamnation, il commence à la respecter, aussitôt que les malheureux en sont l'objet. Loin de refuser son suffrage à la bienfaisance compatissante, il est le premier à lui applaudir.

Les qualités de l'âme les plus brillantes, les plus sublimes, et les dons les plus rares de la na-

ture, susciteront contre vous la malignité de l'envie, qui osera combattre et décrier en public ce qu'elle est forcée de révérer en secret. Il n'en est pas ainsi de la compassion pour les infortunés. C'est une qualité sûre de n'essuyer aucune contradiction, aucune jalousie; elle n'inspire que l'estime, elle ne fait naître que l'amour. Tous les cœur volent comme de concert sur les pas d'un riche, dont la main ne s'ouvre que pour donner.

Le grand, le prince, le monarque, en traînant à leur suite une foule rampante de serviteurs et d'esclaves, ne reçoivent le plus souvent que d'hypocrites hommages, commandés par l'intérêt ou par la coutume. L'homme qui ne marche qu'accompagné d'une foule d'indigens et de malheureux, obtiendra presque des autels. Dès qu'on le voit, mille bénédictions retentissent sur son passage, mille bouches demandent au ciel la conservation de ses jours. Sont-ils en péril, ces jours si précieux? quel trouble! quelle affliction! On regardoit sa vie comme une faveur du ciel, on en redoute la perte comme une calamité publique. La mort enlève-t-elle enfin un mortel si digne de vivre toujours, ce ne sont point quelques larmes contrefaites qui coulent sur son tombeau, comme sur celui du riche qui n'a vécu que pour lui-même. Autour de son corps, un peuple indigent fait entendre les cris de sa juste douleur. Il redemande son père, sa consolation, son soutien; il se croit enseveli dans le même cercueil.

Soupirs, gémissemens mille fois plus glorieux que ces superbes monumens, où l'orgueil des vivans semble vouloir augmenter le triomphe de la mort. Ces pompes magnifiques, que la mort attache à son char, nous apprennent ce qu'ont possédé, ce qu'ont perdu, et ce que laissent après eux, ceux auxquels on les consacre, et non pas ce qu'ils ont fait de bien. Ces éloges funèbres, où l'éloquence la plus ingénieuse est réduite à ne louer que ce qu'auroient dû faire ceux qui en sont le sujet, sont souvent démentis par la voix publique. Mais les larmes des malheureux, qui honorent les funérailles du riche charitable, sont autant de panégyriques éloquens et unanimes de ses vertus.

Quel éloge plus touchant que celui que firent de la charitable et vertueuse Tabithe, au chef des apôtres, les chrétiens de Joppé! Elle étoit morte depuis plusieurs heures lorsqu'il arriva. On le mène dans la salle où son corps étoit exposé. Là toutes les veuves l'entourent, et lui montrent en pleurant les robes et les habits que Tabithe leur faisoit. Un spectacle si attendrissant demandoit un miracle à celui dont l'ombre même guérissoit les malades. Il se met à genoux, commande à Tabithe de se lever, la prend par la main, et la rend pleine de vie aux vœux ardens de tous ceux qui étoient là, et qui virent couler de toutes parts des larmes de joie à la place des larmes de tristesse qu'on venoit de répandre.

Lorsque vous faites l'aumône, faites-là promp-

tement et de bon cœur. Le faire à regret, pour se délivrer de l'importunité, c'est vouloir en perdre tout le mérite. Mais que faut-il penser de ces charités barbares, précédées de regards si hautains, jetées d'une main si dédaigneuse, accompagnées de paroles si offensantes que le bienfait même est un outrage ? Riches superbes et orgueilleux, donnez-vous l'aumône, ou achetez-vous le droit d'insulter ? *Mais le pauvre est importun.* Devroit-il vous importuner ? devroit-il vous demander même ? Est-ce que sa misère ne parle pas assez ? Si vous étiez sensibles, si vous étiez hommes, seroit-il besoin qu'il vous en fît l'aveu humiliant ? Permettez-lui du moins de vous exposer son triste état, puisque vous ne songez pas à lui dans votre abondance. *Mais il en impose par des maux simulés, par des misères feintes.* Pourquoi le forcez-vous d'en venir là ? Cessez de lui reprocher un artifice que votre dureté lui a rendu comme nécessaire : il seroit moins imposteur, si vous étiez plus charitables.

Vous voulez des maux réels. Mais, persuadés, ainsi que vous devez l'être, qu'il n'y a que trop de grandes et véritables misères, cherchez-vous donc, comme toutes les personnes riches doivent souvent le faire, à les connoître par vous-mêmes ou par d'autres, afin de les soulager ? Ne craignez-vous pas au contraire de vous en instruire, de peur d'en trouver un grand nombre, dont l'état déplorable et dénué de tout secours toucheroit votre cœur de compassion, ou lui re-

procheroit sa dureté? Ne fuyez-vous pas même quelquefois la vue du pauvre, au lieu de la rechercher ?

Est-ce le mépris que vous avez pour les misérables, qui ferme votre cœur à la compassion? Mais sous ces lambeaux, sous ces ulcères si révoltans pour la délicatesse, sous le voile de cette pauvreté qui fait horreur, est caché Jésus-Christ lui-même, qui dans leur personne sollicite la reconnoissance de ce qu'il a fait pour vous. Aurez-vous assez peu de religion ou assez d'ingratitude pour refuser ce qu'il vous demande, et ce qu'il vous est si facile de lui donner? L'or brille dans vos appartemens, sur vos habits; et vous craignez de donner à ce misérable de quoi le défendre des rigueurs du froid ou couvrir sa nudité. Vos lits semblent être ceux de la mollesse; et vous le laissez étendu sur la paille. Vos tables sont chargées de mets exquis; et vous lui refusez un morceau de pain. Vous vous hâtez d'avoir à grand prix des fruits précoces, comme si vous désespériez d'arriver au temps où ces fruits se mangent: vous forcez la terre et les saisons, pour fournir à votre vanité, à votre délicatesse; et dans un seul morceau vous n'avez pas honte de dévorer quelquefois la nouriture de vingt pauvres familles que vous laissez dans le besoin. Vous prodiguez des sommes considérables au jeu, à vos plaisirs, à votre parure; et vous regrettez une petite pièce de monnoie, que l'importunité du pauvre vous arrache? Le dirai-je? vous étendez

vos folles dépenses jusqu'à nourrir délicatement de vils animaux, tandis que des hommes, qui sont vos semblables, meurent de faim. Vous accordez à ces animaux ce qu'ils vous demandent; et vous le refusez à vos frères. Allez, hommes durs et sans pitié, vous êtes des assassins : le pauvre que vous ne nourrissez pas, vous l'égorgez; vos refus sont des meurtres, les sacs d'argent, chez vous entassés, sont des vases remplis de sang. Votre superflu, qui serviroit à nourrir tant d'indigens, sera votre accusateur et votre juge au jour de la vengeance, à ce jour où la sentence la plus terrible sera portée contre les riches cruels et inhumains (1).

Si Dieu vous a donné beaucoup de richesses, témoignez-lui en votre reconnoissance, en les partageant avec les pauvres, et ne craignez que de ne pas donner assez. Si vous n'avez pas beaucoup de bien, soyez encore charitable : les moins riches peuvent secourir ceux qui sont dans la nécessité. Il ne faut pas de grands trésors pour être bienfaisant. Tant de personnes ont besoin d'une recommandation, d'une parole consolante, d'un morceau de pain. « Mon fils, disoit le vertueux Tobie, faites l'aumône de votre bien, et ne détournez jamais les yeux d'aucun pauvre : par là vous mériterez que les yeux de Dieu ne se détournent jamais de vous. Soyez miséricordieux, selon l'étendue de votre pouvoir. Si vous avez

(1) *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum... Esurivi enim, et non dedistis mihi manducare*, etc. Math. 25.

beaucoup, donnez beaucoup; si vous n'avez que peu, donnez peu, et donnez-le volontiers. Ce sera un trésor que vous amasserez, et une grande récompense que vous vous préparerez, pour le jour où vous en aurez besoin; car l'aumône expie tous les péchés, délivre de la mort éternelle, et elle empêchera l'âme de tomber dans les ténèbres. L'aumône deviendra, pour tous ceux qui la font, le sujet d'une grande confiance devant le Dieu souverain (1). »

Et en effet, à ce jour redoutable où le juge suprême doit rendre à chacun selon ses œuvres, et surtout selon les œuvres de miséricorde qu'on aura faites ou négligées, avec quelle assurance croyez-vous qu'un homme charitable doive se présenter à son tribunal? Escorté de ses aumônes, accompagné des affligés dont il a essuyé les larmes, des prisonniers qu'il a visités, des malades dont il a soulagé les douleurs; au milieu de ce magnifique et nombreux cortége, il marchera plutôt en vainqueur qui va être couronné, qu'en suppliant qui va entendre son arrêt.

C'est ce qui enflammoit la charité de madame Dacier, cette dame si estimable par la vaste étendue de ses connoissances, et qui l'étoit encore plus par les qualités de son cœur. Sa compassion pour les pauvres étoit si grande, qu'elle se mettoit souvent à l'étroit pour les secourir. Son mari lui représentant un jour qu'elle devoit se modérer et avoir égard à l'état de leur fortune, « Ce ne

(1) Tob. 4.

sont pas, lui répondit-elle, les biens que nous avons qui nous feront vivre, ce sont les charités que nous ferons; elles nous rendront amis de Dieu, et elles contribueront à effacer nos péchés. »

Ne craignez donc point de perdre à proportion que vous êtes plus généreux à l'égard des pauvres. Croyez au contraire qu'il n'y a de perdu pour vous, que ce que vous donnez au monde et à vos passions. Voulez-vous que vos richesses passent en l'autre vie, et vous y devancent, remettez-les entre les mains des pauvres; eux seuls peuvent les y porter. Vous ne conserverez que ce que vous leur aurez confié : tout le reste sera perdu pour vous. Donnez-leur ce qui doit vous échapper avec la vie. Au lieu d'amasser des trésors qui peuvent devenir la proie des voleurs, et qui deviendront certainement celle de la mort, amassez des trésors infiniment plus nécessaires, et que rien ne pourra jamais vous enlever. Faites du bien aux pauvres pendant que vous vivez plutôt qu'après votre trépas, parce que le mérite en est beaucoup plus grand, et que c'est en quelque sorte être libéral du bien d'autrui, que de ne donner que ce que la mort va contraindre de laisser à d'autres.

Le bien qu'on répand dans le sein des pauvres, est comme une semence qui souvent produit des fruits abondans, même pour cette vie. L'aumône, faite en vue de Dieu et selon les lois de la charité, n'a jamais vu l'indigence marcher à sa suite. Combien, au contraire, n'y en a-t-il pas, dont

la prospérité semble avoir été en proportion de leurs aumônes ! Ce qu'ils donnoient d'un côté, Dieu le leur rendoit de l'autre. C'est qu'on ne perd rien avec un maître qui ne se laisse pas vaincre en libéralité. On raconte d'un riche négociant, qu'il ne prenoit jamais d'assurances pour les marchandises qui étoient à son compte sur les vaisseaux; mais il donnoit aux pauvres ce que lui auroient coûté ces assurances: il disoit que cette manière d'assurer ne l'avoit jamais trompé.

L'illustre et vertueuse baronne de Chantal, mariée à un des plus riches seigneurs de Bourgogne, avoit épuisé dans une famine tout ce qu'elle avoit mis en réserve pour les pauvres. Elle se vit réduite à un seul muid de farine de froment et à un peu de seigle, qui lui étoient nécessaires pour la subsistance de sa maison. Cependant la famine continuoit, et le nombre des pauvres, au lieu de diminuer, augmentoit tous les jours. Combien de personnes, dans une pareille conjoncture, auroient cessé leurs aumônes ! Madame de Chantal, pleine de confiance en Dieu, continua les siennes jusqu'à la récolte. Le muid de farine de froment et le peu de seigle, pendant six mois, ne diminuèrent point. Lorsque la moisson fut arrivée, on alloit voir avec admiration ce peu de blé, où l'on n'apercevoit aucune diminution sensible. C'est un fait qui a été attesté par tous ceux qui servoient alors madame de Chantal, et que croiront sans peine ceux qui savent les promesses du Seigneur à cet égard. « Les

uns, dit Salomon, font part de ce qui est à eux, et n'en deviennent que plus riches; les autres ravissent le bien d'autrui, et sont toujours dans l'indigence. Celui qui donne aux pauvres n'aura besoin de rien; mais celui qui les méprise lorsqu'ils le prient, tombera lui-même dans la pauvreté (1). »

Lorsque Dieu sollicite notre charité envers les pauvres, c'est moins pour eux que pour nous; et ce pauvre qui disoit: « Faites-moi l'aumône pour l'amour de vous, » parloit très juste. « Renfermez, dit le sage, votre aumône dans le sein du pauvre, et elle priera pour vous, afin que vous soyez délivré de tout mal; elle sera une arme plus forte pour combattre votre ennemi, que le bouclier et la lance du plus vaillant homme (2). »

Le duc de Neubourg, père de la vertueuse impératrice Eléonore, l'éprouva dans la circonstance suivante. Ce prince faisoit des aumônes fréquentes, mais légères à chaque fois, persuadé, disoit-il, que l'aumône doit ressembler à une pluie lente, mais continuelle, et par-là plus utile à la terre, que les torrens d'eau subits et passagers. Sur cette maxime, qui étoit aussi celle du savant cardinal Bellarmin, ce bon prince ne faisoit pas difficulté de se charger lui-même de menue monnoie qu'il distribuoit de ses mains, ce qui lui sauva une

(1) *Alii dividunt propria, et ditiores fiunt*, etc. Prov. 11 et 28.

(2) *Conclude eleemosynam in corde pauperis, et hæc pro te exorabit ab omni malo*, etc. Eccli, 29.

fois la vie ; car étant à la chasse dans les forêts de Vienne, un sanglier qui se jeta sur lui appliqua heureusement ses défenses sur la poche où l'électeur renfermoit ses aumônes.

Quels prétextes raisonnables pourroit-il rester encore, pour s'exempter de la loi si juste et si indispensable de l'aumône, et pour refuser d'exercer envers les pauvres une miséricorde plus avantageuse pour nous que pour eux-mêmes ? On devroit rougir de la plus part de ceux qu'on allègue. Mais, comme c'est défendre la cause des malheureux que de détruire les obstacles qu'on oppose à leur soulagement, ôtons encore ce qui sert le plus souvent d'excuse à la dureté et à l'avarice.

« Il y a, répétez-vous sans cesse tant de pauvres qu'on ne sauroit y suffire. » Je sais qu'il y en a beaucoup et qu'il y en aura toujours ; mais pourquoi en voyons-nous un si grand nombre, et pourquoi sont-ils si malheureux ? N'est-ce pas parce que la plus grande partie des richesses est entre les mains de quelques heureux qui refusent d'en faire part, comme ils le doivent, à ceux qui n'ont rien ? Plus il y a d'indigens, plus on doit multiplier ses aumônes.

« Les temps dites-vous, sont mauvais ou peuvent le devenir. » Riches sans humanité, si les temps sont mauvais, pour qui le sont-ils ? Est-ce pour vous, qui, dans tous les temps, ne manquez jamais de rien, ou pour le pauvre, qui presque toujours manque de tout, et qui est d'autant plus à plaindre, que les temps sont plus malheureux

Toute la rigeur n'en retombe-t-elle pas sur lui, qui seul en est la victime ? Et puisqu'il y a un grand nombre de gens qui sont dans le besoin, ne devez-vous pas aussi plus que jamais prodiguer vos largesses ? Nest-ce pas dans le temps de calamité que, l'obligation du précepte étant plus expresse, vous devez épargner, ménager, retrancher même, pour être en état de donner davantage ?

Vous craignez ou vous paroissez craindre pour l'avenir des révolutions de fortune. Mais ces craintes excessives, injurieuses à Dieu et à sa providence, dont les soins bienfaisans n'oublient pas les oiseaux du ciel ni les animaux de la campagne, ne sont-elles pas d'ordinaire les craintes hypocrites de l'avarice, cachées sous le masque trompeur de la prudence ? Elles ne servent qu'à pallier une cupidité sordide qui fait son dieu de son trésor, ou à satisfaire d'autres passions. On craint l'avenir, quand il s'agit de subvenir aux besoins des pauvres ; et on ne le craint pas quand il s'agit du jeu, du luxe ou de la débauche, qui renversent si souvent les fortunes les plus brillantes.

« Mais ajoutez-vous, ne doit-on pas soutenir son rang ? » Et moi, je vous demande à mon tour, quel est votre premier rang et votre plus nécessaire état ? Nest-ce pas celui d'homme et de chrétien ? C'est cette dernière qualité surtout, bien au-dessus de toutes les autres, que vous devez être le plus jaloux de soutenir : et la soutiendrez-vous, si vous n'avez une charité bienfaisante pour des hommes malheureux, qui sont vos frères,

encore plus selon l'ordre de la religion que de la nature ? Leur vie ne doit-elle pas l'emporter sur toutes les bienséances, souvent imaginaires, et presque toujours exagérées de votre état,

« Mais, continuez-vous, le pauvre n'a droit qu'au superflu du riche, et je n'en ai point. » Non, votre avidité d'acquérir, votre ambition, votre sensualité n'en ont pas. Mais mettez un frein à votre fureur d'amasser, à vos projets ambitieux d'élévation, à vos dépenses excessives, à vos intempérances, et votre bien vous fournira du superflu. Retranchez de vos parures, de ce faste importun, odieux aux autres, et à charge à vous-même, de ce jeu excessif qui vous ruinera bien plus sûrement que l'aumône, et où, sur des tables dirai-je couvertes d'or ou du sang des pauvres que vous laissez périr, vous prodiguez des sommes qui pourroient suffire à nourrir long-temps un grand nombre de familles indigentes. Retranchez de ces repas somptueux, que vous donnez souvent par vanité, et où l'ambition de l'emporter sur les autres vous fait charger vos tables de plats aussi multipliés qu'inutiles, de mets dont la rareté, la cherté, la nouveauté font tout le prix; de vins étrangers et de liqueurs plus flatteuses au goût qu'utiles à la santé. Que dirai-je enfin ? comptez vos crimes, vos excès, vos folles dépenses, et vous aurez du superflu.

Un seigneur de la cour d'Alexandre IX, duc de Savoie, avoit un nombre prodigieux de chiens qu'il nourrissoit uniquement pour les plaisir de

la ehasse. Un jour qu'il s'entretenoit avec ce prince de la grande dépense que lui causoient ces animaux, le duc, indigné d'un argent si mal employé, lui dit d'un ton sévère : « Apprenez, monsieur, qu'il ne faut point nourrir d'autres chiens que les pauvres : du moins il servent pour prendre le ciel.

Sans consulter l'attachement aux richesses, toujours ingénieux à éluder la loi de l'aumône, ni nos autres passions qui, ne connoissant point de bornes, n'auront jamais de superflu, consultons la raison et la religion qui, marchant toujours d'un pas égal entre le trop et le trop peu, sauront nous fournir les lumières nécessaires pour dissiper l'illusion que nous nous faisons à nous-mêmes. Elles appelleront superflu tout ce qu'on ne doit pas à l'entretien d'une maison sagement réglée, à l'éducation de ses enfans, aux bienséances véritables de sa condition. Elles appelleront superflu tout ce qui ne sert qu'à faire naître ou entretenir la sensualité, à fournir à des parures dont rougit la modestie chrétienne, ou à un luxe commandé par la vanité.

Voulez-vous savoir, riches opulens, ce que vous devez rigoureusement sacrifier de vos richesses au soulagement des malheureux (car tel paroît quelquefois donner beaucoup, qui donne peu, parce qu'il devroit donner bien davantage, à proportion du bien qu'il possède), observez la règle que donnoit un ancien philosophe. Interrogé quelle étoit la mesure et la règle de la bien-

faisance envers les malheureux : *Nos besoins satisfaits*, répondit-il.

On sait qu'outre le nécessaire qui est réglé par les besoins indispensables de la vie, il y en a un qui est déterminé par l'état et les circonstances. Les bornes du premier sont fort étroites : un peu de bonne foi avec soi-même suffira pour les connoître. A l'égard du nécessaire de l'état, la règle la plus sûre pour en juger, est l'opinion publique ; elle apprécie toujours équitablement les différens besoins de chaque condition.

Lorsque plusieurs citoyens manquent du nécessaire, et il n'y en a que trop de ce nombre, tous ceux qui ont plus que ce nécessaire doivent aux indigens au moins une partie de ce qu'ils possèdent au-delà. Or, quelle est cette partie qu'ils doivent aux malheureux, et qu'ils ne peuvent retenir sans être coupables envers la société dont ils sont membres ? C'est là le nœud embarrassant, qui a toujours arrêté les plus habiles moralistes. Quelques-uns plus hardis ont voulu le trancher, en décidant que tout citoyen qui a plus que ce qui est absolument nécessaire pour vivre, doit en rigueur au pauvre le cinquième de son restant.

Si cette décision sur une matière où il est difficile de marquer en général les bornes précises du devoir, et où il est toujours moins dangereux d'aller au-delà que de ne pas faire assez, paroît un peu sévère dans les nécessités ordinaires et communes, il est du moins constant, que dans les nécessités extraordinaires du prochain on doit

la suivre, et quelquefois même pousser le sacrifice encore plus loin, si l'on veut accomplir le précepte de la loi naturelle et divine, qui oblige en proportion du besoin des pauvres (1).

Ainsi on a vu le célèbre curé de Saint-Sulpice, M. Languet, vendre en un temps de cherté ses meubles, ses tableaux, et d'autres effets rares et curieux qu'il avoit amassés avec beaucoup de peine. Il n'eut depuis ce temps-là que trois couverts d'argent, point de tapisseries, un simple lit de serge, qu'une dame ne fit que lui prêter, afin qu'il ne le vendît pas pour les pauvres, comme il avoit fait de tous ceux qu'il avoit eus. Il avoit déjà vendu son patrimoine qui étoit considérable, et il en avoit employé le prix en œuvres de charité. Quel exemple pour ceux qui par leur état, ainsi que par la nature des biens ecclésiastiques dont ils jouissent, sont encore plus obligés que les riches et les grands du monde, d'être les premiers pères nourriciers des pauvres !

L'archiduc Ferdinand, autrefois gouverneur de la Lombardie autrichienne, donna un jour aux grands un exemple de sensibilité pour les malheureux, aussi digne de leur imitation que de nos éloges. Pendant les différentes fêtes qui se firent à l'occasion de son mariage, on lui montra, en présence de l'impératrice-reine, les dessins d'une illumination superbe, qu'on avoit résolu de faire

(1) Il y a des personnes riches qui, hors les cas d'une grande calamité publique, donnent aux pauvres à peu près le dixième de leurs revenus; cette régle semble juste et raisonnable.

à Schœnbrunn, l'avant-veille de son départ pour son gouvernement, et qui auroit coûté beaucoup. Le jeune prince considéra ces dessins attentivement, parut rêveur, soupira, et quelques larmes s'échappèrent de ses yeux. L'impératrice, étonnée et inquiète de cet attendrissement, lui en demanda vivement la cause. « Ma mère, lui dit-il, voilà assez de fêtes qu'on me donne : encore une illumination ! cela coûtera tant ! et c'est un plaisir si peu durable, si même c'en est un ! La cherté des grains et les malheurs des temps ont réduit quantité de familles honnêtes à la dernière misère. On pourroit employer l'argent que cette illumination coûteroit à soulager les plus indigens. » L'impératrice, charmée de trouver dans ses enfans cette humanité et cette bienfaisance qui faisoient son caractère, embrassa tendrement son fils, mêla ses larmes aux siennes, et lui fit remettre une somme considérable. Tout le jour fut employé à la distribuer dans le plus grand secret, et le lendemain l'archiduc parut devant l'impératrice, la joie peinte sur le visage, l'embrassa, et lui dit avec l'enthousiasme d'une belle âme transportée du plaisir d'avoir fait une bonne action : *Ah ! ma mère, quelle fête!*

XIX.

Soyez homme d'honneur.....

Ce que nous entendons par le mot d'*honneur*, n'est pas, comme quelques-uns le pensent, une

vertu politique, un simple préjugé; c'est une vertu réelle et morale, dictée par la vertu même, dont la fonction, pour ainsi dire, est de veiller sur toutes les autres, et de les conserver dans toute leur pureté. L'honneur, comme ce suc précieux exprimé des fleurs, se forme de ce qu'il rencontre de plus exquis dans chaque vertu; et telle est sa délicatesse, que la plus légère tache le ternit. Il est à l'âme ce que la vie est au corps; il vivifie toutes nos actions, dirige tous nos sentimens, ennoblit la vertu même, flétrit le vice, donne de l'éclat à la prospérité, console dans les revers, et soutient l'indigence malheureuse.

L'honneur est comme une seconde providence pour l'état. Il commande la sainteté aux pontifes, la valeur aux guerriers, la justice aux magistrats, l'émulation aux talens utiles, la pudeur au sexe. Il prescrit la bonne foi dans le commerce, et couvre de honte le plus foible soupçon dans le maniement des deniers publics. Il invite le soldat au combat, et paie le prix de son sang avec de la gloire. Il s'agissoit, au siége d'une ville, de reconnoître un point d'attaque. Le péril étoit presque inévitable. Cent louis étoient assurés à celui qui pourroit en revenir. Plusieurs braves y étoient déjà restés. Un jeune homme se présente; on le voit partir à regret; il reste long-temps: on le croit tué; mais il revient, et fait également admirer l'exactitude et le sang-froid de son récit. Les cent louis lui sont offerts. « Vous vous moquez de moi, mon général, répondit-il: va-t-on

là pour de l'argent? » L'éloge et la gloire sont la seule récompense digne de la valeur. Ce n'est pas avec de l'or qu'il faut payer ce que l'honneur seul peut et doit acquitter. Un laurier récompense un héros.

Plus ce sentiment est beau, plus on doit craindre de le corrompre, de le rendre vicieux et condamnable, en ne se proposant d'autre fin que l'estime des hommes et la gloire mondaine. Ce fantôme brillant fut l'objet des vœux et des poursuites des plus illustres païens, parce que leur religion tout humaine n'offroit point de motifs plus dignes d'une âme grande. C'est encore après lui seul que courent et que nous engagent à courir nos nouveaux philosophes, parce qu'ils renferment bassement toutes leurs espérances dans les bornes étroites de la vie présente. Mais le philosophe chrétien, dont les vues sont bien plus grandes et plus élevées, ne se permet d'aimer et de rechercher l'estime des hommes, qu'autant qu'elle lui est utile ou nécessaire, pour mieux remplir les devoirs de l'état où la providence l'a placé.

L'honneur, l'estime des hommes, étant un bien réel, comme les richesses et la santé, et même un avantage plus précieux encore, on peut donc les désirer également et les rechercher. L'Esprit saint lui-même nous le recommande : « Ayez soin d'avoir une bonne réputation, ce sera pour vous un bien plus durable que mille grands trésors (1). » C'est, avec la vertu, la seule qui nous reste après

(1) *Curam habe de bono nomine*, etc. Eccli. 41.

la vie. Mais vous aurez tout le soin que l'Esprit saint veut que vous ayez d'acquérir et de conserver une bonne réputation, si vous vous appliquez à édifier tous les hommes par la sagesse de votre conduite, et à ne rien faire qui puisse vraiment vous rendre vil et méprisable.

Celui qui par une impudence effrontée ou par bassesse de sentimens, ne fait nul cas de l'estime des autres, n'est lui-même guère estimable. Un de ces impudens cyniques, dont la secte fut la honte de l'ancienne philosophie, disoit un jour : « Je me ris de tous ceux qui se moquent de moi. — Personne, lui répondit-on, ne se divertit donc mieux que vous. »

Pour mériter cette estime publique, qui est comme le plus bel apanage du mérite et de la vertu, l'homme d'honneur fait profession d'être attaché inviolablement à son devoir, d'accomplir toute justice, d'avoir une conduite irréprochable à l'égard de tout le monde. Il a pour maxime de ne point manquer à sa parole, d'être fidèle au secret, de ne tromper personne, de ne jamais rien faire contre la droiture et la probité.

Incapable de faire tort à qui que ce soit, il rougiroit de s'enrichir par des gains sordides, de sacrifier sa concience à sa fortune. Darius, roi de Perse, ayant envoyé de riches présens à Epaminondas, ce grand homme répondit à ceux qui les lui apportoient : « Si Darius veut être ami des Thébains, il n'est pas nécessaire qu'il achète

mon amitié; et s'il a d'autres sentimens, il n'est pas assez riche pour me corompre. »

Le duc de Mayenne écrivit à Matignon, comte de Thorigny, pour l'engager dans le parti de la ligue. Celui-ci lui répondit : « Je croyois être le seul en France qui s'appelât Thorigny; apparemment qu'il y en a un autre à qui votre lettre s'adresse, et que espérez vous engager à sacrifier son honneur aux brillantes offres que vous lui faites. Je ne crois pas que vous l'ayez présumé de moi. »

Ce que fit d'Aubigné, est aussi très beau. Il contoit un jour à M. de Talci sa mauvaise fortune et le triste état de ses affaires. Celui-ci l'interrompit en lui disant : « Vous avez des papiers qui intéressent beaucoup le chancelier de l'Hôpital. Disgracié de la cour, il est, comme vous savez, maintenant retiré à sa maison de campagne. Si vous voulez, je me fait fort de vous faire donner dix mille écus pour ces papiers, soit par lui, soit, s'il le refuse, par ceux qui voudroient s'en servir contre lui. » D'Aubigné alla aussitôt chercher tous ces papiers, et au lieu de les donner à M. de Talci, il les jeta dans le feu en sa présence. Comme celui-ci le reprénoit vivement, il répondit : « Je les ai brûlés de peur qu'ils ne me brûlassent : car j'aurois pu sucomber à la tentation. » Cette action généreuse toucha M. de Talci. Le lendemain il alla trouver d'Aubigné, le prit par la main, et lui dit : « Quoique vous ne m'ayez pas ouvert votre cœur, j'ai de trop bons yeux pour ne m'être pas aperçu de votre amour pour ma fille. Vous la

voyez recherchée de plusieurs partis, qui ont plus de bien que vous. Mais ces papiers que vous brûlâtes hier, de peur qu'ils ne vous brûlassent, m'ont déterminé à vous choisir pour mon gendre. »

Il faut qu'un homme d'honneur aime son devoir, jusqu'à s'exposer aux plus grands dangers, à la mort même, pour le remplir. Un officier étoit commandé pour une action très périlleuse. On lui suggéroit des prétextes pour se dispenser d'exécuter sa commission. « Je puis bien sauver ma vie, répondit-il, mais mon honneur, qui le sauvera ? »

Tous les rangs, tous les états sont soumis à l'honneur; il étend son empire sur les grands et sur les princes même; il commande à ceux auxquels les autres obéissent; et plus ils semblent être au-dessus des lois, plus ils se font gloire de respecter celles de l'honneur, et d'être, si l'on peut s'exprimer ainsi, ses premiers sujets. A la bataille de Nervinde, gagnée par le maréchal de Luxembourg sur les alliés, on eut de la peine à se faire un passage à travers les retranchemens des ennemis. La brêche faite, on ne pouvoit y passer sans un extrême danger de perdre la vie. Le duc de Chartres y voloit. Le maréchal de Luxembourg voulut l'en empêcher; il dit à M. d'Arci, gouverneur du jeune prince, de le retenir, parce que cet endroit étoit trop périlleux. « Pourquoi retenir le prince, répondit ce brave gouverneur ? Les grands sont nés pour se distinguer par leurs belles actions à la guerre comme ailleurs, et pour

montrer par leur exemple aux troupes à combattre avec courage. Vous y passez bien : mon prince y passera aussi, et, puisqu'il peut acquérir de la gloire en cette occasion, bien loin de l'en empêcher, je l'y conduis; et, tant que j'aurai l'honneur d'en être le gouverneur, je le mènerai partout. »

Tel est le vrai honneur : il ne peut se trouver que dans des choses honnêtes et louables. Mais la plupart des hommes ne connoissent pas bien l'honneur, et l'aiment sans le connoître. Ils le font consister à être estimé des autres, sans distinguer la fausse estime de l'estime véritable; et surtout à recevoir avec impatience, ou plutôt avec fureur, les outrages qu'on leur fait, résolus d'en tirer vengeance ou de périr. On comprend que nous voulons parler des combats singuliers : usage féroce et extravagant, que le faux point d'honneur a su maintenir jusqu'à présent, malgré tout ce que la sévérité des lois, les lumières de la raison, les menaces de la religion ont pu faire pour l'abolir. Il est vrai que la fureur des duels est beaucoup diminuée; mais il s'en faut bien qu'elle soit entièrement éteinte. Elle souffle encore de temps en temps sa rage dans les cœurs; et c'est ce qui nous engage à en parler ici. Heureux si nous pouvions contribuer à abolir jusqu'aux derniers restes de ce préjugé barbare, détromper ceux qu'il a séduits, et les convaincre qu'il n'est pas moins opposé au véritable honneur qu'à la religion.

Non, le duel n'est pas une institution d'honneur, comme le pensent les duellistes, mais une mode affreuse et sanguinaire, qui doit sa naissance aux nations féroces du Nord. C'est dans les sombres forêts, dans les montagnes inaccessibles de l'ancienne Germanie, au milieu d'un peuple farouche, qu'il faut placer son origine. Une indépendance excessive, triste apanage de la grossièreté d'un gouvernement à peine ébauché, qui, au défaut des lois, autorisoit les particuliers à se faire justice par la voie des armes; un faux point d'honneur, qui faisoit regarder l'usage de la force comme le moyen le plus noble de se faire rendre raison et de soutenir ses prérogatives: voilà les vraies causes qui firent naître le duel parmi les anciens Germains. Ces hommes, aussi féroces que les lieux qu'ils habitoient, s'étant précipités comme un torrent en Italie, en Espagne et dans les Gaules, leur fureur naturelle les y suivit; ils y apportèrent l'usage du duel. Heureux siècles, qui n'avez point connu un usage si meurtrier, vous méritez, à bien plus juste titre que le nôtre, le nom de siècles de l'humanité!

Car, n'est-ce pas une horrible barbarie que les hommes s'égorgent les uns les autres pour un léger affront, comme feroient des bêtes féroces? Quelle rage, quelle fureur de détruire son semblable et de consentir à être soi-même détruit pour un si petit sujet! Nous frémissons, quand nous voyons un homme égorgé sous nos yeux, et

nous faisons consister l'honneur à être nos meurtriers ou les meurtriers d'un autre homme?

On traiteroit de cruel tyran, un roi qui prononceroit un arrêt de mort contre quiconque laisseroit échapper une parole qui ne seroit pas assez respectueuse pour lui. Mais n'est-ce pas ce que fait un homme qui appelle en duel un ennemi? Il le condamne à mort impitoyablement; et dans la rage et la fureur où il est de ne pouvoir faire exécuter sa sentence, il consent à s'exposer lui-même à la mort, pour pouvoir mettre cette sentence à exécution, et devient ainsi son propre bourreau. Et l'on appelle cette loi une loi d'honneur! Dites plutôt que c'est une loi cruelle, une loi inhumaine et tyrannique.

N'est-ce pas une chose bien incompréhensible, qu'un usage qui fait honte à l'humanité et que la raison condamne, subsiste encore dans un siècle aussi éclairé, avec des mœurs aussi douces, aussi humaines, aussi policées que les nôtres? Croiroit-on qu'il ait pu subsister long-temps avec tant de gloire, qu'on a vu les rois eux-mêmes prêter à ces affreux combats le sceau de leur autorité, et les honorer de leur présence? Avant le règne de Henri II, rien n'étoit plus commun en France que ces duels autorisés. Celui de Chabot de Jarnac et de Vivonne de la Châtaigneraie, fut le dernier. Ce combat se fit dans la cour du château de Saint-Germain-en-Laye, en 1547. Jarnac avoit donné un démenti à la Châtaigneraie. Celui-ci le défia au combat. Le roi le permit, et voulut en

être spectateur. Il se flattoit que la Châtaigneraie, qu'il aimoit, emporteroit l'avantage : mais Jarnac, quoique malade, le renversa par terre d'un revers qu'il lui donna sur le jarret, et qu'on a depuis appelé *le coup de Jarnac*. On sépara les combattans. Le vaincu, inconsolable d'avoir essuyé cette honte à la vue du roi, ne voulut jamais que les chirurgiens bandassent sa plaie; il mourut quelques jours après. Henri II en fut si touché, qu'il jura solennellemeut de ne plus permettre de semblables combats.

Mais la fureur du duel n'en subsista pas moins, Depuis l'avénement de Henri IV à la couronne, jusqu'à la vingtième année de son règne, sept mille grâces furent données pour des duels où l'un des adversaires avoit perdu la vie. Les duels étoient si fréquens dans les premières années du règne de Louis XIII, que c'étoit la première nouvelle qu'on se demandoit en se rencontrant dans les rues ou dans les promenades. Louis XIV, animé du zèle de la religion, et persuadé que ces sortes de combats n'étoient pas moins pernicieux à l'état qu'aux particuliers, porta contre le duel un édit foudroyant. A son exemple, et animée du même esprit de religion et du bien public, l'impératrice-reine Marie-Thérèse porta aussi les ordonnances les plus sévères contre le duel. Deux seigneurs de la première distinction ayant osé se battre peu après, on ne put obtenir leur grâce, et ils eurent tous les deux la tête tranchée sur le même échafaud.

Gustave-Adolphe, ce fameux conquérant du Nord, qui a rendu son nom si célèbre dans le dix-septième siècle, apprenant que la fureur du duel commençoit à faire de cruels ravages dans son armée, le défendit sous peine de mort. Il arriva, peu de temps après, que deux de ses principaux officiers ayant pris querelle ensemble, vinrent supplier le roi de leur accorder la permision de se battre. Gustave fut d'abord indigné de la proposition. Il y consentit néanmoins, mais il ajouta qu'il vouloit être témoin du combat. Il assigna le lieu et l'heure. Il s'y rendit avec un petit corps d'infanterie, qu'il plaça autour des deux champions. « Allons, ferme, messieurs, leur dit-il, battez-vous maintenant, jusqu'à ce que l'un de vous deux tombe mort; » et appelant tout de suite le bourreau de l'armée, il lui dit : « A l'instant qu'il y en aura un de tué, coupe devant moi la tête à l'autre. » A ces mots, les deux généraux restèrent quelque temps immobiles; mais, reconnoissant bientôt la faute qu'ils avoient faite, ils se jetèrent aux pieds du roi, lui demandèrent pardon, et se jurèrent l'un à l'autre une sincère amitié. Depuis ce moment on n'entendit plus parler de duel dans les armées suédoises.

Le prince, en prononçant une peine de mort contre les duellistes, venge l'autorité de Dieu et la sienne. La loi divine défend l'homicide. C'est usurper les droits de Dieu, que d'entreprendre d'ôter la vie à celui à qui il l'a donnée. Personne sur la terre n'a droit de condamner à mort, que

ceux qui exercent les jugemens du Seigneur, par une autorité qu'ils ont reçue de lui. Quiconque se sert du glaive sans l'ordre du souverain, usurpe son autorité, attente à ses droits, et se rend coupable du crime de lèze-majesté : il mérite de périr lui-même par l'épée. C'est donc avec justice que la loi du prince condamne à mort tous les duellistes. Malheur à ceux qui, établis pour faire exécuter une loi si sage, n'y tiennent pas la main! Dieu leur demandera compte de tout le sang qui aura été répandu par leur faute.

Le duelliste se fait gloire de sacrifier sur l'autel de l'honneur; mais y sacrifie-t-il en effet? et n'est-ce pas plutôt à l'idole sanguinaire qu'il s'est faite? Il y avoit autrefois à Rome un temple dédié à l'*Honneur;* mais on ne pouvoit y entrer qu'en passant par celui de la *Vertu.* Leçon ingénieuse et sensible, par laquelle les anciens Romains faisoient assez entendre qu'ils ne croyoient pas qu'il pût y avoir de vrai honneur sans vertu. Mais est-ce là l'honneur pour lequel combattent les duellistes? Non, ce n'est point par la vertu qu'on arrive chez eux à l'honneur; et, bien loin de le croire ennemi du vice, ils l'attachent au vice même. C'est un honneur qui s'allie avec ce qui déshonore, et les héros en ce genre sont assez souvent des scélérats.

Ce sont des brutaux, dont il faut éviter la rencontre avec autant de soin que celle des bêtes les plus féroces. On ne peut les toucher, même sans le savoir, qu'on ne les offense. Ils prennent

pour insultes, des manières ou des défauts d'attention, dont les vrais honnêtes gens ne s'aperçoivent pas, ou qu'ils méprisent. Ils se trouvent blessés d'un mot, d'un geste, d'un silence, dont ils imaginent être l'objet, quoique le plus souvent on n'ait point pensé à eux. N'est-ce pas ce qu'on a vu même dans le fameux *Crillon?* Sa valeur lui fit mériter le surnom de *Brave;* sa générosité, sa bonté, sa droiture, le firent regarder comme le plus honnête homme de son siècle. Mais un mot équivoque le révoltoit, et d'abord il portoit les choses aux dernières extrémités. De cette délicatesse résultoient des combats, des duels, qui le faisoient passer quelquefois pour pointilleux. Un jour Bussi d'Amboise l'ayant rencontré dans la rue, lui demanda avec un ton et un regard qui déplurent à Crillon : Quelle heure est-il? *L'heure de ta mort*, lui répondit Crillon, en mettant l'épée à la main. Il en auroit coûté la vie à l'un ou à l'autre, et peut-être à tous les deux, si on ne les eût séparés.

Tels sont la plupart des duellistes. Ils ont de l'honneur, et cet honneur, disent-ils, est au bout de leur épée, toujours prête à percer ceux qui voudroient en douter. Laissez-les faire : et pour les sujets les plus frivôles, leur brutalité va priver les familles de leur appui le plus nécessaire, l'état de ses meilleurs citoyens, la patrie de ceux qui lui rendent le plus de services. Bretteurs odieux, qui, n'ayant d'autre mérite que celui de savoir bien manier l'épée, sont presque toujours

à la fin les victimes d'une épée moins adroite et plus heureuse : ils attaqueront audacieusement les hommes les plus estimables et les plus pacifiques; ils disputeront de l'honneur avec eux, et ils auront celui de les tuer et d'en triompher, ou d'être eux-mêmes glorieusement punis de leur audace. Quel honneur, grand Dieu! quelle gloire, que celle qu'on ne conserve et qu'on ne répare que par le plus féroce et le plus extravagant de tous les crimes!

Si l'on veut, d'ailleurs, faire quelque attention à la manière dont souvent cet honneur se répare, quelle opinion plus insensée entra jamais dans l'esprit humain! Un homme n'est plus fourbe, frippon, calomniateur, quand il a su se battre. Un affront est toujours bien réparé par un coup d'épée, et l'on n'a jamais tort avec un homme, pourvu qu'on le tue.

Il y a, je l'avoue, une autre sorte d'affaire d'honneur, qui ne paroît pas si féroce, mais qui au fond ne l'est pas moins; c'est celle où l'on se bat au premier sang. « Au premier sang, grand Dieu! s'écrie le philosophe de Genève : et qu'en veux-tu faire de ce sang, bête féroce? veux-tu le boire? » Et d'ailleurs, qui nous répondra que les coups seront toujours portés si heureusement qu'aucun ne sera mortel, ou que la vue de son sang et la honte d'avoir été vaincu, n'engageront pas le blessé à redoubler ses coups et à porter sa vengeance aussi loin qu'elle pourra aller? En voici un exemple bien triste et bien frappant.

Le chevalier Bayard ayant, dans une petite rencontre, fait prisonnier un gentilhomme espagnol, nommé don Alonzo, le relâcha quelque temps après pour le prix de sa rançon. Alonzo, en se louant du chevalier Bayard, se plaignit que ses gens ne l'avoient pas traité en gentilhomme. Bayard, informé de ces discours, crut son honneur blessé, et lui envoya un cartel. Le jour pris pour le combat, ils se rendirent sur le champ de bataille, et entrèrent en lice. Ils fondent l'un sur l'autre à grands coups d'estoc, et Bayard blesse son homme au visage. Le combat n'en devint que plus vif : il fut long et bien balancé par l'adresse et l'égalité de la force des combattans. Enfin, Bayard prend le temps que l'Espagnol lève le bras pour le frapper; il porte son épée avec une vitesse et une adresse merveilleuse droit au gorgerin, et avec tant de force, que malgré la bonté de cette armure, il la perce, et l'épée entre de quatre bons doigts dans la gorge d'Alonzo. Celui-ci, perdant son sang avec abondance, devint furieux et enragé. Il fit les plus grands efforts pour joindre son homme et le saisir au corps; ils tombèrent tous les deux et se débattirent quelque temps par terre. Mais Bayard porta un dernier coup de poignard à don Alonzo, si vigoureusement entre le nez et l'œil gauche, qu'il le fit pénétrer jusque dans le cerveau, et lui cria : « Rendez-vous, don Alonzo, ou vous êtes mort. » Il l'étoit en effet. Le chevalier auroit voulu, pour tout ce qu'il avoit au monde, l'avoir vaincu seule-

ment, et non l'avoir tué. Combien d'autres exemples aussi funestes, et qui ne sont que trop fréquens, ne pourrions-nous pas rapporter?

On appelle bravoure, courage, honneur, ce qui n'est souvent qu'orgueil, foiblesse, lâcheté même. Ainsi le pensoit le célèbre maréchal de Turenne : et qui se connut jamais mieux en vraie bravoure? Ce grand homme renvoya en France, du pays de Hesse-Cassel où étoit son armée, un capitaine de cavalerie, qui avoit tué en duel deux autres officiers : « Parce que, dit-il, j'ai remarqué plus d'une fois moi-même la triste contenance d'un homicide devant l'ennemi : il nous tueroit tous, si nous le laissions faire, et pas un seul ennemi du roi. »

Tous les duellistes, il est vrai, ne ressemblent pas à ceux que nous venons de dépeindre. Le préjugé pour ce faux point d'honneur peut subsister, non seulement avec un fonds de bravoure naturelle, mais aussi avec des manières polies, avec des sentimens même de probité, je dirois presque de religion; car la religion n'est pas toujours assez dominante, pour pouvoir étouffer les restes de l'esprit du monde qu'elle condamne. Mais n'est-ce pas un prodige de la foiblesse humaine, et de la force que les préjugés les plus insensés acquièrent sur les esprits, qu'on ne rougisse point de celui-ci dans les familles les plus honorables et les plus distinguées par leur piété même? Les parens l'inspirent quelquefois à leurs enfans, contre la réclamation de leur conscience. Ils en sentent

l'injustice, la folie, le crime et toutes les suites funestes; mais l'opinion du monde, ce tyran qui subjugue avec tant d'empire les esprits, est un maître impérieux, dont ils n'ont pas la force de secouer le joug; et par les fausses maximes qu'ils versent dans l'âme de leurs enfans, ils lui forment de nouveaux esclaves, dont les crimes à cet égard, et peut-être même la perte éternelle leur seront imputés.

Mais ce qui est plus incompréhensible encore, c'est qu'on a vu des parens, non seulement donner des leçons de ce faux honneur, mais, par leurs instances et par leurs reproches, allumer eux-mêmes ces flammes homicides, mettre à la main de leurs enfans l'épée meurtrière, et leur ordonner de se venger ou de périr. Et c'est dans le sein du christianisme qu'on se porte à de si horribles excès! Et ce sont quelquefois des mères elles-mêmes, qui, oubliant la douceur de leur sexe et toutes les tendresses de la nature, soufflent dans le cœur de leurs enfans la fureur de la vengeance, la soif du sang, l'impatience de le répandre, et les traînent, pour ainsi dire, à l'autel sanglant où ils seront peut-être égorgés!

Nous ne parlons pas de ceux qui, par leurs conseils, par leurs rapports, par leurs railleries, engagent à se battre. Qui ne voit qu'ils sont aussi homicides que s'ils enfonçoient eux-mêmes le poignard dans le sein? Meurtriers d'autant plus cruels et plus lâches qu'ils le sont de sang-froid, et sans avoir été personnellement offensés! Ce qui n'excite

pas moins l'indignation, c'est que ce sont souvent les personnes du sexe le plus timide, qui font les railleries les plus piquantes, parce qu'elles n'ont rien à craindre: colombes foibles et tremblantes dans leur propre péril, aigles hardis et intrépides dans le péril des autres.

Il faut, dit-on, qu'un homme d'épée soit brave, et préfère l'honneur à la vie : l'épée qu'il porte l'avertit de ne souffrir aucun affront. Et moi, au contraire, je dis que la permission qu'ont les nobles, les militaires, de porter l'épée, les oblige à être doux et modérés. Si cela n'étoit pas, la loi seroit-elle sage d'armer des furieux ? La patience, qui met l'homme au-dessus de la colère, est pour eux commeune vertu de profession. Plus ils trouvent de facilité à se venger, moins il leur sied de le faire. L'épée qu'il portent dans la paix, les avertit qu'elle ne leur fut donnée que pour le temps de la guerre. Il ne sont armés que pour la défense de la patrie; ses ennemis sont les seuls qu'il leur soit permis de combattre.

Dans le temps où presque tous les gouvernemens de l'Europe autorisoient les combats singuliers, Théodoric, fondateur du royaume des Ostrogoths en Italie, prince bien supérieur à son siècle par son génie et par ses connoissances, les défendoit dans ses états. Il écrivit aux Romains qui habitoient la Pannonie, aujourd'hui la Hongrie : « Tournez vos armes contre l'ennemi, et ne vous en servez pas les uns contre les autres. Que des querelles, souvent peu importantes en

elles-mêmes, ne vous conduisent pas à des extrémités aussi condamnables. Soumettez-vous à la justice, qui fait le bonheur de l'univers. Quittez le fer, quand l'état n'a point d'ennemis : c'est un grand crime de lever le bras contre des citoyens, pour la défense desquels il seroit glorieux d'exposer sa vie. Où habiteroit la paix, si l'on continuoit à combattre, quand on doit être sous l'empire des lois ? Imitez la nation des Goths, qui sont aussi courageux à faire la guerre au-dehors, que modestes et soumis au-dedans. »

La vraie bravoure, ce sentiment sublime, qui élève l'homme au-dessus de la nature, et méprise le danger quand le devoir appelle, ne ressemble pas à la fureur, ni à cette délicatesse pointilleuse que l'ombre d'un outrage enflamme. Elle aime à venger avec éclat les injures de la patrie, et dissimule les offenses personnelles, ou les pardonne. Elle cherche à triompher des ennemis de l'état par sa valeur, et des siens par la gloire de ses actions. Un cavalier avoit reproché à *Pérès de Vergas*, au siége de Séville, que l'écu ondé qu'il portoit n'étoit pas permis à ceux de sa maison (1). Pérès dissimula ce reproche : mais, quelque temps après, comme on assiégeoit une autre ville, il combattit avec tant de valeur, qu'il retira son écu tout hérissé de flèches. Se retournant alors vers son rival, qui s'étoit toujours tenu à l'abri des

(1) *Ecu*, en termes de blason, est le champ où l'on pose les pièces des armes ou armoiries : un *écu ondé* est celui qui est en forme d'ondes. On sait que les armes se mettoient anciennement sur les boucliers.

coups : « Vous avez raison, lui dit-il, de vouloir ôter cet écu à ceux de ma maison, puisqu'ils l'épargnent si peu : sans doute que vous le méritez mieux, vous qui le conservez si bien. »

Non, quoi qu'en pense le monde, il ne sauroit y avoir de vraie gloire et de véritable honneur dans ce qui viole les droits les plus sacrés de Dieu et du prince, dans ce qui est contraire au bien de la société, aux lois de l'humanité, au bonheur présent et au salut éternel des particuliers. Que n'aurions-nous pas à dire sur ce dernier point? Si l'on a quelques idées de religion, s'il en reste quelques sentimens, ne faut-il pas qu'un duelliste les étouffe, pour aller se battre avec quelque assurance? Ne faut-il pas qu'il s'aveugle sur les vérités les plus certaines, qu'il renonce à son salut, à ses plus chers intérêts, quand, pour le fatal plaisir de se venger d'un ennemi, qui souvent ne lui a fait aucun mal réel, ou lui a fait une insulte qui ne déshonore que lui seul, il s'expose à toute la rigueur des vengeances éternelles? En vain réclamera-t-il les maximes du monde : le monde n'est pas son juge. Celui qui tient en ses mains les destinées de tous les hommes, et qui doit décider de leur sort irrévocable, défend d'attenter à la vie d'un autre homme, sous peine de se rendre digne de toute sa colère. Et qu'il est horrible de tomber entre les mains d'un Dieu irrité!

Vous voulez vous venger. Mais que vous achèterez cher le plaisir de la vengeance! Si vous périssez dans le combat, l'enfer devient votre par-

tage. Il n'y a qu'un pas entre la mort et vous. D'un seul coup, peut-être, votre corps va être précipité dans le tombeau, et votre âme dans les feux éternels. Que vous servira alors l'honneur que vous avez voulu conserver.

Si vous êtes victorieux, quels remords n'éprouverez-vous point tout le reste de votre vie ! Pourrez-vous faire un pas sans que l'image de l'ennemi que vous aurez immolé à votre vengeance, se présente à vous, et vous reproche votre crime? Pourrez-vous goûter un moment de repos? La terre, que vous avez arrosée du sang de votre frère, criera vengeance contre vous. Son âme, que vous avez précipitée dans l'enfer, cette âme rachetée au prix du sang d'un Dieu, demandera justice de votre barbare fureur. Comment pourrez-vous, à la mort, soutenir la juste crainte des jugemens de Dieu?

Si votre vie, si votre tranquillité, si votre bonheur éternel vous sont chers, foulez aux pieds les fausses idées du monde sur le point d'honneur. Ayez le courage de vous élever au-dessus des préjugés. Imitez le maréchal de la Force : touché d'un sermon où l'on avoit exposé fortement toutes les suites funestes de ces malheureux combats, il protesta, en sortant, que si on lui proposoit un duel, il ne l'accepteroit point. Lorsque vous vous trouverez dans le cas, déclarez que le prince et la religion vous défendent le duel, et que vous mettez votre gloire à leur obéir : ajoutez, si vous le jugez à propos, mais sans air de

provocation, sans ton de défi, que vous êtes aussi brave qu'un autre, et que si l'on vous attaquoit, vous sauriez vous défendre (1). Le cas d'une juste et inévitable défense est le seul où il vous soit permis de repousser la force.

Ne rougissez point de reconnoître que vous avez tort, de faire une honnête satisfaction à celui que vous pourriez avoir offensé, et de réparer votre faute par une excuse, par une parole obligeante, par une politesse. Loin de vous mépriser, on vous estimera : vous aurez du moins l'approbation de tous les honnêtes gens ; c'est la seule dont vous deviez faire cas. Après tout, et quoi qu'il arrive, il vaut mieux aller au ciel avec le mépris du monde, qu'en enfer avec ses éloges. « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? » Le salut est le vrai bonheur d'un chrétien; il n'y en a pas d'autre. Raison décisive et sans réplique, contre laquelle il n'y a que des insensés ou des furieux qui puissent tenir.



.... Et ne trompez personne.

C'est là surtout ce qui constitue l'honnête homme selon le monde, ce qui forme comme le

(1) Nous ne parlons ainsi que d'après d'excellens théologiens, que nous avons consultés sur ce point délicat. Ils croient qu'il est permis de dire ce qu'il est permis de faire ; et les moralistes les plus sévères conviennent qu'on peut donner occasion au péché des autres, quand on a de bonnes et suffisantes raisons, telle que paroît être ici celle de ne point passer pour un poltron, et pour un homme capable de prendre honteusement la fuite, ou de recevoir des coups déshonorans. Mais on ne doit alors mettre l'épée à la main, que lorsqu'on y est absolument forcé.

code de cette probité si nécessaire dans le commerce de la vie et dans l'usage de la société. Nous avons établi ailleurs la vraie base de cette vertu, et nous avons fait voir qu'elle ne pouvoit être solidement appuyée que sur la religion. Nous allons descendre dans le détail instructif des obligations que cette même probité impose à quiconque veut être honnête homme.

Nous les trouvons toutes renfermées, ces obligations, dans la sage maxime, si connue et si peu observée, que Tobie donnoit à son fils, et qui nous est aussi recommandée dans l'Evangile : « Ce que vous ne voudriez pas raisonnablement qu'on vous fît, ne le faites pas aux autres. »

C'est là, en effet, le grand principe de l'équité naturelle. Cette règle est si conforme à la nature, si lumineusement écrite dans notre âme, que les plus simples même et les plus bornés la reconnoissent. Si vous n'aimez pas qu'on vous trompe, qu'on vous nuise, qu'on vous fasse quelque injustice, pourquoi voudriez-vous agir autrement avec les autres ? Un des valets de chambre de Louis XIV le pria de faire recommander au premier président un procès qu'il avoit contre son beau-père. Il lui disoit, en le pressant : « Sire, votre majesté n'a qu'à dire une parole en ma faveur. — Eh ! lui répondit le roi, ce n'est pas de quoi je suis en peine : mais dis-moi, si tu étois à la place de ton beau-père, serois-tu bien aise que je la disse cette parole ?

La parfaite probité est bien rare. Tout le monde

se vante de l'avoir, mais combien n'y en a-t-il pas qui n'en ont que l'apparence! Combien de prétendus honnêtes gens ne sont que des fripons déguisés! On contracte avec un homme droit, qui, incapable de tendre des piéges, ne se garantit pas de ceux qu'on lui dresse; et l'on glisse adroitement dans le contrat une condition artificieuse, dont on saura bien profiter. Un autre, qui ne se croit que fin, propose à un homme peu connoisseur un échange, où tout l'avantage est pour lui seul. Dans la vue d'obtenir ce qu'il souhaite, celui-ci fait de grandes promesses, qu'il sait devoir être sans effet. Celui-là enlève à son ami, à son parent, qui le reçoit chez lui avec amitié, avec cordialité, le cœur de sa femme, l'honneur de sa fille. Le mauvais état de ses affaires oblige cet homme élégant et du bon ton à épouser sans inclination une jeune personne trop crédule, ou une vieille peu aimable, mais riche, qu'il est bien sûr de n'aimer jamais. Après avoir été la dupe de ses promesses, de ses sermens, elle devient la victime de ses mépris, et peut-être de son abandon. Et cependant il ose se parer du titre d'honnête homme; mais, aux yeux de tous les honnêtes gens, il n'est qu'un hypocrite et un ingrat, un homme sans honneur et sans probité. Plus ce mariage lui a été avantageux, plus il y a d'infamie à se jouer de sa bienfaitrice.

A ces traits de mauvaise foi, opposons-en d'autres de la plus exacte probité, qui est le seul sentier qu'un honnête homme doit suivre.

Le fameux poète Scarron ayant éprouvé, comme bien d'autres, que les muses donnent plus de renommée que de richesses, fut contraint de vendre son bien à M. Nublé. Celui-ci lui en donna six mille écus, sans savoir précisément ce qu'il valoit; et Scarron fut content du marché. M. Nublé alla voir ce bien. A son retour, il vint trouver Scarron, et lui dit : « Vous avez cru que votre bien ne valoit que six mille écus : il en vaut huit mille par l'estimation que j'en ai fait faire. » Il l'obligea de recevoir encore deux mille écus. Combien d'autres se seroient applaudis secrètement de l'heureux marché, et auroient trouvé des raisons plausibles pour calmer les scrupules de leur conscience! car l'intérêt est ingénieux à en trouver.

Le trait suivant n'est pas moins digne de servir de modèle, dans une profession même où l'honneur doit être la première loi, et où les friponneries ne sont pas toujours aussi rares qu'elles y devroient être. Dans le temps que Turenne commandoit en Allemagne, une ville neutre, qui crut que l'armée alloit venir de son côté, fit offrir à ce général cent mille écus, pour l'engager à prendre une autre route. « Je ne puis en conscience, répondit Turenne, accepter cette somme, parce que mon intention n'étoit point d'y aller. »

Faites-vous une gloire de passer pour homme droit, et de l'être. Bannissez de chez vous l'artifice, la ruse et les détours. L'homme qui cherche à surprendre est souvent pris dans ses propres

piéges. « Celui qui creuse la fosse, dit l'Ecclésiastique, y tombera ; celui qui met une pierre dans le chemin, pour y faire heurter son prochain, s'y heurtera ; et celui qui tend un filet à un autre, s'y prendra lui-même (1). » Trois hommes, qui faisoient métier de joueurs, c'est-à-dire de fripons, logeoient dans une même auberge avec un jeune provincial, venant à Paris pour recueillir une riche succession. Ils résolurent de changer les intentions du testateur. Un soir, ils proposèrent à cet effet au provincial de jouer. Celui-ci, qui avoit des affaires pressantes pour le moment, demanda que la partie fût remise au lendemain : ce qui fut accepté. Les trois joueurs s'assemblèrent une heure avant le temps marqué, dans la chambre du jeu, et délibérèrent entre eux de quelle manière ils gagneroient le provincial. Il fut décidé qu'on joueroit au lansquenet, et que, pour mieux l'attirer, on lui laisseroit gagner au commencement cent louis. Le provincial, qui étoit rentré dans l'auberge, avoit entendu cette conversation d'une chambre voisine. Il dressa en conséquence sa contre-partie. Une demi-heure après, il se rendit dans la chambre où on l'attendoit, et se mit au jeu. Lorsqu'il eut gagné les cent louis, son laquais, qui étoit averti, vint lui dire qu'une personne vouloit lui parler. Il sortit, et alla loger ailleurs.

Le peuple appelle gens d'esprit ceux qui sont

(1) *Qui foveam fodit, incidet in eam*, etc. Eccli. 27.

fins; mais il vaudroit encore mieux être stupide et passer pour tel, que d'être fin et trompeur. La finesse est l'occasion prochaine de la fourberie, et de l'une à l'autre le pas est glissant. Le cardinal Mazarin, ayant envie d'acheter pour le frère du roi une belle maison de campagne, jeta les yeux sur celle qu'avoit à Saint-Cloud un riche partisan. Celui-ci avoit dépensé des sommes immenses à l'embellir. Le cardinal l'envoya chercher, sous quelques prétextes, fit tomber l'entretien sur cette maison de campagne, et demanda combien elle lui avoit coûté. Le financier, craignant d'ouvrir les yeux au ministre sur ses grandes richesses, se défendit de répondre à cette question. Le cardinal le pressa, et lui dit : « Avouez la vérité, votre maison vous coûte bien un million. — Un million! s'écria le partisan : je ne suis pas assez riche pour faire une pareille dépense, ni assez imprudent pour enterrer ainsi une somme si considérable, quand je la posséderois. — Je vois bien, poursuivit le ministre, qu'elle vous revient à six cent mille livres. — Non, monseigneur, répondit le financier, je n'ai ni la volonté, ni le pouvoir de consacrer à mes plaisirs une pareille somme. — Je vous entends, continua le cardinal, la médisance a grossi les objets, cette maison vous coûte trois cent mille livres. » Le financier parut approuver cela, parce qu'il crut que c'étoit le point où il devoit fixer la curiosité du ministre. Mais le cardinal prenant alors un ton charitable : « Que je vous plains, monsieur, lui dit-il, voilà

trois cent mille francs qui ne vous rapportent rien, et que vous auriez pu faire valoir; votre industrie auroit doublé cette somme. J'entre dans votre situation. Qu'on donne trois cent mille livres à monsieur, dit-il à un intendant des finances, et qu'il cède sa maison à Monsieur, frère du roi. »

Ces sortes d'artifices sont indignes d'un grand, d'un homme en place, dont l'élévation des sentimens doit répondre à celle de son rang. On peut faire bien ses affaires et celles de ses amis, sans tromper les autres. Mais, pour quelque avantage que ce soit, l'honnête homme n'emploiera jamais ni finesse, ni duplicité, ni mensonge. Il a cette noble vérité de caractère, qui croiroit, en se déguisant aux yeux d'autrui, perdre le droit précieux d'en être estimé. Il ne suivra ni les voies obliques, ni les sentiers couverts, ni les routes ténébreuses et écartées. Celui qui médite de noirs desseins, cherche les chemins détournés, et ne marche qu'à la faveur des ténèbres : celui qui ne pense qu'à bien faire, suit les grandes routes, et marche à la clarté du soleil. Une belle âme ne craint point de se montrer, sûre qu'on aura pour elle d'autant plus d'amour et de respect, qu'on y verra plus de droiture et de franchise. Qui n'admirera en effet celle du sénat romain, dans le beau trait que Tite-Live nous en a conservé? Les peuples d'Ardée et d'Aricie, voisins de Rome, étoient en guerre pour des terrains, auxquels chacun d'eux prétendoit. Enfin, las de combattre, ils

convinrent de s'en rapporter au jugement du peuple romain, dont l'équité étoit révérée par tous ses voisins. Les tribus furent assemblées; et le peuple, ayant cru voir dans la discussion que ces terres lui appartenoient, se les adjugea. Le sénat vit avec peine que les Romains eussent dans cette occasion démenti leur générosité naturelle, et qu'ils eussent trompé l'espérance de leurs voisins qui s'étoient soumis d'eux-mêmes à leur arbitrage. Il n'y eut rien que ne fit cette auguste campagnie, pour inspirer au peuple de plus nobles sentimens; mais toutes ses représentations furent inutiles. Après que la sentence eut été rendue, ceux d'Ardée, dont le droit étoit le plus apparent, étoient prêts à s'en venger par les armes. Le sénat ne rougit point de leur déclarer publiquement qu'il y étoit aussi sensible qu'eux-mêmes : qu'à la vérité il ne pouvoit pas casser un décret du peuple; mais que, s'ils vouloient bien se fier au sénat, il prendroit un tel soin de leur satisfaction, qu'il ne leur resteroit aucun sujet de plainte. Les Ardéates se fièrent à cette parole. Il leur arriva, bientôt après, une affaire capable de ruiner leur ville de fond en comble. Ils reçurent un si prompt secours, par les ordres du sénat, qu'ils se crurent trop bien payés des terrains qu'ils prétendoient leur avoir été pris, et ils ne songeoient plus qu'à remercier de si fidèles amis; mais le sénat ne fut pas content jusqu'à ce qu'en leur faisant rendre les terres que le peuple s'étoit adjugées, il eût rendu un nouvel éclat à la gloire du nom romain.

L'homme qui a des sentimens, regarde le déguisement, la fourberie, comme une tache honteuse et flétrissante; et il aimeroit mieux périr, que de se procurer les plus grands avantages par une trompeuse dissimulation. Le prince sicilien, dont nous allons parler, ne pensoit pas si noblement. Rolland, frère naturel de don Pèdre, roi de Sicile, venoit de perdre un combat naval et d'être fait prisonnier. On demandoit pour sa rançon douze mille florins. Il ne pouvoit payer cette somme. Une belle et riche bourgeoise de Messine, nommée Camille de Turinha, la lui fit offrir, s'il vouloit l'épouser. Rolland feignit d'y consentir, et en donna sa promesse par écrit. Sorti de sa captivité, il se mit fort peu en peine de tenir sa parole, et allégua l'excessive disparité des conditions. Camille l'appelle en justice, et produit l'acte signé de sa main. Les magistrats jugent à la rigueur, et condamnent Rolland à accomplir sa promesse. Il se rend, accompagné de plusieurs seigneurs, chez Camille, qui avoit étalé toute la magnificence de ses ameublemens, et s'étoit ornée elle-même de ses plus riches parures. Rolland la prie d'oublier son injurieuse résistance, et déclare qu'il est prêt.... « Arrête, lui dit Camille, je suis satisfaite. Penses-tu que mon cœur ait attendu jusqu'à présent pour te rejeter? Je voulois un époux du sang royal; mais tu dérogeas à ta naissance au moment que tu faussas ta parole, et je jurai de n'être jamais à toi. Je ne t'ai poursuivi en justice réglée, qu'afin de te couvrir de confu-

sion. Adieu : porte ailleurs ta main flétrie, reprends ta promesse, garde encore le prix de ta rançon, je t'en fais présent. » A ces mots, laissant Rolland interdit, elle perce la foule étonnée, et va se jeter dans un couvent.

L'honnête homme, loin de chercher à profiter de la simplicité, à surprendre la bonne foi des autres, ne croira pas même toujours la représaille permise et innocente. Un juif, ayant arrêté pour vingt-quatre heures la morve à un cheval qui étoit blanc, le vendit chèrement à un gentilhomme; car, à ce défaut près, le cheval étoit parfait. Le gentilhomme attrapé eut recours à la ruse. Il fit peindre le cheval en noir, lui arrêta encore la morve, et trouva le secret de le vendre beaucoup plus cher au même juif, qui ne le reconnut point. Le juif étoit un fripon, et le gentilhomme ne l'étoit guère moins. Tout ce que la probité pouvoit permettre, c'étoit de recouvrer ce qu'on avoit perdu, et de couvrir le trompeur de confusion.

C'est une erreur assez commune que de croire qu'on peut vendre ou acheter à tout prix, et profiter de l'ignorance ou du besoin de celui qui vend ou qui achète. Mais c'est, en trompant les autres, se tromper soi-même. Si la valeur certaine de la chose que vous voulez vendre ne vous est pas connue, vous devez vous en rapporter à des connoisseurs. Cette valeur est-elle réglée par l'estimation commune des hommes? vous ne pouvez,

sans vous rendre coupable d'injustice, excéder l'étendue que le droit lui donne (1).

S'il est vrai que les marchandises qu'on vient vous offrir perdent quelque chose de leur valeur, suivant l'axiome reçu, *merces ultroneæ vilescunt*, et peuvent alors s'acheter à un prix un peu plus bas; il faut convenir aussi qu'il y a bien peu de charité à profiter de la nécessité et de la misère, pour faire ce qu'on appelle de bons marchés. De pareils gains seront toujours vils; et si l'on achète beaucoup au-dessous du plus bas prix, ils paroîtront injustes même, aux yeux de l'honnête homme.



A tous ses ennemis un cœur noble pardonne.

Il y a plus de noblesse et de vraie grandeur d'âme à pardonner qu'à se venger. Une âme généreuse ne se venge point. Ce n'est pas une marque de lâcheté et de foiblesse, comme on le croit communément, de ne point tirer vengeance de ceux qui nous ont offensés : c'est, au contraire, la preuve du plus grand courage. Se vaincre soi-même, et surmonter le désir de la vengeance, ce désir qu'il paroît si naturel et si doux de satisfaire, c'est la plus belle de toutes les victoires :

(1) Les jurisconsultes et les théologiens distinguent trois sortes de prix légitimes, *le plus bas*, *le moyen et le plus haut*; par exemple, 19, 20 et 21 fr. Cette étendue augmente à proportion de la somme, et si le prix moyen est 100 francs, le plus bas sera 95, et le plus haut 105 ou environ. On ne peut ordinairement, sans injustice passer ces justes bornes; mais on peut acheter au plus bas de ces prix, et vendre au plus haut.

plus on conviendra qu'elle est difficile, plus on sera forcé d'avouer qu'elle est glorieuse.

De sa colère éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre, et réprimer les flots
De son orgueil : c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même, et voilà mon héros.

ROUSSEAU.

Ce n'est point, pour l'ordinaire, par grandeur d'âme ni par honneur qu'on se venge : c'est par lâcheté et par foiblesse; c'est parce qu'on n'a pas le courage et la force de s'élever au-dessus du respect humain, de réprimer les mouvemens impétueux qui, au dedans de nous-mêmes, nous sollicitent à la vengeance. Ainsi l'ont pensé les païens eux-mêmes. « Aimer à se venger, dit un ancien, est la marque d'un petit génie, d'une âme foible (1). » Celui qui a de l'élévation dans l'âme, se regarde au-dessus des injures, et les pardonne. « Quand on me fait une injure, disoit le célèbre Descartes, je tâche d'élever mon âme si haut, que l'offense ne parvienne pas jusqu'à moi. »

Elisabeth, reine d'Angleterre, qui mériteroit d'être placée au nombre des plus grands monarques, si elle n'avoit pas souillé sa gloire par ses cruautés contre les catholiques, et par la mort injuste de la reine d'Ecosse; Elisabeth savoit de même s'élever noblement au-dessus de tous les sentimens de la vengeance. Elle en a donné plusieurs exemples; mais celui que nous allons rapporter nous a paru un des plus beaux.

(1) *Infirmi est animi exiguique voluptas, ultio.* Juven.

Une Ecossaise, nommée Marie Lambrun, avoit été au service de Marie Stuart. Elle s'étoit mariée ensuite, et la reine d'Ecosse avoit accordé plusieurs grâces à son mari. Cet homme fut si affligé de la triste destinée de sa bienfaitrice, qu'il mourut le même jour que cette malheureuse princesse eut la tête tranchée. Marie Lambrun, qui aimoit tendrement son mari, et qui étoit très attachée à la reine d'Ecosse, forma le dessein de venger leur mort sur Elisabeth. Elle se déguisa en homme, et prit le nom d'Antoine Spark. Elle cacha sous ses habits deux pistolets, résolue d'en tirer un sur la reine, et de se tuer avec l'autre. Un jour qu'Elisabeth se promenoit dans ses jardins, Marie Lambrun, qui n'avoit pas encore trouvé l'occasion favorable, voulut exécuter son horrible attentat. Elle perça la foule avec trop de précipitation. Un de ses pistolets tomba, et fut aperçu par les gardes de la reine, qui se saisirent d'elle. Elisabeth la fit approcher, et lui demanda qui elle étoit. « Je suis femme, répondit-elle avec intrépidité, quoique je sois habillée en homme. J'ai été plusieurs années au service de la reine Marie Stuart, que vous avez fait mourir injustement. Mon mari en est mort de douleur. J'ai cru devoir venger, au péril de ma vie, leur mort par la vôtre. »

Son nom qu'elle dit, le son de sa voix et ses traits qu'on se rappela, la firent reconnoître à plusieurs personnes, qui se souvinrent de l'avoir vue chez Marie Stuart. « Vous avez donc cru, lui

dit la reine, faire votre devoir en m'assassinant; et moi, que pensez-vous que je doive faire? — Me demandez-vous cela, lui répondit Marie Lambrun, en qualité de reine ou de juge? » Elisabeth lui dit que c'étoit en qualité de reine. « Vous devez donc, reprit-elle, me faire grâce. — Quelle assurance me donnerez-vous, lui dit Elisabeth, que vous n'abuserez point de cette grâce, et que vous n'attenterez pas une seconde fois à ma vie? — Madame, répondit l'Ecossaise, la grâce qu'on veut donner avec tant de précaution, n'est plus une grâce : ainsi vous pouvez me juger. » Elisabeth se tournant vers les seigneurs de sa cour, qui étoient près d'elle, leur dit : « Depuis trente ans que je règne, personne ne m'a encore donné une si belle leçon. » On lui conseilloit de livrer cette femme à la sévérité des lois; mais elle lui accorda sa grâce entière et sans condition. L'Ecossaise, en la remerciant, lui ajouta : « Si vous voulez que la grâce que vous m'accordez me soit utile, faites-moi conduire sûrement hors du royaume et jusque sur les côtes de France. » Ce qui fut exécuté.

Catherine de Médicis, reine de France, se distingua aussi par cette grandeur d'âme dont nous parlons. Elle ne voulut jamais souffrir qu'on recherchât l'auteur de l'infâme libelle intitulé *la Catherine.* Des soldats disoient un jour mille indignités d'elle près de son carrosse. Le cardinal de Lorraine dit qu'il alloit les faire arrêter, afin qu'on les punît du dernier supplice. « Non, dit

cette princesse, je veux apprendre aujourd'hui à la postérité, qu'une femme, une reine, et une Italienne, ont su dans une même personne commander au désir de la vengeance. »

Il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour pardonner à ses ennemis; il suffit d'avoir de l'élévation dans l'âme et de la noblesse dans les sentimens. Avant que la religion eût en quelque sorte divinisé le pardon des injures, par le plus grand de tous les exemples, combien de beaux traits en ce genre l'histoire ancienne ne nous offre-t-elle pas! On y voit des philosophes, des sages, des rois même, grands par leurs exploits, par leurs victoires et par leurs conquêtes, qui devoient, ce semble, être plus sensibles à tout ce qui pouvoit blesser leur réputation ou nuire à leur gloire, souffrir avec une patience admirable les injures et les outrages, sans les punir, comme ils le pouvoient facilement.

Des ambassadeurs d'Athènes étant venus se plaindre à Philippe, roi de Macédoine, de quelque acte d'hostilité, ce prince, à la fin de l'audience, leur demanda s'il pouvoit leur rendre quelque service. « Le plus grand service que tu puisses nous rendre, lui répondit l'un d'eux, c'est d'aller te pendre. » A ces mots, sans s'émouvoir, quoiqu'il vît tout le monde justement indigné : « Dites à vos maîtres, répliqua-t-il, que ceux qui osent dire de pareilles insolences, sont bien plus hautains et moins pacifiques que ceux qui savent les pardonner. »

César, qui seroit peut-être le plus grand homme de l'antiquité, s'il avoit eu moins d'ambition, ne

témoigna aucun ressentiment des épigrammes sanglantes de Catulle. Après la guerre civile, il pardonna à tous ses ennemis, il regretta que Caton, en se donnant la mort, lui eût envié la gloire de lui pardonner.

Rien n'est plus glorieux, sans doute, que de pouvoir perdre un ennemi, et de lui faire grâce. Plus on est élevé, plus on doit pardonner facilement. Les grands doivent avoir de grands sentimens : ils s'avilissent, si leur façon de penser ne répond pas à leur rang. Adrien, étant parvenu à l'empire, dit à un de ses ennemis qu'il rencontra : « Maintenant que je suis empereur, vous n'avez plus rien à craindre de moi. »

Avant que de vous venger de votre ennemi, examinez sans passion si vous ne lui avez pas donné sujet de vous faire du mal, de vous haïr, et, si cela est, ayez la grandeur d'âme et le courage d'en convenir, et de lui pardonner. Montécuculli, général des armées de l'empereur, avoit donné ordre que personne ne passât par les blés. Un soldat, revenant d'un village, traversa un sentier qui étoit au milieu des blés et dans le cas de la loi. Montécuculli l'ayant aperçu, envoya ordre au prevôt de l'armée de faire son devoir. Cependant le soldat protestoit au général qu'il ne savoit pas la défense. Montécuculli répondit : « Que le prevôt fasse son devoir. » Alors le soldat outré, et qu'on n'avait pas encore désarmé, dit : « Je n'étois point coupable, je le suis maintenant, » et tira son fusil sur le général. Le coup manqua. Monté-

cuculli reconnut qu'il avoit lui-même eu tort, et pardonna.

Si nous avons donné lieu à la haine qu'on nous porte, hâtons-nous de pardonner, pour réparer notre faute; si nous n'avons aucun tort, pardonnons encore plus volontiers. N'est-il pas bien plus doux d'avoir à pardonner que d'avoir besoin de pardon? L'empereur Théodose-le-Grand écrivit à Rufin, préfet du prétoire : « Si quelqu'un parle mal de notre personne et de notre gouvernement, nous ne voulons pas le punir. S'il a parlé par légèreté, il faut le mépriser; si c'est par folie, il faut le plaindre; si c'est une injure, il faut lui pardonner. »

La gloire des hommes, en effet, seroit-elle de se déchirer mutuellement comme les bêtes les plus féroces? Leur grandeur consisteroit-elle à faire des malheureux? Doivent-ils beaucoup s'applaudir de leur puissance, quand, par le honteux motif de se venger, ils ont versé le sang de leurs frères; quand ils ont défiguré en eux l'ouvrage de la nature; quand ils ont procuré leur ruine, leur déshonneur; quand ils les ont réduits à pleurer éternellement les pertes que leur a causées une vengeance portée à l'excès? Ne seroit-il pas bien plus glorieux d'épargner des coupables, qui ne peuvent ou ne veulent plus nuire; de songer qu'on a pu les perdre et qu'on les a sauvés; de les forcer à reconnoître qu'ils doivent la conservation de leur fortune, de leur vie, de leur honneur, à ceux qu'ils avoient le plus sensiblement offensés?

témoigna aucun ressentiment des épi[illegible]
sanglantes de Catulle. Après la guerre
pardonna à tous ses ennemis, il reg[illegible]
ton, en se donnant la mort, lui e[illegible]
de lui pardonner. [illegible]st

Rien n'est plus glorieux, [illegible]
pouvoir perdre un ennemi [illegible] La
Plus on est élevé, plus [illegible] est
ment. Les grands doi[illegible] [illegible]x. Ils
mens : ils s'avilissen[illegible] [illegible]t-être
répond pas à leur [illegible] [illegible]ne dans
l'empire, dit à u[illegible] [illegible]ommes re-
« Maintenant [illegible], ou comme désho-
plus rien à [illegible] impossible. Mais en voyant
Avant grands hommes, tant de princes même,
examin[illegible] une gloire de pardonner à leurs ennemis,
don[illegible] faux préjugés tombent.
et On reprochoit à l'empereur Théodose le jeune
d'être trop doux et trop bon envers ses ennemis.
« En vérité, répondit-il, bien loin de faire mourir les vivans, je voudrois pouvoir ressusciter les morts. »

Louis II, duc de Bourbon, ayant été quelque temps prisonnier en Angleterre, signala son retour par une des actions les plus magnanimes dont l'histoire ait conservé le souvenir. Pendant sa détention, la plupart des barons et des gentilshommes de ses états avoient profité de son absence pour piller ses domaines. Ils étoient tous assemblés auprès de lui, lorsque le procureur-général de ce prince lui apporta un mémoire détaillé des torts qu'ils lui avoient faits. Ils pâlirent

furent consternés. Mais le généreux prince dit
agistrat : « Avez-vous aussi tenu registre des
es qu'ils m'ont rendus ?—Non, mon prince,
t-il. — Il faut donc brûler ces papiers,
duc, je n'en puis faire usage. » En même
s prit, et les jeta dans le feu, sans les
seroit difficile d'exprimer combien la
t pénétrée d'un si grand trait de
clémence.

ta le nom de Grand, encore plus
on cœur que par ses victoires.
sonne n'aima plus à pardonner que ce prince, parce que peut-être aussi jamais personne n'eût l'âme plus grande. La bonté et la clémence sembloient composer son caractère. Il dit un jour au duc de Mayenne : « Le plus grand plaisir que j'ai en faisant la paix, c'est de pardonner aux rebelles. » On sait aussi ce qu'il dit à ce même duc, qui lui avoit fait la guerre et lui avoit long-temps disputé la couronne. Le duc de Mayenne étoit fort gros, et mauvais piéton. Henri IV, se promenant un jour avec lui, prit plaisir à le lasser, en le faisant marcher beaucoup. Le duc lui demanda quartier. « Mon cousin, lui dit le roi, voilà la seule vengeance que je prendrai jamais de vous. »

On reprochoit un jour à ce même prince, qu'il traitoit avec trop de bonté les ligueurs, ses ennemis irréconciliables. Il répondit : « Dieu me pardonne, je dois pardonner : il oublie mes fautes, je dois oublier celles de mon peuple. Que ceux

qui ont péché se repentent, et qu'on ne m'en parle plus. »

Que ce sentiment est beau, et qu'il est digne de la religion qui l'inspiroit! C'est là, en effet, un des plus puissans motifs qu'elle nous présente contre le ressentiment. Il suffiroit seul, bien médité, pour arrêter l'homme le plus animé à courir à la vengeance. Nous offensons Dieu tous les jours, et il nous supporte. La justice divine, depuis long-temps, demande notre perte; mais la miséricorde calme sa colère, éteint entre ses mains la foudre qu'il étoit prêt à lancer : et dans la fureur qui nous transporte, nous voudrions écraser nos frères. Nous demandons à Dieu d'oublier nos offenses, et nous ne voulons pas oublier celles qu'on nous a faites.

Le célèbre patriarche d'Alexandrie, saint Jean-l'Aumônier, crut que cette considération, si capable de toucher un cœur qui conserve encore quelques sentimens de religion, pourroit engager un des plus grands seigneurs de la ville à se réconcilier avec une personne contre laquelle il avoit une inimitié déclarée. Il l'avoit exhorté plusieurs fois, mais inutilement, à le faire. Le voyant toujours inflexible, il le pria de venir le trouver, sous prétexte de quelques affaires publiques, et il le conduisit dans sa chapelle. Il y célébra devant lui la messe, à laquelle il n'y avoit nulle autre personne que celui qui la servoit. Après la consécration, quand il eut commencé l'oraison dominicale, qu'ils prononçoient tous trois ensemble,

selon la coutume de ce temps-là, le saint patriarche fit signe au servant de se taire à ces mots : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés;* et il se tut lui-même, de sorte que ce seigneur fut le seul qui les prononça. Le saint se tournant alors de son côté, lui dit avec beaucoup de douceur : « Pensez, je vous prie, à ce que vous venez de demander et de dire à Dieu, lorsque, pour l'engager à vous pardonner vos offenses, vous avez protesté que vous pardonniez à ceux qui vous ont offensé. » Ce seigneur, frappé de ces paroles, se jeta aux pieds de son patriarche, et il lui répondit : « Je suis prêt à faire tout ce que vous voudrez. » Il alla aussitôt se réconcilier sincèrement avec son ennemi.

« Celui, dit le sage, qui voudra se venger, sentira la vengeance du Seigneur, et Dieu n'oubliera jamais ses péchés. L'homme garde sa colère contre un homme, et il ose demander à Dieu qu'il le guérisse ! Il n'a pas compassion d'un homme semblable à lui, et il demande à Dieu miséricorde (1) ! » Vous priez qu'on vous pardonne comme vous pardonnez. Malheureux ! que faites-vous ? En demandant grâce, vous demandez votre perte : votre arrêt sort de votre bouche, et vous vous condamnez vous-même. En ajoutant le crime de la vengeance à tant d'autres dont vous êtes déjà coupable, vous grossissez les flots

(1) *Qui vindicari vult, à Domino inveniet vindictam, et peccata illius servans servabit*, etc. Eccli. 28.

de la vengeance divine, qui sont près de tomber sur vous.

Mais voulez-vous, au contraire, désarmer le bras du Seigneur levé sur votre tête? désarmez le vôtre. Voulez-vous obtenir une entière absolution de tout ce que vous devez à la justice divine? remettez de bon cœur et sans délai tout ce qu'on vous doit. Ne craignez point de faire les premiers pas vers la réconciliation. Celui qui revient le premier, est, aux yeux de Dieu, le vainqueur le plus grand, et le plus digne de la couronne immortelle destinée au pardon des offenses.

Qu'est-ce donc qui vous retient? Il m'est impossible, dites-vous, de pardonner cette injure, de me réconcilier avec cet ennemi qui m'a offensé cruellement. Mais vous vous réconciliez néanmoins, quand un grand de la terre témoigne qu'il le souhaite, quand votre intérêt le demande. Et vous ne pourriez faire pour Dieu, pour vos intérêts éternels, ce que vous pouvez faire par déférence pour un homme, ou dans la vue d'un intérêt temporel? Vous savez ce que répondit un courtisan qui étoit devenu fort riche. On lui demandoit comment il s'étoit enrichi : « En dévorant les injures, dit-il, et en faisant des remercîmens à ceux qui m'offensoient. »

Si je pardonne, ajoutez-vous, le monde me blâmera, me méprisera. Eh quoi! la patience, la douceur, la modération, ne sont-elles donc plus des vertus à ses yeux! Pourquoi l'orateur romain croyoit-il donner une louange si glorieuse à César,

quand il disoit qu'il n'oublioit que les injures? Mais j'en appelle à vous-même. De tous les traits admirables dont la vie du vertueux Joseph est remplie, en est-il un dont vous soyez plus touché malgré vous, que du pardon généreux qu'il accorde à ses frères? Dites-moi, je vous prie, quand David vous paroît-il plus grand? Est-ce lorsqu'il va pour se venger de l'outrage qu'il a reçu du brutal époux d'Abigaïl, ou lorsque, deux fois maître des jours d'un prince jaloux et acharné à sa perte, deux fois il se fait une loi de l'épargner? Saül en pleure de reconnoissance et d'admiration. « C'est donc vous, s'écrie-t-il, mon cher David! c'est vous qui me conservez la vie, tandis que je viens pour vous l'ôter. Ah! je reconnois mon crime et vos vertus. Oui, vous êtes plus juste, et plus digne de régner que moi. » Avec quelle modération n'entend-il pas les reproches sanglans de Séméï! Il retient le courroux de l'impétueux Abisaï, qui veut le venger par la mort de cet insolent; et, lorsqu'il est rétabli sur le trône, il reçoit sa soumission, lui accorde le pardon de son crime, et lui jure qu'il ne lui sera fait aucun mal. Des lions et des ours étouffés, un superbe géant terrassé, des armées défaites, des nations domptées et contraintes à recevoir sa loi, élèvent ce grand homme au-dessus du reste des hommes; mais des outrages pardonnés, des injures oubliées, des ennemis épargnés, l'élèvent au-dessus de lui-même. « L'homme patient, dit Salomon, est préférable à l'homme brave et cou-

rageux; et celui qui, maître de soi, sait commander à son propre cœur, vaut mieux que celui qui sait prendre des villes (1). »

Vous ne vous rendez pas encore, et vous croyez qu'il est absolument de votre honneur de vous venger. Mais, dites-moi, Dieu sait-il en quoi consiste le véritable honneur? connoît-il la vraie gloire? Vous n'ignorez pas combien il est jaloux de la sienne. Cependant il fait luire son soleil pour les méchans comme pour les bons; il verse des pluies fécondes sur les terres des impies, comme sur celles des justes. Les hommes les plus dignes de sa colère éprouvent ses bontés. A la vue des méchans qui prospèrent, qui vivent dans l'abondance, l'impie demande si Dieu est instruit de ce qui se passe sur la terre; le juste même est quelquefois tenté de douter de sa providence et de sa justice. Il nous paroît qu'il seroit de son honneur et de sa gloire de prendre en main sa cause et de déployer sa vengeance. Il n'a qu'à le vouloir, et d'un seul de ses regards il peut réduire tous ses ennemis en poudre. Cependant il souffre, il tolère, il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive : c'est par là que Dieu fait éclater sa grandeur. Il est bon, parce qu'il est grand : c'est parce qu'il est le maître de tous, qu'il les épargne tous. Et vous vous croirez flétri, perdu d'honneur, en suivant son exemple! Depuis quand donc est-on déshonoré, en ressemblant au Roi du ciel et de la terre? Etes-vous plus

(1) *Melior est patiens viro forti*, etc. Prov. 16.

digne de respect que lui? Y a-t-il plus de crime à vous offenser, à manquer à ce qu'on vous doit?

C'est d'après un si beau modèle, qu'on a vu tant de chrétiens pardonner à leurs plus cruels ennemis, tant de princes et de guerriers renoncer à tous leurs ressentimens, et, en honorant par un si digne sacrifice la religion qui en étoit le motif, se couvrir eux-mêmes de gloire?

Le brave Crillon, dont le nom vivra à jamais dans les fastes militaires de la France, fit un jour un beau trait, qui mérite d'être connu. Un soldat huguenot, croyant abattre en lui un des plus forts appuis des catholiques, résolut de le tuer pour venger la mort de tant de calvinistes, à qui le bras de ce célèbre guerrier avoit été si funeste à la bataille de Montcontour. Le soldat se cache dans un endroit d'où il peut exécuter son dessein; il lui tire un coup d'arquebuse, qui heureusement ne lui fait qu'une légère blessure. Crillon furieux court à l'assassin. Dans le temps qu'il est près de le percer, le soldat tombe à ses pieds et lui demande la vie. « Rends grâces à ma religion, lui dit Crillon, et rougis de n'en être pas. Va, je te donne la vie. Si la parole d'un sujet, rebelle à son roi et infidèle à sa religion, pouvoit être reçue, je te demanderois de me promettre de ne jamais combattre que pour le service de ton légitime souverain. » Le soldat confondu et pénétré, jura une fidélité inviolable à son roi et à la religion catholique, dont il fit profession à l'instant même.

Louis XII, un des meilleurs rois qu'ait eus la

France, fit au commencement de son règne une liste des grands dont il avoit eu à se plaindre sous Charles VIII, son prédécesseur, tandis qu'il n'étoit encore que duc d'Orléans. Il marqua d'une croix le nom de chacun d'eux. Presque tous, croyant qu'ils alloient devenir les victimes du juste ressentiment de ce prince, voulurent s'éloigner de la cour. Mais il les rassura par ces paroles vraiment dignes d'un roi très chrétien : « La croix que j'ai jointe à vos noms, ne devoit pas vous annoncer de vengeance : elle marque, ainsi que celle de Notre-Seigneur, le pardon des injures. »

Tout le monde sait le beau mot de ce grand prince, qui, étant monté sur le trône, dit « que le roi ne vengeoit pas les injures du duc d'Orléans. » On admire avec raison cette noble réponse; mais elle paroîtra encore plus héroïque, quand on saura à quelle occasion il la fit. Etant duc d'Orléans, il donna dans une compagnie un démenti à madame de Beaujeu, sœur de Charles VIII. René, duc de Lorraine, lui donna sur-le-champ un soufflet. Après la mort de Charles VIII, les ennemis du duc René sollicitèrent Louis XII à se venger. Ce fut alors qu'il fit cette belle réponse. Il poussa même la magnanimité jusqu'à permettre dans la cérémonie de son sacre, au duc René, de servir de pair pour le duc de Normandie. Quelle leçon pour ceux qui croient qu'il est de leur honneur de tirer vengeance d'une injure ou d'un outrage!

Vous avez des sentimens, dites-vous, et vous n'êtes pas assez lâche pour souffrir un affront. Dites que vous n'avez pas des sentimens assez nobles pour le mépriser, que vous n'avez pas l'âme assez élevée pour être hors d'atteinte aux insultes. Le plus indigne et le plus foible des hommes sera maître, quand il le voudra, de montrer qu'il est au-dessus de vous, qu'il peut à son gré troubler votre tranquillité, empoisonner vos plaisirs, remplir votre vie d'amertume, vous rendre misérable au sein de la destinée la plus heureuse. Une main cachée cherche à vous percer des traits de la calomnie; et, au lieu de rendre ses efforts impuissans, en vous élevant au-dessus, vous vous blessez vous-même en vous tourmentant, et vous aigrissez la plaie en voulant la guérir. Un esprit satirique et malin répand sur vous le sel piquant du ridicule, qui montre toute la noirceur de son caractère; et vous en êtes au désespoir. Un insolent, un brutal, vous fait une insulte qui le déshonore encore plus que vous; et vous entrez en fureur, vous ne respirez que la vengeance. Mais ne voyez-vous pas, qu'en vous livrant contre lui aux transports violens de la colère, vous punissez sur vous ses impertinences, et vous vous faites plus de mal que l'ennemi le plus méchant ne pourroit vous en faire? « Si je m'affligeois, disoit la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, je me rangerois du parti de ceux qui me veulent du mal, j'applaudirois à leur dessein de me rendre malheureuse, et j'emploie-

rois mes propres mains à enfoncer plus avant le poignard qu'ils me veulent mettre dans le sein. »

Le duc de l'Infantado, grand d'Espagne de la première classe, irrité d'un refus que lui avoit fait le cardinal Ximénès, qui, de fils d'un procureur de village, étoit devenu ministre d'état, envoya son aumônier pour lui dire des injures, et lui reprocher la bassesse de sa naissance. L'aumônier se rendit chez le cardinal, se mit à ses genoux, et le prévint de la commission dont il étoit chargé. Le ministre le fit relever, et lui dit : « Retournez vers votre maître; vous le trouverez bien honteux de vous avoir donné cette commission. » Le duc de l'Infantado fut en effet si confus, quand il revit son aumônier, qu'il le querella ainsi que ses amis qui ne l'avoient pas empêché de faire cette sottise.

Ce n'est pas seulement par grandeur d'âme que nous devons pardonner; notre propre bonheur nous y invite. Si le plaisir de la vengeance semble doux, il coûte quelquefois bien cher; et l'on gagneroit plus à surmonter son ressentiment par un pardon généreux, qu'à l'entretenir par des désirs de vengeance. Aristippe, qui étoit brouillé avec Eschine le philosophe, le rencontrant un jour : « Jusqu'à quand, lui dit-il, serons-nous si sots que de nous haïr l'un l'autre ! » Que de peines ne s'épargne-t-on pas en pardonnant ! Quelle foule de mouvemens furieux dans l'âme de celui qui cherche à se venger? Il en est agité nuit et jour, il ne goûte pas un moment de repos; si son ennemi est à l'abri de ses coups, et se rit de ses

vains efforts, quel cruel désespoir ! Si les traits qu'il lance sont repoussés par d'autres, quelle affreuse guerre ?

Mais je veux qu'il triomphe de son adversaire : goûtera-t-il long-temps le plaisir de la vengeance ? Non : la passion calmée, il reconnoîtra qu'il a trop écouté son ressentiment, qu'il s'est porté à des excès, qu'il s'est trop vengé; et ses propres remords le puniront. La satisfaction qu'on tire de la vengeance, satisfaction qui dure si peu, qui est si empoisonnée, mérite-t-elle donc d'être achetée si cher ? Si le pardon des injures coûte d'abord (car il faut l'avouer, rien n'est peut-être plus difficile au cœur de l'homme), on en est bien dédommagé par la paix, la tranquillité, le contentement, qui suivent ce généreux sacrifice. C'est ce que répondit Henri IV, dont nous avons déjà loué la clémence et le noble oubli des injures. Comme on le sollicitoit à traiter avec rigueur quelques villes du parti de la ligue, qu'il avoit soumises, il dit cette belle maxime : « La satisfaction qu'on tire de la vengeance, ne dure que peu de momens ; mais celle que la clémence produit, ne finit jamais. » On peut dire de la modération ce qu'on a dit de la science : la racine en est amère, mais les fruits en sont doux.

La loi qui nous interdit la vengeance, qui nous ordonne de réprimer nos haines et nos emportemens, est donc une loi aussi aimable et aussi admirable, qu'elle est juste et nécessaire. Que deviendroit la société, s'il étoit permis à chacun de

ses membres de satisfaire ses ressentimens? Les villes et les campagnes ne seroient-elles pas bientôt un vaste théâtre de troubles, d'horreur et de sang? Tout ne seroit-il pas en proie aux meurtres, aux incendies, au carnage? Et l'univers ne deviendroit-il pas comme un champ de bataille, où des ennemis acharnés se précipiteroient les uns sur les autres pour s'entr'égorger.

Arbitre souverain de la destinée de ses créatures, Dieu est seul leur juste juge. C'est à lui qu'appartient la vengeance. Il s'est réservé le droit de punir ceux qui nous font du mal, de nous dédommager des torts qu'on nous cause, et de nous venger des outrages de nos ennemis. Tôt ou tard il jugera entre l'innocent et le coupable. S'il diffère de monter sur son tribunal, c'est qu'il trouve dans sa sagesse et dans sa bonté des raisons de différer : c'est à nous de révérer ces raisons profondes, sans vouloir les pénétrer, et il ne nous appartient pas de juger notre juge. Sommes-nous plus intéressés que lui à la vengeance, et n'est-il pas le premier offensé? Il supporte, il attend, il ne se hâte pas de perdre, parce qu'il veut sauver. Devons-nous être méchans, tandis qu'il est bon; et n'est-il pas de notre intérêt que ses miséricordes soient infinies? Lui reprocherez-vous sa bonté, sa patience à l'égard des méchans, des injustes, des oppresseurs? Reprochez-lui donc aussi celle avec laquelle il vous souffre. Que deviendriez-vous, s'il vous écrasoit au moment que vous aurez rendu à votre ennemi le mal pour le mal?

Vous craignez, dites-vous, qu'on n'abuse de votre bonté, qu'on n'en prenne droit de vous offenser encore. Mais, n'est-ce pas ce que tous les jours vous faites vous-même à l'égard de Dieu? En est-il pour cela moins disposé à vous souffrir, à vous pardonner? Celui dont vous avez à vous plaindre est un ingrat, un indigne, un misérable, un homme bien au-dessous de vous: mais n'est-ce pas tout ce que vous êtes aux yeux de Dieu? En a-t-il eu moins de bonté pour vous jusqu'à présent? a-t-il cessé de vous combler de ses bienfaits? ne les verse-t-il pas encore sur vous tous les jours? Si en ce moment on ouvroit à vos yeux ce livre éternel où est écrit tout ce que Dieu a fait pour vous, tout ce que vous avez fait contre lui, quel seroit votre étonnement! Plein de reconnoissance et de confusion, pourriez-vous lui refuser la grâce de votre ennemi qu'il vous demanderoit? Hé bien, il vous la demande: il vous offre, pour prix du pardon, d'ajouter encore de nouvelles grâces à celles dont il vous a favorisé. Plus il vous en coûte pour faire ce sacrifice, plus il est digne de vous et de lui. Quel plaisir pour une âme noble, de pouvoir faire à son Dieu le plus grand de tous les sacrifices?

Le divin rémunérateur, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, ne manquera pas de vous en récompenser. Outre la joie et la satisfaction intérieure qu'il répandra dans votre âme, et qui est bien au-dessus du plaisir de la vengeance, vous serez quelquefois encore, par d'autres avantages,

dédommagé au centuple de ce qu'il vous en aura coûté pour surmonter les sentimens que la haine inspire. Il dédaigneroit vos plus riches offrandes, qui lui seroient présentées par un cœur aigri, et il vous ordonneroit d'aller auparavant vous réconcilier avec votre frère. Mais vous pouvez tout attendre de sa bonté, si vous en avez vous-même pour votre ennemi. Craignez que celui-ci, en vous prévenant, ne mérite d'avoir plus de part à ses faveurs, et hâtez-vous d'obtenir la palme destinée à celui qui fera les premiers pas et les plus grands efforts pour la cueillir.

L'histoire ecclésiastique nous en a conservé un exemple bien frappant. Un prêtre nommé Saprice, et un laïque appelé Nicéphore, d'amis qu'ils étoient auparavant, étoient devenus ennemis déclarés. L'empereur Valérien ayant excité une sanglante persécution, Saprice fut pris. Il confessa Jésus-Christ avec beaucoup de courage, et fut condamné à avoir la tête tranchée. Nicéphore, qui, touché de repentir, avait déjà fait quelques tentatives inutiles pour se réconcilier avec lui, crut l'occasion favorable. Il se jeta plusieurs fois à ses pieds, en le suivant jusqu'au lieu du supplice, sans pouvoir vaincre sa haine obstinée. Lorsque Saprice fut sur l'échafaud, et que le bourreau alloit lui trancher la tête, il fut saisi de crainte à la vue de la mort, et dit qu'il étoit prêt à sacrifier aux dieux. Nicéphore, plus sensible à cette honteuse apostasie qu'au ressentiment de Saprice, déclara qu'il étoit chrétien, et qu'il ne sacrifieroit jamais aux

idoles. Il fut condamné à périr du même supplice, et reçut la couronne du martyre, dont son ennemi irréconciliable s'étoit rendu indigne.

XX.

Aimez à vous venger par beaucoup de bienfaits.

C'est, sans contredit, la plus belle et la plus noble de toutes les vengeances. Une grande âme ne croit pas que ce soit assez de souffrir en paix les mauvais traitemens de ses ennemis, de fatiguer leur malignité par sa patience, de désarmer leur colère en ne la combattant point : elle veut en triompher par ses bienfaits. Elle saisit toutes les occasions de les servir en public et en particulier; elle va jusqu'à les rechercher, jusqu'à les prévenir par ses bons offices : dans le besoin, ceux qui l'ont le plus offensée, sont quelquefois préférés à ses amis mêmes. Une telle magnanimité vous étonne; à peine en croyez-vous l'homme capable, tant elle vous paroît au-dessus de lui. Mais cet aveu même est une preuve qu'il n'y a que de la noblesse dans ce caractère; que toute la bassesse est pour celui qui offense, et toute la grandeur pour celui qui sait ainsi se venger.

Jeune homme pour qui j'écris ces réflexions, je veux élever vos sentimens, ennoblir votre cœur, et l'enflammer par de grands exemples encore plus que par mes leçons. Lisez donc et imitez.

Quelques ennemis secrets du gouvernement

de Suède, fâchés de ne pouvoir plus faire aussi bien leurs affaires particulières, en faisant mal celles de l'état, que du temps de l'anarchie, entreprirent de mettre dans leur parti un jeune poète, à qui le talent d'écrire en vers tenoit lieu de fortune. A leur instigation, il composa plusieurs satires très mordantes contre Gustave III. Ce prince en fut instruit, voulut les lire, et fit venir l'auteur. Le poète ne parut devant lui qu'avec le juste effroi d'un coupable qui prévoit son châtiment. « Mon ami, lui dit le monarque, vous écrivez avec esprit, mais il vous manque une chose essentielle, c'est du pain; je vous fais mon bibliothécaire, pour vous mettre à portée de cultiver vos talens : je vous pardonne ce que vous avez écrit. » Quelques jours après, le roi ayant fait lire au même poète confus et reconnoissant, quelques vers de sa composition, et trouvant qu'il avait encore le talent de bien lire, ajouta à sa qualité de bibliothécaire celle de son lecteur.

Quoique cette noble manière de se venger convienne surtout à ceux qui, par la grandeur de leur naissance, de leur condition et de leur fortune, ont moins à craindre qu'on n'en abuse, elle peut néanmoins souvent avoir lieu dans les états moins élevés, et y produire les plus sincères réconciliations. Boursault, poète français, auteur de plusieurs comédies remplies d'une très bonne morale et de beaucoup de traits d'esprit, avoit eu le malheur de déplaire à Despréaux, qui avoit lancé contre lui quelques-uns de ses traits satiriques.

Despréaux, étant allé aux eaux de Bourbon pour une extinction de voix, fut obligé d'y rester beaucoup plus de temps qu'il ne l'avoit cru. Boursault, qui étoit receveur des tailles à Montluçon en Bourbonnais, apprit par un de leurs amis communs, que son censeur étoit dans le voisinage et qu'il y manquoit d'argent. Il n'hésita pas un moment à l'aller trouver, et lui porta une bourse de deux cents louis. Despréaux fut si surpris, et en même temps si touché d'une telle générosité, qu'il se jeta à son cou, se réconcilia sincèrement avec lui; et ils lièrent ensemble une étroite et tendre amitié.

« Si votre ennemi a faim, dit Salomon, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire : car vous amasserez ainsi sur sa tête des charbons de feu, et le Seigneur vous le rendra (1). » Cette maxime, si pleine d'humanité et de religion, a été heureusement rendue par ces beaux vers :

S'il a faim, que nos mets largement le nourrissent;
S'il a soif, que nos eaux soudain le rafraîchissent.
Nos soins et nos bienfaits, nos dons sur lui versés,
Sont des charbons de feu sur sa tête amassés.
O mortels! c'est ainsi que la vertu se venge.
Les cœurs sont à Dieu seul, c'est lui seul qui les change.
Des bons et des méchans lui seul peut ordonner :
C'est à Dieu de punir, à nous de pardonner.

Ne dites donc point : « Je traiterai cet homme-là comme il m'a traité : je rendrai à chacun selon ce qu'il aura fait (2). » En rendant le mal pour le

(1) *Si esurierit inimicus tuus, ciba illum*, etc. Prov. 25.

(2) *Ne dicas : Quomodò facit mihi, sic faciam : reddam unicuique secundùm opus suum*. Prov. 24.

mal, vous imitez ce que vous condamnez, et vous vous déshonorez doublement. En vous vengeant par des bienfaits, en faisant du bien, et en le faisant à un ennemi, vous vous couvrez au contraire d'une double gloire.

François de Lorraine, duc de Guise, après avoir vaincu les calvinistes à la bataille de Dreux, assiégeoit Rouen, dont ils avoient fait la place d'armes de leur parti. On lui amena un d'eux qui avoit les yeux égarés, et paroissoit avoir en tête quelque mauvais dessein. Le duc de Guise l'interrogea. Ce malheureux lui avoua qu'il avoit formé le projet de l'assassiner. « Quel mal t'ai-je fait, lui dit le duc avec bonté, pour attenter à ma vie? Vous ne m'en avez fait aucun, lui répondit le protestant; mais c'est parce que vous êtes le plus grand ennemi de ma religion. Si ta religion, reprit le duc, te porte à m'assassiner, la mienne veut que je te pardonne : juge après cela laquelle des deux est la meilleure. » Il lui fit donner un cheval et cent écus, et il le renvoya. On sait de quelle manière l'auteur d'Alzire a rendu le sentiment sublime de ce héros chrétien.

Des dieux que nous servons connois la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

C'est surtout à la religion chrétienne qu'il est donné d'inspirer une telle magnanimité de sentimens. Si la morale des philosophes païens avoit mis le pardon des offenses au nombre des vertus,

c'étoit plutôt un précepte de vanité, qu'une règle de mœurs. C'est que la vengeance leur sembloit traîner après elle je ne sais quoi de bas et d'emporté, qui eût défiguré le portrait brillant et l'orgueilleuse tranquillité de leur sage; c'est qu'il leur paroissoit honteux de ne pouvoir se mettre au-dessus d'une offense. Le pardon qu'ils accordoient à leurs ennemis, n'étoit fondé que sur le mépris qu'ils avoient pour eux. Ils se vengeoient en dédaignant la vengeance.

La doctrine de l'Evangile, bien plus parfaite et bien plus pure, ne commande pas le mépris, mais l'amour : elle ordonne à ses sectateurs d'aimer leurs ennemis, de rendre le bien pour le mal; et en cela, elle cherche encore plus notre bonheur que notre gloire. Nous enrichissons pour nous la couronne réservée aux vainqueurs d'eux-mêmes; nous rendons nos ennemis plus inexcusables et plus à plaindre, en laissant au ciel le soin de venger nos bienfaits mêmes, qui ont fait des ingrats; ou, ce qui est infiniment plus désirable à une belle âme, nous gagnons les cœurs, et nous nous les attachons.

Deux marchands d'une ville, voisins et jaloux l'un de l'autre, vivoient dans une inimitié assez scandaleuse. L'un deux, rentrant en lui-même, écouta la voix de la religion qui condamnoit ses ressentimens. Il consulta une personne de piété qui avoit sa confiance, et il lui demanda comment il falloit qu'il s'y prît pour se réconcilier. « Le meilleur moyen, répondit-elle, est celui que je

vais vous indiquer. Lorsque des personnes viendront à votre boutique pour acheter, et que vous n'aurez pas ce qui leur convient, conseillez-leur d'aller chez votre voisin. » Il le fit. L'autre marchand, instruit d'où lui venoient ces acheteurs, fut sensible aux bons offices d'un homme qu'il regardoit comme son ennemi. Il alla chez lui pour l'en remercier, lui demanda les larmes aux yeux pardon de la haine qu'il lui avoit portée, et le conjura de le recevoir au nombre de ses meilleurs amis.

Lorsque nous faisons du mal à notre ennemi, nous allumons encore plus sa haine, nous excitons sa fureur, et nous en devenons quelquefois les victimes. Le plus petit ennemi peut nuire beaucoup : aigri et ulcéré, il cherche les moyens de se venger à son tour, et il ne les trouve que trop souvent. Mais lui faisons-nous du bien, nous jetons le repentir dans son âme, nous répandons la confusion sur son visage, et nous changeons souvent sa haine en estime et en amour. On dit un jour à Philippe, roi de Macédoine, qu'un homme avoit mal parlé de lui, et on vouloit l'engager à le punir. « Prenons garde auparavant, répondit-il, si nous ne lui en avons pas donné le sujet. » Ayant appris que cet homme vivoit mal à son aise, sans recevoir aucune gratification de la cour, il lui fit du bien. Ce qui changea ses malédictions en louanges, et fit dire à ce prince un autre bon mot : « Qu'il est au pouvoir des rois de se faire aimer ou haïr. »

On raconte un trait encore plus beau de Hen-

ri IV. On l'informa que, quoiqu'il eût pardonné et fait plusieurs grâces à un brave officier, qui avoit été un des capitaines de la ligue, il ne lui étoit pas attaché. « Je veux lui faire tant de bien, répondit ce grand prince, que je le forcerai de m'aimer. » C'est ainsi qu'il gagnoit les plus obstinés. L'empereur Sigismond faisoit de même. Laurent, prince palatin, lui témoignoit son étonnement, de ce qu'au lieu de faire mourir ses ennemis vaincus, il les combloit de grâces. « Ne fais-je pas mourir mes ennemis, disoit-il, en les rendant mes amis ? »

Quelque approbation que le monde pervers donne à la vengeance, il ne peut s'empêcher d'admettre lui-même cette noble manière de se venger, et de blâmer quelquefois ceux qui n'ont pas le courage de la mettre en pratique. A la mort de Furetière, qui avoit eu pendant sa vie de grands démêlés avec les autres académiciens ses confrères, et qui avoit même publié des écrits contre eux, on délibéra à l'académie française si on lui feroit un service, suivant l'usage de cette compagnie. Despréaux y alla exprès le jour que la chose devoit être décidée. Voyant que le grand nombre des opinions alloient à la négative, il osa seul se déclarer pour le parti contraire; et lorsque son tour fut venu de dire son avis, il parla ainsi : « Messieurs, il y a trois choses ici à considérer : Dieu, le public et l'académie. A l'égard de Dieu, il vous saura sans doute très bon gré de lui sacrifier votre ressentiment, et de lui offrir des prières

pour un mort, quand il ne seroit coupable que de l'animosité qu'il a montrée contre vous; devant le public, il vous sera très glorieux de ne pas poursuivre un ennemi au-delà du tombeau; et pour ce qui regarde l'académie, sa modération sera très estimable, quand elle répondra à des injures par des prières, et qu'elle n'enviera pas à un chrétien les ressources qu'offre l'Eglise pour apaiser la colère de Dieu, d'autant plus qu'outre l'obligation indispensable de prier Dieu pour vos ennemis, vous vous êtes fait une loi particulière de prier pour vos confrères. » Son avis prévalut.

Si vous ne pouvez faire du bien à vos ennemis, parce que l'occasion ou les moyens vous manquent, vengez-vous d'eux en les forçant à vous estimer, et confondez-les par votre bonne conduite, suivant ce proverbe italien : « Si tu veux te venger de ton ennemi, gouverne-toi bien. » C'étoit la maxime de Platon, dont on a mis ainsi en vers le beau mot à ses amis.

LES AMIS.

Thersite à vos dépens ose se divertir;
Ne punirez vous point ce railleur téméraire ?

PLATON.

Le sage, attentif à bien faire,
Punit ses détracteurs, en les faisant mentir.

Si nous considérions quels sont pour l'ordinaire les motifs qui font parler, qui font agir nos ennemis; si nous songions que c'est l'intérêt, l'envie, ou quelque autre passion aussi basse, qui

presque toujours les déchaîne contre nous, aurions-nous tant de peine à nous posséder, à vaincre notre ressentiment, à souffrir tranquillement toutes les sottises qu'on peut dire ou faire contre nous? On demandoit un jour à Zénon, comment il traiteroit un homme qui lui diroit des injures. « J'imiterois, répondit ce philosophe, les princes qui renvoient un ambassadeur sans réponse. »

Se venger d'un faquin, c'est se déshonorer.
Mépriser sa lâche insolence,
C'est toute la vengeance
Qu'un noble cœur en doit tirer.

FABLES D'ESOPE.

M. Acard, philosophe d'un caractère aussi insensible que singulier, se trouvoit dans une compagnie où l'on venoit d'apprendre la mort de Turenne. « Faut-il, s'écria un petit-maître, qu'un Turenne soit mort, et qu'un M. Acard soit encore au monde! » M. Acard lui répondit froidement : « Si les grands hommes achèvent leur carrière plus tôt que les autres, je vous réponds que vous ne finirez pas sitôt la vôtre. »

On devroit le plus souvent ne répondre aux injures et aux outrages que par le mépris, quand on n'a pas assez de grandeur d'âme pour les souffrir tranquillement, ou assez de vertu pour les pardonner par religion. Paroître trop sensible à la peine qu'un ennemi nous fait, c'est lui donner la satisfaction qu'il désiroit, le plaisir de nous chagriner. Ne faisons point attention à ce qui

nous vient de sa part, ou ne faisons qu'en rire : il prendra le parti de nous laisser tranquilles. L'attention à relever les mauvais discours, les procédés offensans, est le plus sûr moyen de les perpétuer. Si des étincelles sont portées sur un amas de matières propres à s'enflammer, tout prend feu, l'embrasement augmente, et l'incendie devient général : mais si elles tombent dans le sein des eaux, ou qu'elles s'élancent dans un air calme et serein, bientôt elles s'éteignent et disparoissent. Un maréchal-de-camp, dont on déchiroit la réputation dans un vaudeville militaire, en fit ses plaintes à M. de Luxembourg. Ce général, feignant d'être distrait, chantoit entre ses dents une chanson qu'on avoit faite contre lui. Le maréchal le presse enfin de lui répondre. « Eh ! n'entendez-vous pas ma réponse, lui dit-il, dans la chanson que je chante contre moi? On ne m'a pas épargné, j'en ris le premier : croyez-moi, prenez le même parti, c'est le meilleur. »

Socrate assista à la représentation d'une pièce d'Aristophane, où il savait qu'il étoit cruellement joué. Ayant reçu un jour un soufflet d'un insolent, il se contenta de dire : « Il est fâcheux de ne pas savoir quand il faut s'armer d'un casque. »

Tous les philosophes de ce siècle n'ont pas témoigné la même modération à l'égard de ceux dont ils se croyoient offensés. On a vu les plus célèbres d'entre eux répandre des flots de bile et d'injures contre leurs adversaires, les persécuter avec acharnement, et chercher tous les moyens

de leur nuire. C'est que tous ceux qui se disent philosophes ne le sont pas. Ils font parade d'une orgueilleuse sagesse, qu'ils déshonorent par de bas sentimens, par des haines violentes et implacables. Ils veulent être plus que le chrétien, et ils sont moins que l'homme. Qu'ils insultent encore à la religion, et qu'ils la méprisent : ils la vengent par leurs conduite et par leur mœurs.

Parlez peu, pensez bien, et gardez vos secrets.

Ces trois maximes sont courtes, mais d'un usage bien nécessaire dans la vie civile : nous allons les développer.

Parlez peu. Les jeunes gens surtout doivent faire attention à cette belle maxime, si propre à les faire estimer. « Vous qui êtes le plus âgé, dit l'Ecclésiastique, parlez, car la bienséance le demande; mais parlez avec sagesse. Pour vous, jeune homme, soyez fort réservé à parler, même dans ce qui vous regarde; conduisez-vous en beaucoup de choses, comme si vous les ignoriez : écoutez en silence, et ne parlez que pour faire des questions (1). » On demandoit à un homme très savant, comment il avoit acquis tant de science. « En écoutant, répondit-il, et en demandant ce que je ne savois pas à ceux qui pouvoient me l'apprendre. » Il n'y a rien de meilleur, en effet, pour former l'esprit d'un jeune homme, que de parler peu, d'interroger souvent et d'é-

(1) *Audi tacens simul et quærens.* Eccli. 32.

couter beaucoup, de faire réflexion, étant seul, sur ce qui s'est dit par les autres pendant la conversation.

Il n'y a que de l'honneur et de l'avantage pour le jeune homme qui parle peu. S'il a du mérite, sa modestie et sa réserve ne serviront qu'à le faire briller encore plus; s'il n'en a pas, sa discrétion empêchera les autres de s'en apercevoir. Théophraste voyant quelqu'un qui, dans une compagnie, ne disoit rien : « Si tu es un habile homme, dit-il, tu as tort; sinon, tu es habile homme. » L'Esprit saint nous apprend aussi que celui qui cache son insuffisance, vaut mieux que celui qui cache sa sagesse; et que le fou même, s'il sait se taire, passera pour sage (1).

Le silence devroit être le partage de ceux à qui les qualités manquent. Mais, pour l'ordinaire, il n'y en a pas qui aiment plus à parler, que ceux à qui il conviendroit le plus de se taire. Un ignorant, qui ne doute de rien, parle de tout et fait beaucoup de bruit. Il arrive presque toujours que celui qui n'a que peu de fonds, est d'un bruyant qui étourdit : semblable à ces torrens qui roulent leurs eaux avec fracas, et qui n'ont souvent pas un pied de profondeur.

Celui qui ne doit qu'écouter, et qui parle trop et trop haut, fait juger, indépendamment de ce qu'il dit, qu'il est un fat ou du moins un étourdi; et s'il ne dit pas de bonnes choses, il est tout en-

(1) *Melior est qui celat insipientiam suam, quàm homo qui abscondit sapientiam suam.* Eccli. 20, et Prov. 17.

semble un fat, un étourdi et un sot. N'ayez donc pas, comme bien des personnes, l'empressement de parler beaucoup; pour montrer votre esprit, couvrez-le d'une certaine pudeur. La modestie est un voile délicat, qui ne cache que pour donner plus de prix. Celui qui veut passer pour homme d'esprit, ne s'empressera pas trop à le paroître. Affecter de briller, de montrer plus d'esprit que les autres, est un moyen infaillible pour qu'ils nous en trouvent moins que nous n'en avons. C'est se donner un air de vanité qui révolte; et l'on réussit rarement à persuader les autres de son mérite, quand on en paroît trop persuadé soi-même.

On doit employer l'esprit et les paroles comme l'argent, avec économie. Car, en recommandant de parler peu, nous ne voulons pas qu'on soit muet. Si la modération des paroles est le symbole de la sagesse, la taciturnité est celui de la bêtise. Le sot qui ne dit rien, n'en pense pas davantage. La lenteur et la sécheresse du discours annoncent souvent celles de l'esprit : on parle vite, quand on a beaucoup d'idées, et qu'elles se succèdent rapidement. C'est un beau talent, mais dangereux, et qui n'est estimable qu'autant qu'il est joint, ce qui est rare, à beaucoup de prudence et de jugement.

Quelque esprit et quelque mérite qu'on ait, on ne sera jamais estimé, si l'on a pas celui de parler à propos et de savoir se taire. Il est vrai que le fat, ainsi que l'homme qui se pique de tout

savoir, et qui parle beaucoup, en impose au premier abord. Mais il perd presque toujours dans le second quart-d'heure l'estime qu'il avoit surprise dans le premier. On commence par l'admirer, et on finit par le mépriser. Au contraire, l'esprit modeste qui ne cherche point à primer, se fait bientôt aimer par sa modestie même, qui est une espèce d'hommage secret qu'il rend aux autres ; et comme beaucoup d'esprit ne sauroit long-temps se cacher, quand il vient à se faire voir, on finit par l'admirer. Il ressemble à une mine riche, qui ne montre d'abord que quelques parcelles d'or assez obscures, jusqu'à ce qu'on la force, en quelque sorte, à découvrir les richesses qu'elle renferme.

Celui qui garde le silence avec peine, ne connoîtra jamais la sagesse. Aussi la modération à parler fut toujours recommandée par les sages. C'étoit la première leçon que Pythagore donnoit à ses disciples : « Ou taisez-vous, leur disoit-il, ou dites quelque chose de meilleur que le silence. » L'ancienne Egypte, qui fut le berceau des arts, des sciences et de la sagesse, avoit dans sa capitale une statue, qui étoit le symbole du silence. Cette figure hiéroglyphique avoit un doigt mis sur les lèvres, comme pour recommander cette vertu à tous les citoyens.

Qu'y a-t-il en effet de plus estimable, que de savoir si bien gouverner sa langue, qu'elle n'ait jamais un trop libre essor ! Quoi de plus odieux et de plus méprisable, au contraire, qu'un grand

parleur, dont le flux de paroles ressemble à un torrent que rien ne peut arrêter ! Il dit ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas. Il ne peut rien tenir de caché. Tout ce qu'il voit, tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il soupçonne, il le divulgue aussitôt, ou il le dit secrètement à tous ceux qui veulent le savoir; car tout le monde est son confident, quoiqu'il ne soit le confident de personne. Il recueille avidement toutes les petites historiettes du jour, tout ce qui se passe dans les familles, tout ce qui intéresse l'honneur et la réputation, pour le répandre. Il est la trompette scandaleuse d'une ville. L'Ecclésiastique dit : « Que le grand parleur sera terrible dans sa ville; et que celui qui est inconsidéré dans ses discours, sera haï (1) ! »

Il n'est pas seulement odieux, il est encore insupportable. Le plus grand plaisir qu'on puisse lui faire, est de l'écouter sans l'interrompre. Mais pour cela, quelle patience ne faut-il pas avoir ! et quel supplice est égal à celui de soutenir tout le poids de l'ennui dont il accable ! Il assomme par des contes sans fin, par des histoires longues, insipides et cent fois racontées, par le détail peu intéressant de sa vie et de toutes ses moindres actions. Brébeuf le peint bien dans une de ses épigrammes :

Le premier jour qu'André voulut m'entretenir,
Il me dit tout au long l'histoire de sa vie :
Et, sans être informé si j'en avois envie,

(1) *Terribilis est in civitate suâ homo linguosus; et temerarius in verbo suo, odibilis erit.* Eccli. 9.

Me conta le passé, le présent, l'avenir,
Ce qu'il fut, ce qu'il est, et ce qu'il promet d'être,
Sa maison, ses parens, ses affaires, son maître,
Sans me donner le temps de repartir un mot;
Mais comme il me dit plus qu'il n'est aisé d'entendre,
Il m'apprit plus aussi qu'il ne vouloit m'apprendre.
Car dès le premier jour j'ai su que c'est un sot.

Le prince de Condé ayant pris dans son carrosse un grand parleur, pour le mener avec lui en un endroit où il alloit, celui-ci l'eut bientôt endormi par ses discours qui ne finissoient point. S'en étant aperçu, il tira le prince par la manche, pour s'en faire écouter : car les grands parleurs veulent toujours qu'on les écoute. « Eh ! monsieur, dit le prince en s'éveillant, ou laissez-moi dormir, ou ne m'endormez pas. »

Celui qui n'a pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire, est à plaindre; mais ceux qui sont contraints de l'écouter, le sont encore plus. Aussi l'on fuit un babillard; on se détourne pour ne pas le rencontrer, quand on a pu l'apercevoir de loin; on le quitte avec joie le plus tôt qu'on peut, et le plaisir de se débarrasser de lui, est égal à celui d'un homme qui se décharge du plus pesant fardeau.

Si vous voulez qu'on recherche votre compagnie, ne soyez pas de ces longs conteurs qui parlent toujours, chargent leurs récits de mille circonstances inutiles, et n'oublient rien que de finir. Contez des choses toujours nouvelles; contez-les avec feu; négligez les petits détails; soyez court, et laissez aux autres le plaisir de conter

à leur tour : mais surtout n'assommez pas ceux qui ont la complaisance de vous écouter, en répétant cent fois les mêmes histoires. Tout conteur se répète, dit Troublet : voilà le grand inconvénient du métier. Un conteur de profession, auquel on reprochoit ce défaut, répondit assez naïvement : « Il faut bien que vous me permettiez de redire de temps en temps mes histoires, sans cela je les oublierois. »

La plupart de ceux qui parlent beaucoup, font moins usage de leur jugement que de leur mémoire. Un grand parleur est ordinairement un grand diseur de riens : il est comme ces arbres qui, pour avoir trop de feuilles, ne portent point de fruits. Les bonnes choses qu'il dit quelquefois, sont mêlées de mille mauvaises qui les gâtent. L'envie de parler fait souvent échapper bien des sottises, dont on se repent. L'intempérance de la langue ne peut venir que de la légèreté d'esprit. On parle peu, quand ce n'est pas l'imprudence ou la vanité qui fait parler, quand on réfléchit beaucoup, et qu'on ne veut dire que de bonnes choses. On a comparé une bouche toujours ouverte, à un coffre sans serrure, qui montre qu'il ne renferme point de trésor.

Ceux mêmes qui parlent bien, doivent éviter de parler trop, s'ils ne veulent pas ennuyer. La grande fluidité de langue étourdit toujours, et lasse à la fin. On se livre d'ailleurs dans un entretien animé, et l'on montre le fond du cœur, sans s'en apercevoir. Aussi, les personnes pru-

dentes écoutent-elles beaucoup plus qu'elles ne parlent, parce qu'il est presque impossible de parler beaucoup, et de parler toujours bien. On demandoit à Xénocrate, qui étoit dans une nombreuse compagnie, pourquoi il étoit le seul qui ne disoit rien. « Je me suis quelquefois repenti, répondit ce sage philosophe, d'avoir parlé, et jamais de m'être tu. »

C'est une qualité rare, et un don précieux du ciel, de savoir se taire. Ce qui faisoit dire à un sage païen : « Ce sont les hommes qui nous apprennent à parler, mais ce sont les dieux qui nous apprennent à nous taire. »

Ce maître qui demandoit à un babillard le double pour l'instruire, parce qu'il devoit, disoit-il, lui enseigner à parler et à se taire, ne demandoit peut-être pas encore assez : car la légèreté de la langue est un mal presque incurable. « Avez-vous vu, dit l'Esprit saint, un homme prompt à parler? Attendez de lui des folies plutôt que de le voir se corriger (1). »

Le grand parleur ne sauroit rien retenir : l'homme discret ne dit que ce qu'il doit. La réserve dans les paroles est une grande marque de beaucoup de jugement et de prudence. « Le cœur des insensés, dit l'Ecclésiastique, est dans leur bouche, et la bouche des sages est dans leur cœur (2). « Un homme ayant raillé le Tasse d'une

(1) *Vidisti hominem velocem ad loquendum? Stultitia magis speranda est, quàm illius correptio.* Prov. 29.

(2) *In ore fatuorum cor illorum, et in corde sapientium os illorum.* Eccli. 21.

manière fort désobligeante, ce célèbre poète ne répondit rien. Quelqu'un de la compagnie dit, d'un ton assez haut pour être entendu, qu'il falloit être fou pour ne point parler dans de semblables occasions. « Vous vous trompez, répondit le Tasse, un fou ne sait pas se taire. »

Les hommes d'état et de conseil, tous les grands hommes dans le gouvernement ou dans les affaires, doivent leur réputation et leur fortune à leur discrétion. Les femmes même qui se font le plus considérer, sont celles qui sont sages et réservées en leurs paroles. Celles qui aiment à parler pour faire voir leur esprit ou leur science, sont souvent des dupes de leur vanité : elles perdent l'estime du monde par les choses mêmes par où elles la cherchent.

C'est savoir beaucoup que de savoir bien gouverner sa langue. C'est la plus utile et la plus nécessaire de toutes les sciences. Que de maux et de malheurs on retrancheroit du monde, si l'on pouvoit en ôter toutes les langues indiscrètes ! Que de peines et de chagrins on épargneroit aux autres et à soi-même, si l'on suivoit toujours, en parlant, les règles de la prudence ! Si vous aimez votre repos, soyez fort circonspect dans vos discours. Si vous voulez vivre en paix avec tout le monde, sachez vous rendre maître de votre langue. « Celui qui garde sa bouche, dit Salomon, garde son âme; mais celui qui est inconsidéré dans ses paroles, tombera dans beaucoup

de maux (1). » L'empereur Domitien s'amusoit souvent, dans son cabinet, à percer des mouches avec un poinçon, occupation bien digne d'un tel prince. Une personne qui vouloit lui parler, ayant demandé à Vibius Crispus s'il n'y avait personne avec l'empereur : « Il n'y a pas une mouche, répondit-il. » Cette raillerie lui coûta cher; elle fut rapportée à Domitien, qui le fit mourir.

La paix du cœur et l'innòcence de l'âme sont l'heureux partage de celui qui parle peu. Le plus sage des rois nous avertit que « ceux qui parlent beaucoup ne seront pas exempts de péchés (2). » Ce n'est pas qu'il condamne absolument tous les longs discours, puisqu'il y en a d'utiles et de nécessaires; mais c'est que le péché se glisse au milieu de nos entretiens, Il est bien difficile qu'il ne s'y mêle quelques paroles qui blessent la vertu ou la charité qu'on doit au prochain. « L'ami de son salut et de la sagesse, disoit un homme de bien, est ami du silence. »

C'est être bien sage que de parler peu : mais c'est l'être encore plus que de bien penser à ce qu'on doit dire. Combien de gens ne pensent qu'après avoir parlé! mais la parole est partie, et la réflexion vient trop tard. Ne dites jamais rien, s'il est possible, que vous n'y ayez pensé auparavant. « Mettez à votre bouche, suivant le sage conseilde l'Ecclésiastique, une porte et des ser-

(1) *Qui custodit os suum, custodit animam suam; qui autem inconsideratus est ad loquendum, sentiet mala.* Prov. 13.

(2) *In multiloquio non deerit peccatum.* Prov. 10.

rures ; fondez votre or et votre argent, et faites une balance pour peser vos paroles, et un juste frein pour votre bouche, afin qu'il n'en sorte jamais aucune parole qui puisse nuire aux autres ou à vous-même, qui puisse offenser ou être blâmée (1). » Combien de maux et de désordre n'a-t-on pas vu naître des paroles inconsidérées ! et que de longs repentirs a produits souvent un mot échappé mal à propos !

C'est surtout dans les conversations, que nous devons être le plus sur nos gardes, parce qu'il est plus aisé et plus ordinaire d'y faire des fautes : on ne sauroit s'y comporter avec trop de prudence. Le bonheur d'y gagner les cœurs et l'estime, dépend de la manière d'y conduire sa langue. Celui qui saura parler aisément, ne parler pas trop, être grave quand il convient, s'abaisser aussi quand il le faut, rire avec ceux qui rient, et garder en riant les règles de la décence; celui-là infailliblement obtiendra l'estime et l'amour.

Mais, loin de chercher dans les compagnies à nous concilier l'amour et l'estime des hommes, il semble que nous prenions plaisir à nous y faire haïr ou mépriser, par le peu d'égards que nous avons pour les autres, par les traits caustiques que nous lançons, et qui retombent souvent sur nous-mêmes. Car lorsqu'on dit ce qu'on ne devroit pas dire, on s'expose quelquefois à entendre ce qu'on ne voudroit pas entendre. Un Parisien, grand parleur, voulant badiner un homme nou-

(1) *Ori tuo facito ostia et seras*, etc. Eccli 28.

vellement arrivé de province, cherchoit à lui faire quelques questions, pour l'embarasser et se divertir à ses dépens. Il lui demanda, dans une compagnie : « Qu'est-ce qu'une *obole*, une *faribole*, et une *parabole?* » L'autre, sans se déconcerter, lui répondit : « Une parabole est ce que vous n'entendez pas, une faribole est ce que vous dites, et une obole est ce que vous valez. »

Comme la manière de converser est de la plus grande importance, et qu'il est aussi rare que difficile de le bien faire, nous croyons devoir ajouter ici quelques règles, que la sagesse veut encore que l'on y observe. L'occasion de les mettre en pratique se présentera souvent.

« Jeune homme, dit le sage, gardez-vous d'être présomptueux en la compagnie des grands, et de parler beaucoup où il y a des vieillards. Les éclats de tonnerre précéderont la grêle : mais la bonne grâce accompagnera la modestie; et votre maintien respectueux vous conciliera tous les suffrages (1). » Qui pourroit, en effet, les refuser à un jeune homme qui écoute avec attention, et qui, lorsqu'il a occasion de parler, le fait brièvement, avec justesee et avec assez d'esprit, pour faire souhaiter qu'il parle une seconde fois; qui sait placer à propos un bon mot, une histoire courte, une réflexion judicieuse, et qui, s'apercevant que tout le monde est content de lui, se contient par modestie, pour laisser aux autres le

(1) *In medio magnatorum non præsume, et ubi sunt senes, non multùm loquaris*, etc. Eccli. 32.

plaisir de briller à leur tour, et avoir celui de les applaudir ?

Si vous ne pouvez pas être de ces grands hommes qui charment les compagnies, tâchez de ne pas être du nombre des importuns et des incommodes ; au moins ne vous faites pas mettre au rang des insupportables. On y met les grands parleurs, ces sortes d'hommes ou de femmes qui, durant les entretiens, ont toujours la bouche ouverte, et dont la conversation, comme autrefois celle du philosophe Anaximènes, est de répandre dans les compagnies une rivière de paroles, et une goutte de bon sens.

Ne vous emparez point de la conversation, et ne ressemblez pas à ces petits-maîtres vains, légers, sémillans, qui sont toujours dans une compagnie ceux qui parlent, et qu'il faut que les autres écoutent. Un fat qui veut faire le bel esprit, ne déparle point, mais c'est un fat. Il est bon que chacun ait de l'esprit à son tour, et c'est en manquer que de chercher à en montrer seul. Nous devons aimer à écouter les autres, si vous voulons qu'on nous écoute volontiers.

Laissez donc dire, quand vous avez dit. Donnez aux autres le temps de vous répondre, et ayez la force de vous taire lorsqu'ils parlent. Vous plairez plus en écoutant bien qu'en parlant vous-même. Mais la plupart pensent plutôt à ce qu'ils veulent dire, qu'à ce qu'on leur dit. Tout occupés de leurs idées, ils s'empressent à les répandre, sans aucun égard pour ce que disent les au-

tres. Souvent même on ne laisse pas à celui qui parle le temps d'achever ce qu'il a commencé : on l'interrompt au milieu de son discours, et l'on répond avant que d'avoir entendu. Ce n'est pas seulement grossièreté, impolitesse, c'est défaut de sagesse et de jugement (1). Rien n'est si commun que ce défaut, non seulement dans les grands parleurs et dans les personnes qui ont beaucoup de vanité, mais aussi dans celles qui sont vives.

Evitez encore avec soin d'avoir dans la conversation un ton décisif et absolu : on se révolte contre celui qui prétend asservir les autres à sa façon de penser, et qui veut que ses sentimens leur servent de règle. Ne montrez jamais trop d'attache à votre sens, et acquiescez volontiers à celui des autres. Accordez-leur quelquefois le plaisir de croire qu'ils ont mieux pensé que vous sur quelque point où vous pourriez vous être trompé, et rendez-vous à leur sentiment, lorsque vous devez ou pouvez le faire. Il faut savoir perdre quelque chose de sa supériorité, afin de la mieux conserver; et l'on a toujours tort lorsqu'on veut toujours avoir raison.

Gardez-vous d'apporter dans les compagnies l'esprit de contradiction et de dispute. Ce n'est pas toujours l'amour de la vérité qui l'inspire ; c'est l'orgueil le plus souvent. On veut persuader aux autres qu'on a plus d'esprit, de lumières, de connoissances, ou l'on en est fortement persuadé

(1) *Qui priùs respondet quàm audiat, stultum se esse demonstrat.* Prov. 18.

soi-même. Quelquefois aussi on contredit, parce qu'on sent sa propre foiblesse : lorsqu'on ne peut montrer ni esprit ni science, on tâche de s'opposer à la gloire de ceux qui en font paroître.

Disputez rarement. Gardez-vous surtout de le faire avec ceux qui aiment à parler beaucoup. Ce seroit, dit l'Esprit saint, mettre encore plus de bois sur leur feu (1). La dispute avec qui que ce soit, si elle n'est tempérée par une grande politesse, est presque toujours plus dangereuse qu'utile. De ce choc mutuel des opinions, il devroit sortir une lumière qui servît à découvrir le vrai, et il n'en sort le plus souvent que des étincelles qui allument la colère ou la haine. On cherche moins à s'instruire qu'à l'emporter. Au lieu d'être modeste, doux, liant, facile à adopter les idées des autres, à entrer dans leurs pensées, on devient pointilleux, sophiste, attaché à son sens, incapable de céder et d'avouer jamais qu'on a tort, quoiqu'on l'ait très souvent. On craint moins l'erreur que le silence, et l'on croit qu'il est moins honteux de se tromper toujours, que d'avouer qu'on s'est trompé. Mais que gagne-t-on par-là? de convaincre les autres qu'on a un défaut de plus, et qu'on est tout à la fois entêté et ignorant.

Quoiqu'on ne doive point aimer la dispute, il ne faut pourtant pas, par foiblesse et par une fade adulation, adhérer aux erreurs et aux faux

(1) *Non litiges cum homine linguato, et non strues in ignem illius ligna.* Eccli. 8.

préjugés. Prenez hardiment le parti de la vérité. Mais si l'on s'obstine, après avoir opposé à l'erreur ce que vous savez le mieux, prenez le parti du silence, ou changez de matière. La chaleur ou l'odiniâtreté de la dispute, dans les contestations que la conversation fait naître sur des sujets qui n'intéressent ni la religion ni la charité, prouvent moins beaucoup de savoir ou d'esprit, qu'un défaut d'éducation et un grand fonds d'orgueil. On gagne souvent plus à céder qu'à vaincre. On perd le cœur et l'estime des personnes sur lesquelles on veut toujours l'emporter. Si vous ne pouvez amener l'adversaire à votre sentiment, faites semblant de vous rapprocher du sien; il vous en estimera davantage. La bonne opinion que nous avons des autres, croît en proportion de celle qu'ils nous donnent de nous- mêmes.

Aimez à donner lieu aux personnes qui s'entretiennent avec vous, de faire valoir leur esprit, en faisant tomber la conversation sur certains sujets qui soient de leur ressort. Si ces personnes aiment à parler, donnez - leur occasion de le faire sur ce qu'elles possèdent le mieux; ou laissez-les seulement dire, et paroissez prendre plaisir à les entendre. Elles seront très contentes de vous, si elles sont très satisfaites d'elles-mêmes. On raconte à ce sujet un tour très plaisant qu'on joua à une dame de beaucoup d'esprit, mais grande parleuse et encore plus vaine. On s'avisa un jour de lui présenter un homme qu'on lui disoit très savant. Cette dame le reçoit à merveille; mais,

pressée de s'en faire admirer, elle se met à parler, lui fait cent questions différentes, sans s'apercevoir qu'il ne répondoit rien. La visite faite : « Etes-vous, lui dit-on, contente de votre homme? — Qu'il est charmant, répondit-elle, qu'il a d'esprit! » Ce grand esprit, c'étoit un muet.

N'ayez pas l'imprudence de vouloir, sur certaines matières, paroître plus savant que vous ne l'êtes, et de parler devant les personnes instruites, de choses que vous ne savez pas, ou que vous ne savez que superficiellement. Vous vous exposeriez souvent à la confusion et au ridicule. Voltaire, étant à Leyde, fut curieux d'y voir le célèbre s'Gravesande qui y enseignoit les mathématiques. Il alla lui rendre visite sans se faire connoître, et amena la conversation sur les systèmes astronomiques de Newton. Il en parla si mal, que le professeur voulut plusieurs fois changer l'entretien et parler d'autres choses, mais inutilement, parce que Voltaire y revenoit toujours. Enfin, s'Gravesande lui dit : « Je vois bien, Monsieur, que vous ne connoissez les systèmes de l'astronome anglais que par certains élémens de Newton, fort mal faits, ouvrage de M. de Voltaire, qui a montré qu'il n'y entendoit rien. — C'est moi, répondit modestement le voyageur. — J'en suis fâché, reprit le docteur hollandais; mais je n'ai dit que la vérité, et je ne me dédirai pas. »

Si vous voulez vous faire estimer dans la conversation, ne cherchez pas trop à l'être. Ne soutenez point un sentiment vrai ou probable, qui

paroîtroit faux à ceux qui n'auroient pas assez de pénétration ou de connoissances pour l'approuver. Dès que vous avez senti, pour ainsi dire, le bout de l'esprit de ceux avec qui vous parlez, arrêtez-vous : tout ce que vous diriez au-delà passeroit souvent pour ridicule. L'art de plaire dans la conversation, consiste bien moins à dire des choses fines et spirituelles, qu'à ne rien dire qui ne soit du goût de ceux avec qui on s'entretient. C'est une marque de beaucoup d'esprit, que de savoir ainsi converser.

Le célèbre Racine disoit souvent à son fils : « Ne croyez pas que ce soient mes vers qui m'attirent toutes les caresses dont quelques grands seigneurs m'accablent. Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens, et cependant personne ne le regarde; on ne l'aime que dans la bouche de ses acteurs : au lieu que, sans fatiguer les gens du récit de mes ouvrages dont je ne leur parle jamais, je me contente de leur tenir des propos amusans, et de les entretenir de choses qui leur plaisent. Mon talent avec eux n'est pas de leur faire sentir que j'ai de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en ont. Ainsi quand vous voyez M. le duc passer souvent des heures entières avec moi, vous seriez étonné, si vous étiez présent, de voir que souvent il en sort sans que j'aie dit quatre paroles : mais peu à peu je le mets en humeur de causer, et il me quitte encore plus satisfait de lui que de moi. »

M. de Harlai, archevêque de Paris, gagnoit,

tous les cœurs, non seulement parce qu'il avoit un air gracieux et prévenant, mais parce qu'il n'avoit à la bouche que des paroles obligeantes. Il étudioit l'amour-propre de celui qui lui parloit, et cherchoit ce qui pouvoit le flatter le plus. C'est le grand secret pour se faire aimer de tout le monde.

Ne vous chargez jamais de l'odieux emploi d'humilier personne, de dire des choses désagréables, de faire de la peine à qui que ce soit. Il y a toujours à perdre pour nous, de mortifier l'amour-propre des autres. Il cherche à se venger, il est ingénieux à en trouver les moyens, et pour l'ordinaire il les trouve sur-le-champ : car, qui est-ce qui ne prête par quelque endroit le flanc à son ennemi ? Montmaur, professeur royal en langue grecque, et fameux parasite, payoit son écot dans les maisons où il se donnoit l'entrée, en disant des bons mots contre tous les gens de lettres ; ce qui les souleva contre lui. Il étoit leur chouette. Un jour qu'il devoit venir dans une compagnie, on convint que, pour le déconcerter, quelque chose qu'il dît, on se déclareroit d'un concert unanime contre lui. Un avocat, fils d'un huissier, étoit à la tête du parti. Dès qu'il parut, l'avocat lui cria *guerre*, *guerre*. Montmaur lui répondit : « Vous dégénérez bien ; votre père s'enrouoit à crier *paix*, *paix*, et vous criez *guerre*, *guerre*. » Ce bon mot déconcerta tellement l'avocat, qu'il perdit la parole. Montmaur parla tant qu'il voulut dans la compagnie, sans être contredit.

Pensez bien. Penser en toutes choses avec jugement, avec sagesse, c'est ce qu'on appelle penser bien, et ce qui constitue le bon esprit, qualité beaucoup plus rare qu'on ne croit, et bien préférable au bel esprit. Il est vrai que ce dernier a quelque chose de plus brillant, de plus propre à faire naître l'admiration; parce que tantôt il a cette vivacité, cette richesse d'imagination, qui conçoit les choses avec feu, les produit avec facilité, et présente sans cesse des objets nouveaux, des tableaux vifs et animés, des images frappantes; tantôt il a cette fécondité, cette finesse d'esprit, qui rassemble et combine avec délicatesse les idées; trouve, aperçoit des rapports justes et heureux entre les choses qui paroissoient le moins en avoir, badine avec légèreté, frappe et renvoie avec promptitude, fait éclore d'ingénieuses saillies, donne lieu aux autres d'exercer leur pénétration en cachant une partie de la sienne, et l'enveloppe autant qu'il faut pour qu'on ait le plaisir de la découvrir.

Quand cette fleur éclatante de l'esprit humain est réunie dans une même personne, avec un jugement solide et profond, il n'y a rien sans doute de plus admirable dans la nature. Mais malheureusement ces deux qualités ne sont pas toujours ensemble; et l'esprit sans le jugement est bien peu de chose. Il est même plus souvent dangereux qu'utile, parce que c'est alors ou un coursier fougueux qui, n'ayant point de frein, nous jette avec lui dans des caprices; ou une fausse lueur qui,

au lieu de nous diriger, nous égare, et nous fait faire presque autant de chutes que de pas. On a dit de l'esprit, qu'il étoit entre les mains des passions un instrument à faire de grandes fautes. Combien d'hommes n'ont eu que trop d'esprit, pour leur malheur et pour celui des autres!

Il n'en est pas de même du jugement. C'est, sans contredit, de tous les dons de la nature le plus estimable et le plus nécessaire. On n'abuse jamais du jugement, et sans lui on abuse de tout. La plupart de nos fautes viennent moins de défaut d'esprit que de défaut de jugement. On ne voit si peu de sages, et le nombre des fous n'est infini, que parce que le bon sens n'est pas commun.

Celui qui pense bien, mesure toutes ses démarches sur les règles de la prudence, et ne se conduit que par les maximes de la sagesse. Dans les affaires difficiles, dans les circonstances embarrassantes, il examine avec soin, pèse avec réflexion, choisit avec discernement, et ne se détermine que quand il a de solides raisons de le faire. Il aime mieux s'arrêter où le jour finit, que de s'exposer à s'égarer ou d'être obligé de revenir sur ses pas.

Aussi équitable, aussi indulgent qu'il est juste et judicieux, le bon esprit aime à ne penser mal de personne. Il prend bien tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend. Ce n'est pas qu'il approuve le mal : il condamne ce qui est mauvais; mais il ne le croit pas aisément. Il donne un tour favorable à tout ce qui en est susceptible, et il justifie

tout ce qui peut être justifié. Il aime mieux se tromper en pensant trop bien, qu'en pensant trop mal des autres hommes.

Les sottises et les folies qu'il voit faire ne flattent point son amour-propre. Il ne fait pas alors, comme tant de personnes, des comparaisons à son avantage. Il ne se croit pas plus de mérite, parce que d'autres n'en ont point; et le ridicule d'autrui n'est pas pour lui un titre de se croire plus parfait qu'il ne l'est. Il trouve dans la conduite des autres, non de quoi devenir plus méprisant ou plus vain, mais de quoi se corriger et s'instruire, de quoi signaler sa patience ou son zèle, de quoi augmenter son expérience et sa sagesse. Il met à profit jusqu'aux malheurs d'autrui. Convaincu que c'est être bien sage que de le devenir aux dépens des autres, il profite de leurs fautes mêmes, et il apprend, par leur exemple, combien il est avantageux de ne pas leur ressembler. Les réflexions fréquentes qu'il fait sur ses propres foiblesses, lui inspirent pour les autres la même indulgence dont il a besoin; et quoique irréconciliable avec le vice, il est à l'égard des personnes toujours disposé à excuser ou à pardonner tout ce qui peut l'être.

En maintenant, par cette sage et louable indulgence, la paix et l'union dans la société, le bon esprit nous procure le doux avantage de nous faire estimer et de nous faire aimer de tous ceux qui aiment et respectent la vertu. Mais il ne se borne pas là : il fait régner le calme au-dedans

de nous-mêmes; il commande à nos passions mutinées, et leur fait respecter les ordres de la raison. Le maréchal de Guébriant en donna un jour un bel exemple. Quoiqu'il eût été offensé par le général Banier, il fit dix journées pour aller le délivrer des mains des impériaux. « Non, non, dit-il aux officiers de son armée qui tâchoient de l'en détourner, il n'est pas juste que les querelles particulières ruinent le bien public, et que, pour perdre mon ennemi, je laisse tailler en pièces les alliés de la France. Qu'il apprenne, par ce que je vais faire pour lui, que je ne méritois pas les mauvais procédés qu'il a eus pour moi. » Il réussit dans son entreprise, et il le méritoit.

Tel est l'avantage du bon esprit, qui est un don inestimable du ciel. Il aide l'âme à se remettre, quand elle est ébranlée. Il vient au secours de notre vertu, dans ces momens critiques où nous étions sur le point de la sacrifier à la colère, à la vengeance, à l'entêtement ou à de criminelles foiblesses; et par les sages réflexions qu'il nous suggère, par l'élévation qu'il met dans notre âme, il nous rend en quelque sorte supérieurs à nous-mêmes.

En parlant ainsi, nous ne prétendons pas inspirer de l'orgueil; mais nous voulons, par la noblesse du sentiment, purifier l'âme, la préserver pour toujours de la bassesse, l'engager à se respecter elle-même, et l'empêcher de jamais rien faire qui soit au-dessous d'elle. Nous voudrions qu'on eût sans cesse devant les yeux cette belle maxime d'un auteur païen, qui veut que nous

regardions notre âme comme un temple où la Divinité a placée son image, afin de ne nous permettre que des sentimens, que des actions qui répondent à la dignité d'un si magnifique présent (1). L'esprit le plus élevé n'en est que plus méprisable, quand il a l'âme basse. Cette bassesse ternit les plus belles qualité du corps, et souille les plus rares talens. Elle dégrade et confond avec la plus vile roture, les personnes distinguées d'ailleurs par leur rang et par leur naissance. Mais aussi rien n'honore plus la noblesse même et la grandeur, que l'élévation des sentimens : ils lui concilient, bien plus sûrement que ses autres prérogatives, l'estime publique.

En 1745, le prince Charles-Edouard, fils aîné du prétendant au trône d'Angleterre, ayant perdu en Ecosse une bataille décisive, fut poursuivi par les troupes victorieuses. Il erra long-temps seul, et toujours au moment de tomber entre les mains de ceux qui le cherchoient. On avoit mis sa tête à prix. Ayant un jour fait dix lieues à pied, et se trouvant épuisé de faim et de fatigue, il entra dans la maison d'un gentilhomme, qu'il savoit bien n'être pas dans ses intérêts. Heureusement pour lui, ce gentilhomme étoit un de ces nobles qui sont persuadés que la noblesse consiste à avoir de grands sentimens. Il en reçut tous les secours

(1) *Tantoque munere deorum semper dignum aliquid et faciet et sentiet.* Cic. l. de fin. Cette idée sublime est conforme à celle que l'Ecriture sainte nous donne de la dignité de l'homme, dont l'âme spirituelle et immortelle a été créée à l'image de Dieu même.

que sa situation permettoit. Quelque temps après, ce gentilhomme fut accusé d'avoir donné dans sa maison un asile à Edouard, et fut cité devant les juges. Il se présenta à eux avec la fermeté que donne la vertu, et leur dit : « Souffrez qu'avant de subir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, si le fils du prétendant se fût réfugié dans sa maison, eût été assez vil et assez lâche pour le livrer ? » A cette question le tribunal se lève et renvoie l'accusé.

Tel est l'ascendant de la magnanimité : elle force à l'admiration. O vous, qui aspirez à la gloire de bien penser, ne considérez jamais ce que votre rang ou vos richesses vous donnent le pouvoir de faire ! vous feriez beaucoup de choses dont vous rougiriez ensuite et dont vous auriez à vous repentir : mais regardez comme vous étant défendu, tout ce qui n'est pas conforme à l'honnêteté, à la décence, à la probité, à la droiture. Ne vous laissez point dominer par le vil intérêt, et qu'il ne soit jamais le mobile de vos actions, Elevez-vous généreusement au-dessus, et ayez le courage de lui préférer toujours l'honneur, le désintéressement, la vertu. Alphonse IX, roi d'Espagne, surnommé le Noble, montra qu'il étoit digne de ce nom. Quelqu'un lui ayant dit qu'il pouvoit tirer des Vénitiens et des Florentins plus de deux cent mille ducats pour la paix qu'ils lui demandoient : « Je sais donner la paix, répondit-il, je ne sais point la vendre. »

A ces marques l'on reconnoît la grandeur d'â-

me, cet instinct sublime qui porte au grand, au beau, à l'honnête, qui rejette avec une noble fierté les plus grands avantages, lorsqu'ils ne s'accordent pas avec la probité et la vertu. C'est par cette grandeur d'âme que Rome et Lacédémone ont étonné l'univers. Leur histoire est remplie de ces prodiges de désintéressement magnanime, que nous admirons sans les sentir, s'il est vrai que nous les admirions encore. Xerxès ayant proposé à Léonidas, roi de Sparte, l'empire de toute la Grèce, s'il vouloit embrasser son parti : « J'aime mieux, répondit ce grand homme, mourir pour ma patrie que d'y régner injustement. »

Curius Dentatus, illustre Romain, reçut un jour la visite des ambassadeurs des Samnites qu'il avoit vaincus. Ils le trouvèrent faisant cuire des légumes dans un pot de terre. Surpris d'une pauvreté si grande dans un homme si distingué, ils lui offrirent des vases d'or pour l'engager à prendre leurs intérêts; mais il les refusa généreusement. « J'aime mieux, leur dit-il, commander à ceux qui ont de l'or, que d'en avoir. »

On sait aussi le beau trait de Fabricius. Un médecin du roi Pyrrhus étant venu lui offrir d'empoisonner ce prince dans le temps qu'il faisoit la guerre à Rome, le généreux Romain renvoya ce perfide à son maître, et lui fit dire : « Apprends, Pyrrhus, à mieux choisir tes amis et tes ennemis. » Pyrrhus, rempli d'admiration et de reconnoissance, lui renvoya les prisonniers romains qu'il avoit faits. « Je les accepte, dit Fabricius,

à condition de lui en rendre autant : Rome ne se venge pas de ses ennemis par la trahison, mais les armes à la main. »

Lorsque Rome, devenue la maîtresse du monde par ses vertus encore plus que par ses armes, fut enfin tombée elle-même sous le poids de sa propre grandeur, et qu'elle eut changé sous les empereurs sa noble et généreuse fierté en une basse et rampante flatterie, on vit encore un philosophe donner un bel exemple de cette grandeur d'âme, si commune dans les beaux jours de la république. Démétrius, c'étoit le nom de ce philosophe, vivoit du temps de l'empereur Caligula. Comme il avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit du peuple, dont il s'étoit concilié l'estime par sa vertu et sa sagesse, l'empereur voulut le mettre dans ses intérêts, et lui fit offrir deux cents talens (1). Mais il fit cette belle réponse rapportée par Sénèque : « S'il vouloit me tenter, il devoit du moins m'offrir tout son empire. »

On trouve quelquefois, dans les conditions les plus basses, des sentimens dignes des rangs les plus élevés. Des ennemis secrets de Crésus, roi de Lydie, cherchant à faire périr ce prince, s'adressèrent à sa boulangère, et lui offrirent une somme d'argent considérable, pour qu'elle empoisonnât le roi. Elle le pouvoit facilement, et son métier lui en fournissoit les moyens. Mais, indignée d'une telle proposition, elle refusa de faire ce qu'on lui demandoit, et courut en avertir

(1) Environ six cent mille livres de France.

Crésus. Ce prince, en reconnoissance, lui fit élever une statue d'or.

Les magistrats, les personnes en place, doivent surtout se piquer de penser noblement. Il est de leur gloire de refuser avec courage tout ce qui pourroit les exposer à devenir injustes ou ingrats. Thomas Morus, célèbre chancelier, et l'un des plus grands hommes de l'Angleterre, leur en donna un jour un exemple, qu'on ne sauroit trop se remettre sous les yeux. Un lord avoit un procès considérable, dont il craignoit le succès. Pour se rendre le chancelier favorable, il lui envoya en présent deux flacons d'argent d'un très grand prix. Morus les fit emplir d'un excellent vin, et les renvoya au lord, qui gagna sa cause, parce qu'elle étoit juste. Ce digne magistrat étoit persuadé avec raison, que tout juge qui reçoit un présent fait les premiers pas vers l'iniquité, et que quand on écoute celui qui veut acheter la justice, on est bien près de la vendre.

Dugas, prevôt des marchands à Lyon, pensoit de même. Les boulangers vinrent lui demander la permission d'enchérir le pain : il leur répondit qu'il examineroit leur demande. En se retirant, ils laissèrent adroitement sur la table une bourse de deux cents louis. Il revinrent, ne doutant point que la bourse n'eût bien plaidé leur cause. Dugas leur dit : « Messieurs, j'ai pesé vos raisons dans la balance de la justice, et je ne les ai pas trouvées de poids. Je n'ai pas jugé qu'il fallût, par une cherté mal fondée, faire souffrir

le public. Au reste, j'ai distribué votre argent aux deux hôpitaux de cette ville : je n'ai pas cru que vous en voulussiez faire un autre usage. J'ai compris que, puisque vous étiez en état de faire de telles aumônes, vous ne perdiez pas, comme vous le dites, dans votre métier. »

Et gardez vos secrets. On ne confie son secret, que parce qu'on ne se sent pas assez de force pour le garder. Le prince d'Orange, qui monta depuis sur le trône de la Grande-Bretagne, étoit en marche pour quelque expédition militaire. Un colonel trop curieux l'interrogea sur son dessein. Le prince lui demanda si, au cas qu'il le sût, il n'en diroit rien à personne. Le colonel lui protesta que non. « Hé bien, lui répliqua le prince, le ciel m'a aussi accordé le don de garder un secret. »

On a dit qu'un homme étoit plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien; et qu'une femme, au contraire, gardoit mieux son secret que celui d'autrui. Faites mieux: réunissez la vertu des deux sexes, sans en avoir le défaut. Soyez et ne soyez pas ce qu'ils sont. Gardez inviolablement le secret d'autrui; mais ne gardez pas moins soigneusement le vôtre, surtout s'il s'agit d'entreprises et d'affaires. Le moindre mal qui pourroit arriver de votre indiscrétion, ce seroit d'en retarder le succès, et souvent même elle le feroit entièrement échouer. Le cardinal de Richelieu disoit souvent que le secret étoit l'âme des grandes affaires et du gouvernement. Ceux qui comman-

dent aux autres, doivent imiter le maître du monde, qui gouverne l'univers par des ressorts que lui seul connoît. La vraie habilité consiste à pénétrer les dessseins des autres, et à savoir cacher les siens. Charle VIII, roi de France, étoit si persuadé de la nécessité du secret, et le portoit si loin, qu'il répondit à une personne qui lui demandoit ce qu'il feroit le lendemain : « Si je savois que ma chemise sût mon secret, je la brûlerois sur-le-champ. »

Ce qu'un homme tient renfermé dans son cœur ne peut être découvert, et ce qu'il confie à un autre ne peut demeurer caché. C'est du moins le risquer beaucoup; et il y a toujours de l'imprudence à le faire, quand il n'y a pas de nécessité.

Un secret qui pèse est bien près d'échapper; et celui qui ne peut le retenir est encore bien loin de la sagesse. C'est une grande imprudence de découvrir les siens à des gens qui nous cachent les leurs. « Ne montrez pas, dit le sage, votre cœur à toutes sortes de personnes, de peur que celui à qui vous vous fiez ne soit un faux ami, et qu'il ne médise ensuite de vous (1). » Souvent, par un excès de confiance, on ouvre son cœur à des indifférens, on répand son âme devant eux. C'est une foiblesse à laquelle on est entraîné par l'inexpérience et par le chagrin. La peine cherche à se soulager, et le défaut d'expérience nous dérobe le danger de notre franchise.

(1) *Non omni homini cor tuum manifestes*, etc. Eccli. 8.

Les malheureux et les jeunes gens sont presque tous indiscrets.

C'est aussi le défaut des grands parleurs. Ils révèlent souvent ce qu'ils ont le plus d'intérêt à tenir caché. Doivent-ils être surpris et se plaindre, si l'on ne garde pas mieux leur secret, qu'ils ne l'ont gardé eux-mêmes ? Cependant qu'arrive-t-il ? L'homme indiscret et imprudent se voit quelquefois connu, méprisé, décrié, et, pour ainsi dire, honteusement blessé par les traits que sa propre langue a lancés contre lui : trop heureux si on ne se sert pas de son indiscrétion pour lui porter les coups les plus funestes. « Traitez, nous dit le plus sage des rois, de votre affaire avec votre ami, et ne découvrez point votre secret à un étranger, de peur que, l'ayant appris, il ne vous insulte et ne vous couvre sans cesse de confusion (1). » Combien de fois ne se repent-on point de n'avoir pas su se taire !

On découvre quelquefois son secret, comme celui des autres, sans le vouloir. Défiez-vous de vous-même, et soyez sur vos gardes : un geste, un regard, un mot, le silence même, peuvent être indiscrets et vous trahir. Il ne faut pas qu'on puisse soupçonner ou connoître par votre silence, que vous voulez vous taire. Il en est d'un secret comme d'un trésor : il est à demi découvert, quand on sait qu'il est caché.

Il est souvent dangereux aussi de dire une partie de son secret. Toute confiance, dit La Bruyère,

(1) *Causam tuam tracta cum amico tuo*, etc. Prov. 25.

est dangereuse, si elle n'est entière : il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire ou tout cacher. On a déjà trop dit de son secret à celui à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance. Ce qu'on dit fait souvent soupçonner et découvrir ce qu'on ne dit pas. D'ailleurs, les premières confidences sont un titre pour en exiger de nouvelles, qu'on ne peut ou qu'on n'ose refuser. On croit tout perdu si l'on est soupçonné de n'avoir qu'une demi-confiance, et l'on s'engage insensiblement, de manière que tout est sacrifié, pour ne pas perdre le prix d'une première indiscrétion.

Lorsque vous voudrez confier un secret à quelqu'un, ayez toujours, autant qu'il vous sera possible, un gage de sa fidélité. Que son intérêt même l'oblige à être discret, et qu'il appréhende autant de vous trahir, que vous craignez de l'être.

L'homme sage se gardera bien surtout de confier son secret à trois sortes de personnes : à un babillard, à un enfant, à une femme. Rarement la confidence reste dans ces sortes de mains ; mais jamais elle n'y demeure, quand elle est sollicitée par une suite d'instances pressantes. On sait combien la foiblesse de Samson lui coûta cher. Caton le censeur disoit qu'il y avoit trois choses, dont il se repentoit ordinairement quand il les avoit faites : d'avoir passé un jour entier sans rien apprendre, d'avoir été par eau lorsqu'il pouvoit voyager par terre ; et d'avoir confié son secret à sa femme.

Nous avouons cependant volontiers qu'il y a

des femmes très discrètes; et ceux qui ont fait aux femmes l'injustice de croire qu'elles étoient incapables de garder un secret, ignoroient sans doute ce beau trait de l'histoire d'Athènes. Plusieurs Athéniens avoient formé le complot de délivrer leur ville du joug de la tyrannie. Une femme, nommée Lionne, étoit du nombre des conjurés. Le tyran en est instruit : il la livre aux tortures pour connoître ses complices. Cette femme supporte les tourmens les plus cruels; mais voyant que sa constance l'abandonne, elle se coupe elle-même la langue, de peur que son secret ne lui échappe. Le tyran ayant été chassé, les Athéniens, pleins d'admiration et de reconnoissance pour cette femme, érigèrent en son honneur une statue de lionne sans langue. Ils mirent sur la base de la statue : «La vertu a triomphé du sexe.»

Nous pourrions rapporter encore d'autres exemples de la discrétion des femmes. Mais qui doute que sur le secret il n'y en ait qui soient quelquefois beaucoup plus prudentes que bien des hommes? Et parmi ceux-ci n'en a-t-on pas vu qui, même avec beaucoup d'esprit, étoient d'une indiscrétion surprenante? Tels furent en particulier les fameux Arnauld et Nicole. Madame de Longueville, étonnée des réponses indiscrètes qui leur échappoient souvent, disoit qu'elle aimeroit mieux confier son secret à un libertin. On rapporte du premier une anecdote assez plaisante, qui prouve bien ce que dit La Bruyère :

que souvent on se propose fermement de faire une certaine chose, et ensuite, ou par passion, ou par intempérance de la langue, ou dans la chaleur de l'entretien. C'est la première qui échappe.

Arnauld, obligé de se cacher pour le sujet que tout le monde sait, trouva une retraite à l'hôtel de Longueville, à condition qu'il n'y paroîtroit qu'en habit séculier, coiffé d'une grande perruque, et l'épée au côté. Il y fut attaqué de la fièvre. Madame de Longueville ayant fait venir le médecin Brayer, lui recommanda d'avoir soin d'un gentilhomme qu'elle protégeoit particulièrement, et à qui elle avoit donné depuis peu une chambre dans son hôtel. Brayer monte chez le malade, qui, après l'avoir entretenu de sa fièvre, lui demanda des nouvelles. « On parle, dit Brayer, d'un livre nouveau de Port-Royal, qu'on attribue à M. Arnauld ou à M. de Sacy; mais je ne le crois pas de ce dernier, il n'écrit pas si bien. » A ce mot, M. Arnauld oubliant son habit gris et sa perruque, lui répond vivement : « Que voulez-vous dire? Mon neveu écrit mieux que moi. » Brayer envisage son malade, se met à rire, descend chez madame de Longueville, et lui dit : « La maladie de votre gentilhomme n'est pas considérable; je vous conseille cependant de faire en sorte qu'il ne voie personne : il ne faut pas le laisser parler. »

Ayez la force de garder vos secrets; mais n'ayez pas la petitesse de faire un secret de ce qui n'en est pas un, ou de ce qui ne mérite pas de l'être.

Tel est celui qu'on fait quelquefois de son âge, à ceux mêmes qui le savent, ou qui peuvent facilement le savoir. Une demoiselle se plaignoit d'approcher de trente ans, quoiqu'elle en eût davantage : « Consolez-vous, mademoiselle, lui dit quelqu'un, vous vous en éloignez tous les jours. »

Ce ne sont pas seulement les personnes du sexe qui aiment à dérober la connoissance de leur âge ; c'est encore le foible de bien des vieillards. C'étoit celui du maréchal de Bassompierre. Louis XIII lui demandant un jour son âge, il dit qu'il n'avoit que cinquante ans. Le prince ayant appris qu'il en avoit soixante, lui reprocha son mensonge; mais ce seigneur se tira d'affaire avec esprit ; « Sire, répondit-il, je ne comptois point dix années que j'ai passées à la Bastille, parce qu'elles n'ont point été employées à votre service. »

Pourquoi rougir d'être vieux ? N'est-ce pas l'âge de la sagesse, le temps de la prudence et le règne de la raison ? N'est-ce pas l'ordre des choses que la vieillesse succède à la jeunesse, et n'est-ce pas même un bonheur que tous désirent et que peu obtiennent ? C'est donc une espèce de folie de vouloir cacher son âge, surtout quand on peut le lire sur le front, gravé, pour ainsi dire, par les mains de la nature. Mais personne ne porta peut-être plus loin le ridicule à cet égard, que le sieur d'Arci. Il venoit souvent faire sa cour à Louis XIV, qui prenoit plaisir à l'interroger. Ce bon vieillard parloit au roi très familièrement,

quoique personne n'eût un pareil privilége. « J'ai, lui disoit-il, plus de gloire que vous : car j'ai servi sous votre grand père, sous votre père et sous vous. » Il retranchoit les expressions de *Sire* et de *Majesté*, comme des ornemens qui embarrassoient son discours. Le roi lui demanda son régime de vie. « Je mange, lui répondit-il, quand j'ai faim, et je bois quand j'ai soif. J'ai mon garde-manger à côté de mon lit. Si je me sens de l'appétit la nuit, je fais du feu avec un fusil, je mange ensuite et puis je me rendors. Je me promène dans votre parc deux fois par jour. — Mais quel âge avez-vous, ajouta le roi. — C'est ce qui vous reste à savoir, dit d'Arci, » et il ne voulut jamais satisfaire sur ce point la curiosité du monarque, comme s'il eût cru, en cachant son âge, pouvoir en faire aussi un mystère à la mort. Il mourut, dit-on, à 123 ans, et jouit toute sa vie d'une grande santé.

XXI.

Ne vous informez pas des affaires des autres ;

Le sage écoute tout, s'explique en peu de mots,
Il interroge et répond à propos.
Rarement il ouvre la bouche
Devant un plus sage que lui.
Il n'est point curieux des affaires d'autrui,
Et ce qu'il doit savoir est tout ce qui le touche.

Les affaires d'autrui ne sont pas les nôtres, et l'homme sage doit se renfermer dans ce qui le

concerne. Une trop grande curiosité est une très grande impolitesse, et souvent la marque de beaucoup d'imprudence. On dit que c'est le défaut des femmes, c'est celui de tous les désœuvrés : les gens oisifs sont ordinairement les plus curieux. Ceux qui ont des affaires ne s'inquiètent guère de celles des autres : les moins occupés sont toujours ceux qui s'occupent le plus de ce qui ne les regarde point.

Ne soyez pas de ces questionneurs perpétuels, qui veulent tout savoir, ni de ces furets de maisons, qui cherchent à découvrir tout ce qui se passe dans l'intérieur des familles. On n'aime à le savoir que pour le divulguer, ou pour en faire un mauvais usage : l'un et l'autre sont indignes d'un honnête homme.

Ne faites jamais aucune question imprudente ou qui pourroit déplaire : la curiosité déplacée est souvent bien payée. Un jeune homme demandoit à une femme déjà sur le retour, quel âge elle avoit. « Je ne vous le dirai pas précisément, répondit-elle : mais soyez assuré qu'un âne est plus âgé à vingt ans qu'une femme à soixante. »

Ne vous mêlez pas non plus trop facilement des affaires des autres, à moins que la charité ou votre devoir ne vous y oblige. Il est rare qu'on n'en ait du désagrément. Mais le précepte de ne se mêler que de ses affaires, est presque toujours aussi mal suivi, qu'il est sage et nécessaire à la tranquillité de la vie. On se repent souvent d'y avoir manqué. C'est ce qui arriva à Sarrasin, auteur de plusieurs

pièces de poésies très ingénieuses. Le cardinal Mazarin lui avoit promis vingt mille écus comptant, s'il pouvoit engager le prince de Conti, dont il étoit secrétaire, à épouser Marie Martinozi, nièce de ce ministre. Il eut le malheur de réussir, et de prendre le prix de la vente de son maître. Le cardinal se moqua de lui, et le prince de Conti le chassa de sa maison. Sarrasin en mourut de regret et de douleur.

Sans air mystérieux dissimulez les vôtres.

Le sage Pittacus disoit : Ne divulguez pas vos desseins, afin que, s'ils sont renversés, vous ne soyez pas exposé à la risée. La plupart des hommes ne jugent que par l'événement : l'envie et la malignité se moquent de ce que le succès n'a pas justifié. En cachant vos affaires, vous les déroberez à la censure et à la raillerie.

Celui qui parle de ses affaires à tout le monde, les verra souvent échouer. Les obstacles naîtront de toutes parts, et des personnes même de qui on se défioit le moins. Un dessein connu ne vaut guère mieux qu'un dessein manqué. Le grand secret, pour réussir dans ses affaires et dans ses entreprises, est de les tenir secrètes. C'est là aussi ce qui fait presque toute la magie de la politique. Le plus habile est celui qui est le plus dissimulé sans le paroître, qui parle beaucoup, sans rien dire et sans laisser rien soupçonner de ce qui ne doit pas être connu.

Il ne faut pourtant pas, comme nous l'avons dit ailleurs, abuser de la dissimulation, qui dégénère souvent en une mauvaise finesse ou en une fausseté condamnable, dont elle n'est séparée que par un intervalle assez étroit. La véritable finesse n'est autre chose qu'une prudence bien réglée qui fait qu'on est sincère sans être simple, et pénétrant sans être trompeur. La dissimulation ne doit aller que jusqu'au silence; il n'est pas permis d'y joindre le mensonge et la duplicité, comme ce prince (1) dont la maxime étoit: qui ne sait pas dissimuler, ne sait pas régner. » Maxime odieuse, de la manière qu'il l'entendoit et qu'il la pratiqua durant son règne, qui ne fut qu'une suite de finesses, d'intrigues et de traits de mauvaise foi: monstres qui naissent de la méfiance et de la dissimulation portée à l'excès. Celle de ce prince alloit si loin, qu'il ne s'ouvroit à personne de ses desseins. C'est ce que lui reprocha d'une manière fine un de ses courtisans, qui, le voyant monté sur un petit cheval, lui dit: « Sire, quelque foible que paroisse votre monture, elle est pourtant la plus forte de votre royaume. —Comment cela? reprit le roi.—C'est, répondit le courtisan, qu'elle porte votre majesté et tout son conseil. »

Soyez réservé, mais ne le soyez pas trop, ni sur toutes choses. Une réserve outrée et qui fait mystère de tout, est ridicule, et blesse ceux avec

(1) Louis XI, roi de France.

qui l'on vit. C'est la marque d'un petit esprit qui veut jouer l'important.

Il nous reste, avant de finir, à vous donner encore un conseil bien utile. Ne confiez point, sans une grande nécessité, des secrets de conséquence à des domestiques, surtout à des femmes, qui, aisées à séduire, peu capables de se taire, faciles à se mécontenter, découvrent toujours tôt ou tard ce qu'on a intérêt de cacher.

XXII.

N'ayez point de fierté......

Lorsque l'on considère avec les yeux de la raison ce qui a coutume d'inspirer de la fierté aux hommes, peut-on s'empêcher de rire ou d'avoir pitié de leur folie? Car, quel juste sujet d'orgueil pourroient-ils trouver en eux? Seroit-ce la distinction de la naissance, l'éclat des dignités, les faveurs de la fortune dont ils jouissent? Mais toutes ces choses étrangères à l'homme n'étant rien moins que l'homme même, ne peuvent le rendre plus estimable.

N'y a-t-il pas, en effet, bien de la petitesse à s'enorgueillir de la noblesse de son origine, puisqu'elle n'est ni le fruit de ses travaux, ni la récompense de son mérite? Quand on louoit sur ses ancêtres Alphonse, roi d'Arragon: « Je compte pour rien, répondoit-il, ce que vous estimez tant en moi : c'est la grandeur de mes ancêtres que

vous louez, et non pas la mienne. La vraie noblesse n'est pas un bien de succession; c'est le fruit et la récompense de la vertu. »

Il y a sans doute de l'avantage à avoir de la naissance : c'est une prérogative illustre, à laquelle le consentement des nations a de tout temps attaché des distinctions d'honneur et d'hommage, On trouve aussi dans la noblesse plus de sentiment et de grandeur d'âme, que dans les autres conditions : les exemples domestiques élèvent l'âme, et l'enflamment d'émulation. Mais plus la naissance est distinguée, plus elle impose de grandes charges : elle augmente l'obligation d'avoir du mérite. La noblesse donnée aux pères, parce qu'ils étoient vertueux, a été laissée aux enfans afin qu'ils le devinssent. Si l'équité demande que l'héritier des héros le soit de leurs distinctions et de leurs dignités, n'a-t-on pas droit d'exiger aussi qu'il fasse revivre leurs grandes qualités et leurs vertus ? La gloire finit où cesse le mérite.

Heureux celui qui est honoré d'un beau nom, s'il sait bien le porter ! mais celui qui le prostitue est à plaindre. La gloire de ses ancêtres le couvre de honte : c'est une lumière qui fait paroître davantage ses défauts. Plus on a de respect pour son nom, plus on a de mépris pour sa personne.

Ce long amas d'aïeux, que vous diffamez tous,
Sont autant de témoins qui parlent contre vous;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie,
Ne sert plus que de jour à votre ignominie.

J'oublierai votre noblesse, si vous ne m'en faites souvenir par vos grandes qualités. Je respecterai dans vous celles de vos aïeux que vous me rétracerez, et j'en composerai comme une couronne de gloire, que je placerai sur votre tête. Mais si vous ne me les rappelez que par votre orgueil, si vous ne m'en faites ressouvenir que par le contraste de leurs vertus et de vos vices,

En vain tout fier d'un sang que vous déshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms révérés ;
En vain vous vous couvrez des vertus de vos pères :
Ce ne sont à mes yeux que de vaines chimères.
Je ne vois rien en vous qu'un lâche, un imposteur,
Un traître, un scélérat, un perfide, un menteur,
Un fou dont les accès vont jusqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illustre une branche pourrie.

DESPRÉAUX.

Combien de nobles portent sur leur front l'orgueil de leur origine, qui devroient cent fois en rougir ! Quelle honte de voir un gentilhomme sans probité ou sans honneur, qui insulte tout le monde, est le tyran de ses vassaux, usurpe le bien d'autrui, manque de parole, s'abandonne à la crapule ou à la débauche, est parasite effronté, ou vil complice des passions des riches ! De tels gentilshommes ont raison de crier à tout le monde qu'ils le sont. Eh ! qui sans cela auroit pu le soupçonner ? Mais moi j'élève la voix à mon tour, et je leur crie : changez de mœurs, ou changez de nom : un magnifique piédestal n'est pas fait pour une figure difforme.

Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout

ce qui n'est pas vertueux; et si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose. Si vous n'êtes pas noble, méritez de l'être. Soyez honnête homme, généreux, ami du vrai, inviolable dans vos paroles, maître de vos passions : on ne regardera point, pour vous donner son estime, si vous êtes gentilhomme.

Une seule vertu vaut un siècle d'aïeux.

Il est bien plus honorable de laisser de beaux exemples à ses descendans, que d'en recevoir de ses ancêtres et de les imiter si mal, comme il n'arrive que trop souvent : car il est rare que le mérite des grands hommes passe à leurs enfans, et que leurs successeurs soutiennent dignement toute la gloire dont ils ont hérité. Un gentilhomme se vantoit à un paysan de l'ancienneté de sa noblesse. « Tant pis, monsieur, lui dit le manant, plus une graine est vieille plus elle s'abâtardit. »

La noblesse excite l'émulation dans les grandes âmes, et l'orgueil dans les petites. Un homme d'honneur cherche à se rendre digne de sa naissance, et n'en parle jamais : un sot croit qu'elle lui tient lieu de tout mérite, et il en parle toujours. La noblesse orne et embellit le mérite, quand elle se trouve jointe à la modestie et qu'on paroît l'oublier; mais elle dépare et gâte celui qu'on a, lorsqu'on s'en souvient trop. Un très galant homme avoit l'unique défaut d'être entêté de sa naissance. Un homme d'esprit dit, en par-

lant de lui : « C'est dommage qu'il soit gentilhomme. »

Il y en a qui sont tellement infatués de leur noblesse, que cette orgueilleuse idée ne les quitte jamais, non pas même lorsqu'ils devroient le moins s'en souvenir. Un abbé de distinction, disant un jour la messe, entendit causer quelques personnes près de l'autel où il célébroit. Il en fut si choqué, qu'en se tournant au *Dominus vobiscum*, il leur dit : « En vérité, messieurs, cela est honteux de causer comme vous faites ; quand ce seroit un laquais qui diroit la messe, vous ne vous comporteriez pas autrement. »

Un premier président témoigna, dans une cérémonie de religion, des sentimens bien plus humbles et plus chrétiens. Le bourreau étoit à la sainte table, pour communier. Le premier président vint s'y mettre aussi. Le bourreau, surpris et confus, voulut se retirer : « Restez, lui dit ce président en l'arrêtant par l'habit, nous sommes ici tous égaux. »

O vous, qui vous enorgueillissez si ridiculement de la distinction de votre origine, ne savez-vous donc pas que tous les hommes étant sortis de la même tige, sont tous frères, tous égaux à cet égard, et que celui qui a du mérite et des talens, est mille fois plus estimable que celui qui n'en a point ? C'est la noble et sublime leçon que l'empereur Joseph II fit à quelques-uns de ces grands d'Allemagne, qui ne connoissent rien au-dessus de leur naissance. Plusieurs seigneurs de la cour

de Vienne se plaignirent à ce prince de ne pouvoir jouir décemment et à leur aise des promenades publiques, parce qu'elles étoient occupées par une foule de petite noblesse et de peuple : ils supplièrent sa majesté impériale de faire fermer le *Prater*, et d'ordonner que l'entrée n'en fût permise qu'à des personnes de leur qualité. L'empereur, surpris de cette demande, leur répondit : « Si je ne voulois voir que mes égaux, il faudroit que je m'enfermasse dans le caveau des capucins, où reposent les cendres de mes ancêtres. J'aime les hommes, sans distinction ; et je préfère ceux qui ont de la vertu et des talens, à ceux dont tout le mérite est de compter des princes parmi leurs aïeux. »

Le maréchal de la Meilleraie fit une réponse moins polie et plus piquante à un gentilhomme de Bretagne, qui, faisant sonner trop haut les droits de sa naissance, lui dit avec fierté : « Si je ne suis pas maréchal, je suis du bois dont on les fait. — Quand on en fera de bois, répliqua le maréchal, vous pourrez y prétendre. »

Rien, peut-être, n'est plus propre à rabaisser l'orgueil et la fierté de ceux qui se croient élevés au-dessus des autres par leur naissance, que de leur rappeler ce qu'ils deviendront un jour, et de les faire ressouvenir de cette commune et inévitable destinée qui doit les confondre avec le reste des hommes. On a fait à ce sujet une petite pièce de vers fort connue, mais qui mérite d'être rapportée ici.

Je songeois cette nuit que, d'un mal consumé,
Côte à côte d'un pauvre on m'avoit inhumé.
Moi qui ne pus souffrir ce fâcheux voisinage,
En mort de qualité, je lui tins ce langage :
Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici :
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin! ce me dit-il d'une insolence extrême,
Va chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même :
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

Diogène fit une réponse à peu près semblable et également philosophique, j'ai presque dit chrétienne, à un noble Athénien qui, le voyant sur un cimetière, lui demanda ce qu'il y faisoit : « Je cherchois, lui dit-il, les os de votre père parmi ceux du peuple ; mais tout ici me paroît si confondu, que je ne saurois les distinguer. »

Au lieu de porter leurs regards sur ce qu'ils seront un jour, combien de nobles, au contraire, et de nouveaux nobles surtout, les détournent même de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils sont! Ils aiment à se persuader et à faire croire aux autres, que leur noblesse et plus ancienne et plus illustre qu'elle ne l'est en effet; ou s'ils ne peuvent se dissimuler une roture encore toute fraîche, ils cherchent à relever leur nouveau nom par une affectation d'orgueil et de hauteur, qui ne fait que mieux ressouvenir de ce qu'ils ont été : ils mettent la fierté à la place des titres, et par là même ils font voir qu'ils ne sont rien moins que ce qu'ils affectent d'être. On n'est pas si ébloui de son élévation, quand on est né pour être grand. Les plus

hautes places sont toujours au-dessous des grandes âmes; rien ne les enfle, parce que rien n'est plus haut qu'elles. Aussi voyons-nous que le monarque qui occupe aujourd'hui le premier trône de l'Europe, est le moins fier des hommes. Nous en avons déjà rapporté plusieurs beaux traits : en voici encore un qui s'offre entre mille autres semblables. Dans le voyage que fit en Bohème l'empereur Joseph II, il se trouva logé dans une auberge de village. Une foule de gentilshommes et d'autres citoyens vinrent pour lui rendre hommage, ou pour lui présenter des requêtes. Il en retint un si grand nombre à dîner, qu'on se crut obligé de lui représenter qu'il n'y avoit pas assez d'argenterie pour traiter tant de monde. « Qu'importe? répondit-il; on trouvera ici suffisamment de couverts d'étain; ces messieurs voudront bien excuser un voyageur. »

La véritable grandeur est ordinairement affable, douce, populaire. Celle, au contraire, qui n'est que d'emprunt, est farouche, inaccessible, délicate sur ses privilèges, aigre, brusque et dédaigneuse : faut-il être surpris qu'elle excite si souvent l'envie et les murmures? On l'honore en apparence, mais dans le fond on la hait; on lui rend certains hommages, parce qu'on la redoute, mais ce ne sont que des hommages forcés; et l'on sait bien, en son absence, s'en dédommager par les satires quelquefois les plus méprisantes.

Un grand seigneur étant allé voir un cardinal d'un fort petit génie, n'en fut reconduit que jus-

qu'à la porte de son cabinet. Piqué de ce cérémonial abrégé, il arrêta dans la cour un officier de ce cardinal, pour lui demander ce que c'étoit qu'il voyoit au-dessus de l'entrée du palais. « Ce sont, lui dit l'officier, les armoiries de son Éminence. — Mais, reprit-il, qu'est-ce que je vois au-dessus de l'écusson ? — C'est le chapeau, la marque de la dignité de cardinal, reprit le domestique. » Comme le chapeau paroissoit trop grand : Avant que de donner ce chapeau, ajouta le seigneur, on auroit dû prendre la mesure de la tête.

Si vous voulez que tout le monde vous aime et vous estime, ayez pour tous beaucoup d'honnêteté et de politesse. Si, au contraire, par des manières dures, fières et hautaines, vous vous rendez insupportable à ceux qui vous approchent, vos inférieurs vous haïront, vos supérieurs vous mépriseront, et tout le monde se moquera de vous. C'est ce qui arriva à M. d'Aumont, évêque d'Avranches. Ce prélat étoit plutôt né pour porter un casque que pour porter la mitre. On le nommoit, à cause de son orgueil, *Tarquin le superbe*. Un de ses ennemis, car il ne pouvoit manquer d'en avoir, s'avisa, pour se moquer de lui, d'ajouter avant d'*Aumont* la syllabe *ro*, dans un mandement affiché aux portes de sa cathédrale : ce qui faisoit un mot dont la prononciation rendoit celui de *rodomont ;* et le sobriquet lui en resta.

« Les insultes et les outrages, dit l'Esprit saint, sont réservés pour les superbes, et la vengeance se tiendra en embuscade pour fondre sur eux

comme le lion sur sa proie (1). » Le Très-Haut, qui hait encore plus que les hommes l'orgueil et la fierté, ne tardera pas à se joindre aux ennemis des superbes, pour les humilier et les détruire. « La maison la plus riche sera anéantie par l'orgueil, et le bien du superbe sera détruit jusqu'à la racine (2). »

Ainsi a-t-on vu l'orgueilleux Aman, élevé au faîte de la grandeur, en être précipité avec toute sa famille, parce qu'il n'avoit pu voir, sans méditer une vengeance éclatante, qu'on lui refuât des honneurs qui n'étoient dus qu'à Dieu même.

La plupart des grands, il est vrai, sont extrêmement jaloux des distinctions, mais ce n'est pas en cela qu'ils sont grands; et la délicatesse pointilleuse que témoigna dans une occasion le grand Condé, ne lui fait pas honneur. Un évêque, qui avoit une grande barbe, étoit avec son neveu à la table de ce prince. En mangeant sa soupe, il en laissa tomber sur sa barbe. Son neveu l'en avertit, en disant : « Monseigneur, il y a du pain sur la barbe de votre grandeur. » Le prince, choqué de ce que l'on donnoit ce titre à un autre en sa présence, reprit : « Dites sur la grandeur de votre barbe. »

La fierté qui d'ordinaire est le vice des grands, dit très bien Massillon, ne devroit être que comme

(1) *Illusio et improperium superborum, et vindicta sicut leo insidiabitur illis.* Eccli. 27.

(2) *Domus quæ nimis locuples est, annullabitur superbiâ*, etc. Eccli. 21.

la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paroîtroit bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, et de tâcher de se mettre, par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par le rang et par la naissance. Les grands, au contraire placés si haut par la nature, ne sauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant; et s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles.

S'il est beau aux petits de se souvenir de ce qu'ils doivent aux grands, il est encore plus beau à ceux-ci d'oublier quelquefois ce que les petits leur doivent. Nous devons, il est vrai, honorer les grands, parce qu'ils sont grands et que nous sommes petits, comme il y en a d'autres plus petits que nous qui nous honorent. Et d'ailleurs, le bon ordre a toujours imposé la subordination; la subordination suppose de la supériorité, et la supériorité demande du respect et de la considération. Mais cette distinction et cette préférence, nécessaires dans la société, ce respect extérieur qu'on accorde aux places ou à la naissance, ne doivent pas augmenter la vanité, comme ils n'augmentent pas le mérite. Devenu plus grand, celui qui pense bien ne s'en croit ni plus grand ni meilleur qu'il n'étoit. Les respects et les hommages des autres hommes ne l'énorgueillissent point, parce qu'il sait que c'est à la place qu'ils s'adressent, bien plus qu'à la personne.

Un lord anglais venoit d'être élevé à la place de secrétaire d'état. Ayant été lui-même prendre sa patente dans le cabinet de sa majesté, une foule de courtisans s'assemblèrent autour de lui, et chacun s'empressoit d'être le premier à le féliciter. Ayant aperçu son fils au milieu d'eux, il l'appela, et lui dit : « Que ce spectacle ne vous abuse point, mon fils ; je ne suis devenu ni plus grand ni meilleur que je n'étois. Ce n'est point à moi qu'on rend ces honneurs, c'est à ma patente de secrétaire d'état : elle les a reçus sous mon prédécesseur, elle les aura encore sous mon successeur ; ils la suivent dans toutes les mains où elle passe ; et quand je ne l'aurai plus, vous verrez toute cette foule disparoître. »

Il y a bien peu d'hommes placés au-dessus des autres par leur naissance, par leur rang ou par leur fortune, qui sachent penser d'eux-mêmes avec tant de sagesse, et se rendre une pareille justice. Au lieu de considérer tous ces avantages extérieurs comme entièrement étrangers à leur être, ils unissent en quelque sorte à leur propre nature les qualités de grand, de noble, de riche, de maître, de seigneur et de prince; ils en grossissent leur idée, et ne se représentent jamais à leur esprit sans tous leurs titres, tout leur attirail et tout leur train. Ils s'accoutument, dès leur enfance, à se regarder comme une espèce séparée des autres hommes : leur imagination ne les mêle jamais dans la foule : ils sont toujours comtes ou ducs à leurs yeux, et jamais simplement hommes.

Ne se croyant pas moins au-dessus des autres par leur esprit, qu'ils le sont par leur condition et par leur fortune, ils prétendent que leur sentiment doit toujours prévaloir sur celui des personnes qui sont au-dessous d'eux.

Louis XIV ne pensoit pas ainsi. Le maréchal de la Feuillade ayant montré à Boileau quelques vers, que celui-ci n'approuva pas : « Vous êtes bien délicat, lui dit ce seigneur, de ne pas approuver une poésie que le roi et madame la dauphine ont trouvée excellente. — Je ne doute point reprit Boileau, que le roi ne soit très habile à prendre des villes et à gagner des batailles : je doute encore aussi peu que madame la dauphine ne soit une princesse pleine d'esprit et de lumières. Mais, avec votre permission, monsieur le maréchal, je crois me connoître en vers aussi bien qu'eux. » Là-dessus le maréchal accourt chez le roi, et lui dit d'un air vif et impétueux : « Sire, n'admirez-vous pas l'insolence de Boileau, qui dit se connoître en vers mieux que votre majesté ? — Oh ! pour cela, répondit le roi, je suis fâché d'être obligé de vous dire que Boileau a raison. »

Les grands qui n'ont pas eu soin de corriger l'impression que l'éclat de leur naissance fait naturellement dans leur esprit, ne peuvent souffrir que des gens, qu'ils regardent avec mépris, prétendent avoir autant de jugement qu'eux. Corrompus par la flatterie, qui approuve toutes leurs actions et toutes leurs paroles ; séduits par la foiblesse des autres hommes, qui se soumettent aveu-

glément à toutes leurs opinions; ils se persuadent sans peine que leur raison est aussi supérieure que leur rang; et c'est ce qui leur donne tant d'impatience et d'humeur dans les moindres contradictions. Ne devroient-ils pas, au contraire, faire attention qu'étant égaux au reste des hommes, pour l'âme et pour le corps, ils peuvent également se tromper, et peut-être encore plus, parce qu'ils ont d'ordinaire plus de passions et de préjugés? Mais cette réflexion si naturelle et si sensée, il est bien rare qu'ils la fassent, à moins qu'ils ne rencontrent quelquefois des hommes d'une trempe d'âme assez forte, pour oser à cet égard leur dire la vérité. Un grand, dans une dispute où il n'avoit pas l'avantage, ayant voulu rappeler à la personne qui se disputoit avec lui, la distance que la naissance et le rang mettoient entre eux : « Monsieur, lui dit le particulier, j'ai plus au-dessus de vous dans ce moment, que vous n'avez au-dessus de moi : car j'ai raison, et vous avez tort. » On raconte aussi que Santeuil disputant avec le prince de Condé sur quelques ouvrages d'esprit : « Sais-tu bien, Santeuil, lui dit le prince de Condé un peu en colère, que je suis prince du sang? — Oui, monsieur, répondit ce célèbre poète, je le sais bien : mais pour moi, je suis prince de bon sens; ce qui est infiniment plus estimable. »

Celui qui est vraiment grand, n'affecte point de le dire à tout le monde, et ne cherche pas à le paroître. Il aime bien plutôt à se dérober à lui-

même et à se cacher aux autres ; et il n'en paroît que plus grand, lorsqu'on vient à le découvrir. Philopœmen, le plus grand homme de guerre qui de son temps fût dans toute la Grèce, étoit pour l'ordinaire vêtu fort simplement, et marchoit assez souvent sans suite. Il arriva seul, en cet état, dans la maison d'un citoyen qui l'avoit invité à prendre un repas chez lui. La maîtresse du logis, qui attendoit le général des Achéens, et qui ne le connoissoit pas, le prit pour un domestique et le pria de l'aider à faire la cuisine. Philopœmen quitta aussitôt son manteau, et se mit à fendre du bois. Le mari étant survenu à cet instant, s'écria, dans la surprise que lui causa un tel spectacle : « Qu'est-ce donc, seigneur Philopœmen ! et que faites-vous ? — Je paie, lui dit-il en riant, les intérêts de mon extérieur. » La femme, étonnée et confuse, lui fit mille excuses qu'il reçut avec bonté.

On sait que le même plaisir de cacher sa grandeur étoit la noble passion de l'empereur Joseph II, qui jamais ne reçut des hommages plus vifs de l'enthousiasme du cœur, des éloges plus vrais et plus sincères, que sous les dehors de la simplicité et de la modestie. Le moyen d'obtenir beaucoup, c'est d'exiger peu : on donne à la bonté ce qu'on refuse à la hauteur ; et en prétendant au-delà de ce qui nous est dû, nous faisons qu'on nous conteste même quelquefois ce qu'on devroit nous rendre.

C'est donc bien mal entendre les intérêts de son amour-propre, que de ne marcher jamais qu'environné de tout le faste de sa grandeur, et d'avoir

toujours un air fier et superbe, qui obtient si rarement le respect qu'il commande. Un tel air ne sied bien que dans certaines circonstances, où l'on doit par une représentation imposante, soutenir la dignité de sa naissance ou de la place qu'on occupe. Mais d'ordinaire, c'est moins par devoir que par orgueil, qu'on est si jaloux des prérogatives de son rang, qu'on étudie avec tant de soin ce qui lui est dû, qu'on fait des parallèles continuels de soi et des autres, et qu'on mesure scrupuleusement le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde, ou avec lesquelles on est en concurrence pour le pas. Les femmes là-dessus portent les prétentions encore plus loin que les hommes, parce qu'elles sont plus vaines. Elles s'en font un point capital, une affaire importante sur laquelle elles prennent feu. Elles cherchent à se faire plus considérer, et elles ne se font le plus souvent que mépriser davantage. Une de ces contestations ridicules donna lieu à un jugement bien sage de Charles-Quint. Deux dames de la cour ayant eu un vif démêlé au sujet de la préséance, la chose fut déférée au jugement de l'empereur. « J'ordonne, dit ce prince, que la plus folle des deux passe la première. »

Ce sont surtout les richesses qui inspirent le plus l'orgueil et la fierté. Cet éclat, qui environne l'homme opulent, cette magnificence qu'il étale, ces honneurs qu'on lui rend, ces respects et ces espèces d'adorations qu'on lui prodigue, tout cela l'éblouit de telle sorte qu'il ne se connoît plus lui-

même, et qu'il s'épanouit dans ses pensées. Il se fait un prétendu mérite de son abondance; il se persuade que tout lui est dû ; il ne veut dépendre de personne, et veut que tout le monde dépende de lui; il se glorifie du grand nombre de ses amis, et il ne sait pas que ces âmes basses, que l'intérêt conduit et qui s'attachent à sa fortune, n'ont souvent qu'un fonds de mépris et une secrète haine pour sa personne. Mais ce qui me surprend en lui et ce qui m'étonne, c'est que flatté, comme il paroît l'être, de la multitude de ses courtisans, il ne cherche pas à en augmenter le nombre par des manières douces et gracieuses, et qu'il soit le plus souvent fâcheux, de difficile abord, d'humeur inégale, impatient, colère, rebutant les uns, choquant les autres, insupportable à tous.

Tels sont principalement les nouveaux favoris de la fortune, qui, nés dans la boue et dans l'obscurité, sont parvenus au comble des honneurs et des richesses. Cette pompe odieuse qui les environne, et qui est assez souvent le fruit honteux des vexations et des rapines, ils la rendent encore plus odieuse par leurs dédains orgueilleux pour les autres hommes. Ils ne parlent que de leurs biens; ils se vantent continuellement de leurs grandes richesses, eux qui devroient peut-être en rougir, et se reprocher cent fois le jour les bassesses et les crimes auxquels ils en sont redevables. Car, combien de riches ne doivent qu'au larcin, à l'injustice, à l'infidélité de leurs pères, ou à leurs propres crimes, ce qui flatte si fort leur va-

nité ! Il n'y a guère de grandes fortunes subites, qui soient pures et innocentes : la probité seule conduit rarement au temple de la fortune. Le fameux financier La Noue montroit à un seigneur une magnifique maison qu'il venoit de faire bâtir. Après lui avoir fait parcourir plusieurs beaux appartemens : « Voyez, lui dit-il, cet escalier dérobé. — Oui, repartit ce seigneur, il est comme tout le reste de la maison. »

Nous ne voulons pourtant pas peindre ici de couleurs flétrissantes tous les nouveaux riches, ni blâmer cette louable émulation, qui est le grand ressort des états. Nous voulons encore moins condamner les dons du prince, et tous les présens de la fortune. Les honneurs et les richesses n'excluent point le mérite, comme ils ne le donnent pas. Ce sont des biens réels pour celui qui les a mérités par ses services ou par son industrie. Mais s'ils ne fournissent point de nouvelle matière aux bonnes actions ; s'ils ne rendent pas plus bienfaisant, plus généreux ; s'ils sont inutiles à la vertu ; s'ils n'aident pas à protéger le mérite et à le mettre en œuvre ; s'ils ne servent qu'au luxe, à la fierté, à l'orgueil, ils cessent d'être ce que je les croyois, et je ne les regarde plus qu'avec des yeux de mépris. Les richesses, ainsi que le rang et les dignités, ne sont estimables que par l'usage qu'on en fait. Si on les emploie à ce que prescrivent le devoir et la vertu, elles deviennent des sources de gloire ; si on les consacre au vice, elles ne servent qu'à couvrir d'infamie ; si elles enflent le

cœur et le remplissent d'orgueil, elles rendent ridicule et méprisable.

A quelque haute fortune que vous soyez parvenu, n'en faites donc jamais l'objet de votre vanité. Les richesses par leur éclat et par les commodités qu'elles procurent, attirent assez d'elles-mêmes les yeux de l'envie; ne l'irritez point par votre ostentation, elle se plairoit à lancer sur vous les traits piquans de la malignité. Ne vous laissez pas enivrer des faveurs de la fortune; montrez que vous avez la tête assez forte pour les soutenir. Dans votre prospérité, soyez toujours modeste, et n'oubliez jamais votre premier état. Imitez le chancelier Bacon, un des plus grands hommes de l'Angleterre et le plus beau génie de son siècle. Il avoit autant de modestie que de mérite. La reine Elisabeth, faisant la visite de ses provinces, voulut voir à Redgrave la maison de campagne qu'il avoit fait bâtir avant sa fortune. L'ayant considérée, elle lui dit : « Votre maison est bien petite, monsieur le chancelier. — Madame, répondit Bacon, ma maison est assez grande pour moi ; mais c'est votre majesté qui m'a fait trop grand pour ma maison. »

On rapporte aussi une belle réponse de Sixte-Quint. Tout le monde sait que, de simple pâtre, il devint religieux de Saint-François, général de son ordre, cardinal, et enfin pape. Jamais la fortune n'avoit pris un homme si bas pour l'élever si haut. On vit sur le trône un souverain habile, un grand politique, un homme né pour commander

aux autres, et d'autant plus digne de son élévation, qu'il n'oublia jamais la bassesse de son premier état. Un cordelier, de la principauté de Tarente, lui demanda que sa famille eût l'honneur d'être alliée à celle de Perretti. « J'y consens, dit Sixte-Quint, pourvu que nous observions quelque proportion entre votre famille et la mienne. Dites-moi premièrement quelle est votre origine? — Saint Père, répondit le moine, ma maison est, grâces à Dieu, l'une des plus riches et des plus anciennes du royaume de Naples. — Tant pis pour votre dessein, répliqua le pape : car le moyen de faire alliance entre un riche et puissant seigneur comme vous, et un malheureux gardeur de pourceaux comme moi! Si vous voulez cependant, à quelque prix que ce soit, que je consente à ce que vous me demandez, quittez votre habit de religieux, donnez à quelque hôpital la grosse pension que vous fait votre famille, et allez garder ces mêmes animaux à la campagne, comme je les ai gardés dans ma jeunesse. Ce n'est qu'à ces conditions que nous pourrons devenir parens, vous et moi. »

Une personne qui, dans son élévation, se rappelle l'obscurité de son origine, n'en est que plus estimable. On admire sa modestie, on applaudit à la fortune dont elle se montre digne. Agathocle, fils d'un potier, ne s'enorgueillit ni de la dignité royale où il fut élevé, ni des grandes victoires qu'il remporta sur les Carthaginois. Placé sur le trône de Syracuse, il voulut toujours être servi

en vaisselle de terre; et quand on lui en demandoit la cause : « Je veux, répondoit-il, que le souvenir de mon origine rabatte l'orgueil que le vain appareil de la royauté pourroit m'inspirer. »

Cet empereur romain (1), qui, de simple berger, étant parvenu à l'empire, fit mourir tous ceux qui avoient quelque connoissance de la bassesse de son extraction, ne réussit, par ce moyen aussi barbare qu'extravagant, qu'à la faire connoître davantage, et à la rendre plus odieuse. Il n'y a que de la gloire à parvenir par un vrai mérite, et de la honte à se méconnoître. Les richesses qui nous laissent notre modestie, augmentent notre gloire. Si elles nous rendent plus vains, elles nous attirent la haine et le mépris. La femme d'un riche financier étoit venue dans une église, pour entendre un célèbre prédicateur; mais, comme elle étoit arrivée tard, elle ne trouva point de place. « On auroit bien dû, dit-elle tout haut, mettre les chaises à un écu. » Une dame, piquée, lui repartit en se tournant vers elle : « Il paroît bien, madame, que vous avez plus d'écus que d'esprit. »

Telle est la sottise de notre orgueil, que tout ce qui nous environne, quoiqu'il n'ajoute pas le plus petit degré à notre mérite, agrandit néanmoins l'idée que nous avons de nous-mêmes. Une belle maison, un habit plus riche qu'à l'ordinaire, un équipage de plus, augmentent la bonne opinion qu'on avoit de soi; et si l'on n'y prend

(1) Maximin.

garde, on s'estime davantage à cheval ou en carrosse qu'à pied. « Mais, dit fort bien La Bruyère, tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage : on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un fat. »

Si la fierté des airs et des manières ne sauroit convenir qu'à des sots, il n'en est pas de même de la fierté du cœur, qui est inspirée par la noblesse du sentiment : elle est l'attribut des personnes de probité et d'honneur. C'est elle qui les empêche de rien faire de bas, de honteux, de déshonorant. Elle venge aussi quelquefois noblement le mérite, des outrages du riche insolent qui ose l'insulter, ou des mépris de l'homme heureux qui s'oublie. Denys-le-Tyran demandoit d'un ton railleur à un sage de sa cour, pourquoi on voyoit les philosophes chez les grands, et qu'on ne voyoit pas les grands chez les philosophes. « C'est répondit-il, parce que les médecins vont chez les malades. »

De toutes les fiertés, la plus ridicule est celle qui est couverte des lambeaux de la misère ; et un pauvre superbe est encore plus méprisable qu'un riche orgueilleux. Tel étoit cet Espagnol, dont on raconte le trait suivant. C'est la coutume à Rome de distribuer de la soupe aux pauvres, à la porte des monastères. Un Castillan nouvellement arrivé, et qui ignoroit à quelle heure se faisoit

cette distribution, s'adressa à un pauvre Français pour en être instruit. La fierté espagnole ne pouvoit souffrir qu'il demandât simplement ce qu'il vouloit savoir. Il demanda au Français s'il avoit pris son chocolat. « Mon chocolat ! répondit l'autre. Eh ! comment voulez-vous que je le paie ? Je vis d'aumônes, et j'attends qu'on distribue la soupe au couvent des Franciscains. — Je vous prie de m'y conduire, dit le glorieux Espagnol ; vous y verrez don Antonio Pénès de Valçable, de Redia, de Montalva, de Vega, etc., y donner à la postérité une marque d'humilité. — Eh ! qui sont ces gens-là, demanda le Français. — C'est moi, répondit le Castillan. — Si cela est, répliqua le Français, dites plutôt un exemple de bon appétit : mais quel régal pour un aussi grand seigneur ! »



.........Ne vous louez jamais.

C'est un grand ridicule de se louer soi-même. L'homme sage et judicieux ne donnera point dans cette fatuité. Celui qui a du mérite n'en parle pas : il laisse aux autres le soin de le publier. « Qu'un autre vous loue, dit Salomon, et non votre bouche ; que ce soit un étranger, et non vos propres lèvres (1). »

C'est ce que pratiquoit la célèbre madame Dacier. Elle avoit cette estimable modestie qui pare le savoir, et qui l'accompagne si rarement. Sa

(1) *Laudet te alienus, et non os tuum*, etc. Prov. 27.

réserve étoit si grande, que jamais elle ne faisoit paroître dans ses conversations l'avantage qu'elle pouvoit avoir de ce côté-là sur la plupart de ceux avec qui elle s'entretenoit. Ceux qui ne la connoissoient point ne pouvoient découvrir en elle qu'une femme ordinaire, et n'avoient garde de soupçonner la profondeur de son érudition. On rapporte de cette dame un trait qui lui fait infiniment d'honneur. Les savans du Nord qui voyagent, ont grand soin de visiter dans tous les pays les personnes qui sont distinguées dans les lettres, comme pour rendre un hommage glorieux à leur mérite et à leur réputation. Ils portent avec eux un livre, où ils les prient de mettre leur nom avec une sentence. Un savant allemand, qui connoissoit madame Dacier par ses ouvrages, étant à Paris, vint lui rendre visite, et lui présenta son livre pour y mettre son nom et une sentence. Elle vit dans ce livre les noms des plus savans hommes de l'Europe: elle en fut effayée, et dit qu'elle rougiroit de mettre le sien parmi tant de gens illustres. L'Allemand ne se rebuta pas: plus elle se défendoit, plus il la pressoit; il revint plusieurs fois à la charge. Enfin, vaincue par ses instances, elle prit la plume, et mit son nom avec ce mot de Sophocle: « Le silence est l'ornement des femmes. » L'étranger, surpris de ce trait qui marquoit si parfaitement son caractère, demeura dans l'admiration.

Rien ne fait plus de tort à une personne, qui a du mérite d'ailleurs, que d'être vaine.

Une once de vanité
Gâte un quintal de mérite.

Elle nuit à la vertu même. Sadi, célèbre poète persan, que nous avons déjà cité, raconte qu'étant encore très jeune, il lisoit l'Alcoran au milieu de sa famille. Ses frères s'endormirent, et il dit à son père : « Regardez-les, ils dorment et je prie. » Mon père, ajoute-t-il, m'embrassa tendrement et me dit : « O mon cher Sadi ! ne vaudroit-il pas mieux que tu dormisses aussi, que d'être si vain de ce que tu fais ? »

Celui pense qu'il est sage, ne le sera pas long-temps : s'il le dit, il ne l'est déjà plus; peut-être même ne l'a-t-il jamais été. On perd toujours à se louer, et l'on persuade ordinairement le contraire de ce qu'on se propose. Les personnes qui se vantent, cherchent, si l'on peut s'exprimer ainsi, à semer l'estime, et ne recueillent que le mépris. Un jeune homme se vantoit d'avoir en peu de temps appris beaucoup de choses, et d'avoir dépensé mille écus pour payer ses maîtres. Quelqu'un de ceux qui étoient présens, lui répondit : « Si vous trouvez cent écus de tout ce que vous avez appris, je vous conseille de les prendre sans hésiter. »

Le plus grand plaisir qu'on puisse faire aux personnes vaines n'est pas de les louer, c'est de les écouter paisiblement se louer elles-mêmes. Mais c'est une complaisance qu'on a rarement : leur vanité choque, et nous nous plaisons à l'humilier. Un journaliste subalterne disoit dans une

compagnie, qu'il distribuoit la gloire. « Oui, monsieur, lui répondit quelqu'un; vous la distribuez si généreusement, que vous n'en gardez point pour vous. » L'abbé de Marolles, connu par ses mauvaises traductions d'excellens auteurs anciens, ne traduisoit pas seulement les poètes, il faisoit lui-même des vers; et en parlant de l'injustice du siècle, il disoit qu'en dépit du public il avoit publié, de compte fait, cent trente-trois mille cent vingt-quatre vers. Comme il se vantoit un jour à Linière que ses vers lui coûtoient peu: « Ils vous coûtent ce qu'ils valent, » répliqua Linière.

Ceux qui se louent ne sont guère loués, fussent-ils d'ailleurs dignes de l'être.

On refuse à l'orgueil ce qu'on doit au talent.

Du Perrier, gentilhomme provençal et très bon poète latin du dernier siècle, mais encore plus vain, disoit un jour: « Il n'y a que les fous qui n'estiment pas mes vers. *Stultorum infinitus est numerus*, lui répliqua d'Herbelot (1). »

Santeuil, disciple de du Perrier, et égal ou même supérieur à son maître en poésie et en vanité, se trouvant avec lui dans un repas, on parla de leurs vers latins. Santeuil dit qu'il y avoit autant de différence entre ses vers et ceux de du Perrier, qu'il y en avoit entre un astre et un météore. Du Perrier s'offensa de la comparaison, et dit à Santeuil qu'il ne savoit que ce qu'il lui avoit

(1) *Le nombre des fous est infini.* Eccli. 1.

appris. Santeuil répondit qu'il ne devoit sa poésie qu'à lui-même, qu'à son génie. « Et en supposant, ajouta-t-il, que vous me l'ayez apprise, j'en ai appris plus que vous n'en saviez. Pour preuve de cela, je parie dix pistoles que je vais faire des vers mieux que vous. » Du Perrier accepta le pari. L'argent fut mis entre les mains de Ménage, qu'il choisirent pour juge. Au bout de huit jours, ils lui apportèrent leurs vers, qu'ils avoient faits sur le sujet qu'il leur avoit donné. Ménage ne voulant point se brouiller ni avec l'un ni avec l'autre, dit que leurs pièces étoient également bonnes. Il leur rendit leur argent, mais ils ne s'en tinrent pas là. Ils allèrent trouver le père Rapin, jésuite, qui a fait lui-même un si beau poème latin sur les jardins, et ils le prièrent de les juger. Ils le rencontrèrent à la porte de l'église. Après avoir lu leurs pièces, il leur dit qu'elles ne valoient rien, qu'ils devoient rougir de faire cet assaut de vanité, et qu'il falloit apparemment qu'ils eussent trop d'argent, pour faire un semblable pari. « Les pauvres, ajouta-t-il, profiteront de l'inutilité de votre dispute et du superflu de votre bien : c'est une juste punition de votre orgueil. » En disant cela, il entre dans l'église et lâche dans le tronc les dix pistoles que les deux poètes lui avoient consignées.

Pour être applaudi de ce qu'on fait, il ne faut pas trop s'en applaudir soi-même. Le vrai moyen de n'avoir l'approbation de personne, c'est de la mendier par nos paroles ou par nos regards. La

vanité rend toujours odieux ; et, si elle n'est pas jointe au mérite, elle rend de plus ridicule. Un mauvais prédicateur disoit à quelqu'un sur la fin du carême ; « Je ne sais comment j'ai pu résister à la fatigue de prêcher tous les jours, et encore avant-hier ma Passion dura deux heures et demie ; cependant je me porte bien : n'admirez-vous pas ma force ? — Oui, lui répondit l'autre, mais j'admire encore plus celle de vos auditeurs. »

Le père d'Arruis, jésuite, parloit de lui-même et de ses prédications bien plus modestement. Il disoit : « Lorsque le père Bourdaloue prêcha à Rouen, les artisans quittoient leurs boutiques pour l'aller entendre, les marchands leur négoce, les avocats le palais, les médecins leurs malades. Pour moi, lorsque je prêchai l'année d'après, je remis toutes choses dans l'ordre : personne n'abandonnoit plus son emploi. »

On n'en estime que davantage celui qui sait ainsi se rendre justice. Mais, s'il est des occasions où il y a du courage et de la grandeur d'âme à oser dire de soi des vérités peu flatteuses, il en est aussi où l'on peut dire modestement du bien de soi-même. La nécessité de se justifier ou de se faire connoître, une grande utilité pour soi ou pour les autres, l'honneur et la gloire de Dieu permettent de le faire, pouvu que ce soit le plus brièvement qu'il est possible, et que la vanité ne paroisse pas s'y mêler. Il est pour l'ordinaire aussi inutile que dangereux de se donner des louanges :

on n'est pas cru d'ailleurs sur sa parole, et on ne fait que donner plus de matière à la critique et à la plaisanterie. Deux frères, l'un poète et l'autre musicien, parloient avec éloge de leurs talens. « C'est mon frère, dit l'un, qui fait les vers, et je les chante. — Et moi, ajouta Despréaux, ennuyé de leurs fades discours, je les siffle. »

On sait assez, dit La Rochefoucault, qu'il ne faut guère parler de sa femme ; mais on ne sait pas assez qu'on devroit encore moins parler de soi. Les personnes qui se vantent, ne sont guère plus aimées dans les compagnies, que celles qui sentent mauvais.

Evitez donc avec soin de parler de vous-même ; et si la politesse des autres vous force de répéter quelque événement dont le détail vous fait honneur, soyez bien court, et parlez-en avec une pudeur infinie. Une dame demandoit au comte Maurice de Nassau, célèbre par le grand nombre de victoires qu'il remporta sur les Espagnols, quel étoit le plus grand capitaine de son siècle. La modestie de ce prince ne lui permit pas de se nommer : l'amour de la gloire, et cette noble estime de soi-même, qu'a un grand homme qui ne peut s'ignorer, lui défendoit de céder ce rang à aucun autre. Il répondit : « Madame, le marquis de Spinola est le second. » C'étoit le général des armées d'Espagne dans les Pays-Bas, et le plus grand homme de guerre de son temps, s'il n'avoit pas eu en tête le comte Maurice, contre lequel néanmoins il se soutint avec gloire.

Cette manière de se louer, en louant son rival, est fort adroite; elle blesse beaucoup moins que la vanité toute nue ou la modestie affectée de ces faux humbles qui, aimant à se louer et n'osant le faire ouvertement, emploient l'artifice usé de dire du mal d'eux-mêmes. La vanité perce à travers le voile dont ils veulent la couvrir; et ils ne gagnent par cette hypocrisie, qu'un redoublement de mépris. Un fat parloit toujours de lui-même, et contoit très modestement ses défauts; mais ces défauts se réduisoient à être trop franc, trop véridique, trop libéral, trop bon, trop courageux. Quelqu'un qui l'entendoit, piqué de cette orgueilleuse confession, lui dit que le dénombrement des vices dont il s'accusoit avec tant de franchise et et de pudeur, étoit une assez bonne preuve qu'il avoit les vertus contraires.

C'est contre un de ces faux modestes qu'on a fait l'épigramme suivante :

> Lorsque Lubin me dit, pour se faire encenser,
> Qu'il n'est qu'un ignorant en l'art de bien écrire,
> Il me le dit sans le penser,
> Je le pense sans le lui dire.

En général, à moins que ce ne soit par le sentiment de l'humanité chrétienne, évitez autant de vous blâmer que de vous louer; observez la sage maxime d'Aristote, qui disoit souvent, qu'il ne faut parler de soi ni en bien ni en mal, parce qu'il y a ordinairement de la vanité à se louer, et de la folie à se blâmer. Dire, sans une juste raison, du bien de nous-mêmes, c'est fatuité : en dire

du mal, c'est inutilité : assez d'autres s'en chargeront et s'en acquitteront mieux que nous.

Soyez humble et modeste au milieu des succès.

Les Hollandais parurent oublier cette belle maxime, dans les heureux succès de la guerre où ils eurent part au sujet de la succession d'Espagne. L'abbé de Polignac, un des négociateurs de la paix, indigné de la hauteur avec laquelle ils le traitoient aux conférences de Gertruydenberg (1), leur dit : « Messieurs, vous parlez bien comme des gens qui ne sont pas accoutumés à vaincre. » Il le leur fit encore mieux sentir, deux ans après, au congrès d'Utrecht. Les plénipotentiaires hollandais voyant que la face des affaires étoit changée par la réunion des cours de Versailles et de Londres, et s'apercevant qu'on leur cachoit quelques-unes des conditions du traité de paix, déclarèrent aux ministres du roi de France, qu'ils pouvoient se préparer à sortir de la Hollande. L'abbé de Polignac, qui n'avoit pas oublié la hauteur avec laquelle ils lui avoient parlé aux conférences de Gertruydenberg, leur dit ; « Non, messieurs, nous ne sortirons pas d'ici; nous traiterons chez vous, nous traiterons de vous, et nous traiterons sans vous. »

Cet abbé, qui possédoit au suprême degré le talent de la négociation, donna lui-même un bel exemple de la modestie qu'on doit avoir dans les

(1) Ville du Brabant hollandais, où se tinrent les conférences en 1710.

bons succès. Louis XIV l'ayant nommé auditeur de rote, il partit pour Rome en cette qualité. Le cardinal de la Trémouille y étoit alors chargé d'une négociation importante : il manda au roi qu'il ne pouvoit réussir sans le secours de l'abbé de Polignac. Le roi le nomma pour adjoint, et il obtint tout du pape. Le cardinal écrivit au roi comme la chose s'étoit passée : l'auditeur de rote assura le prince que le succès de la négociation étoit uniquement dû au cardinal. Le roi, étonné et charmé tout ensemble d'un procédé si noble et si rare de la part de ces deux ministres, ne différa pas un moment à en instruire toute la cour. Ce prince, satisfait du service et du mérite de l'abbé de Polignac, lui obtint dans la suite le chapeau de cardinal.

La modestie de Turenne dans les heureux succès étoit encore plus admirable, parce qu'elle alloit jusqu'au sublime. Il n'avoit été vaincu que dans un combat, où il ne commandoit même qu'en second. Cependant, quand il avoit remporté quelque victoire, et qu'on l'en félicitoit, en lui disant qu'il étoit toujours victorieux : « Vous avez sans doute oublié, répondit-il, que j'ai été battu à Mariendal. »

Mais personne ne porta peut-être jamais plus loin la simplicité de la modestie, que le célèbre Catinat, un des grands généraux de Louis XIV. En envoyant à la cour la relation de la bataille de Staffarde, qu'il venoit de gagner, tous les colonels y étoient nommés ; et le roi, au rapport du

général, avoit à chacun d'eux une obligation particulière. La cour n'apprit les propres exploits de Catinat que par des lettres de différens particuliers. On sut que son cheval avoit été tué sous lui, qu'il avoit reçu plusieurs coups dans ses habits et une contusion au bras gauche. Il étoit si peu question du général dans sa relation, qu'une personne qui en avoit écouté la lecture, demanda : « M. de Catinat étoit-il à cette bataille ? » Le lendemain, étant allé remercier le régiment de Grancey, dont la valeur n'avoit pas peu contribué à la victoire, plusieurs soldats qui jouoient aux quilles à la tête du camp, quittèrent leur jeu pour s'approcher du général; mais Catinat leur dit avec bonté de retourner à leur partie. Quelques officiers lui proposèrent d'en faire une; il l'accepta, et se mit à jouer aux quilles avec eux. Un officier-général, qui se trouvoit présent, voulut en plaisanter, et dit qu'il étoit bien extraordinaire de voir un général d'armée jouer aux quilles après une bataille gagnée : « Vous vous trompez, répondit Catinat, cela ne seroit étonnant que dans le cas où il l'auroit perdue. » Que cette modération et cette tranquillité d'âme, dans un moment qui seroit pour tant d'autres un moment d'ivresse, peignent bien le héros et le grand homme !

On a vu encore dans le même siècle, mais dans un autre genre, un rare exemple de cette modestie de sentimens, qui caractérise les âmes supérieures. Le père Sébastien, cet excellent mécanicien dont nous avons déjà parlé, avoit enrichi

les manufactures de plusieurs belles découvertes et il avoit inventé ces tableaux mouvans, qui firent l'admiration de la cour. Il reçut la visite du duc de Lorraine, de Pierre-le-Grand, et de plusieurs autres princes. Mais la réputation dont il jouissoit, et qui étoit répandue dans toute l'Europe, ne le changea point; et le grand Condé disoit de lui, qu'il étoit aussi simple que ses machines. Tel étoit aussi le P. Mabillon, savant bénédictin. Sa modestie étoit encore plus grande que sa science, qui pourtant étoit immense. M. Le Tellier, archevêque de Reims, dit à Louis XIV, en le lui présentant : « Sire, j'ai l'honneur de présenter à votre majesté le religieux le plus savant et le plus humble de votre royaume. »

La modestie est toujours inséparable du vrai mérite, et ne se trouve guère qu'avec lui. Les singes des grands hommes affichent la modestie, parce qu'ils ont ouï dire qu'elle rehausseit la gloire. Ils sont humbles et modestes par orgueil. Mais leur vanité se trahit elle-même par la joie qui se répand sur leur visage : le témoignage des yeux dément celui des lèvres. La vraie modestie est dans les mœurs encore plus que dans les paroles. Elle doit, en quelque sorte, nous faire ignorer nos avantages, et s'ignorer elle-même. M. Cochin ayant plaidé avec son éloquence ordinaire la cause d'une femme de qualité, cette dame ne put s'empêcher de lui dire, en pleine grande chambre : « Vous êtes si supérieur aux autres hommes, que, si c'étoit le temps du paganisme,

je vous adorerois comme le dieu de l'éloquence. — Dans la vérité du christianisme, répondit l'humble orateur, l'homme n'a rien dont il puisse s'approprier la gloire. »

Ce n'est pas seulement la religion qui nous défend de nous attribuer la gloire de nos heureux succès, d'en être vains et orgueilleux : la raison nous tient le même langage. Elle nous dit qu'il y a des héros de fortune encore plus que de mérite ; qu'il y a peu de grands événemens qui soient dus à la prudence ou à l'habileté des hommes, et que c'est presque toujours le concours des circonstances qui fait le succès ou le défaut de réussite des grandes actions.

L'homme modeste, au milieu des plus grands applaudissemens, se dit à lui-même ce qu'un héraut répétoit de temps en temps au vainqueur romain, dans la marche de son triomphe : « Souvenez-vous que vous êtes homme. » Comme s'il eût dit : Souvenez-vous que cette gloire qui vous environne et qui brille à vos yeux avec tant d'éclat, s'évanouira comme un songe. Ces titres magnifiques dont on vous honore, sont vains : avec eux vous passerez, et vous disparoîtrez comme eux. Ces statues qu'on élève à votre mémoire, seront de peu de durée, et vous durerez encore moins. Peut-être le peuple inconstant, qui vous prodigue aujourd'hui ses acclamations et son encens, renversera-t-il demain son idole, et la foulera-t-il à ses pieds. Mais, dussiez-vous être plus heureux que tant d'autres, et jouir d'une prospérité plus

constante, souvenez-vous que la mort triomphera de vous plus fièrement que vous ne triomphez de vos ennemis : elle ensevelira dans le même tombeau, et votre puissance et vos grandeurs.

Quand la fortune seroit aussi constante et aussi assurée qu'elle l'est peu, on devroit encore, même pour ses propres intérêts, être humble et modeste. La gloire est la compagne de la modestie, et l'humiliation l'est de l'orgueil. Ménécrate, médecin de Syracuse, se faisoit toujours suivre par quelques-uns des malades qu'il avoit guéris, et se donnoit orgueilleusement le surnom de Jupiter. Il écrivit à Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, une lettre avec cette adresse : *Ménécrate-Jupiter au roi Philippe : salut.* Ce prince, pour se moquer de sa sotte vanité, lui répondit : *Philippe à Ménécrate : santé et bon sens.*

Il n'y a point de vice qui nous soit plus important dans l'usage du monde de tenir au moins caché, si nous en sommes atteints, que l'orgueil, parce qu'il n'en n'est point qui nous rende plus odieux. On méprise ceux qui s'enivrent de leur bonheur et qui s'oublient. La fierté qu'ils prennent les expose au ridicule, et fait croire qu'ils sont au-dessous de leur fortune, puisqu'ils savent si peu la soutenir. Leur modération, au milieu des succès, les feroit paroître plus grands que les choses qui les élèvent ; et sans rien perdre de leur gloire, ils auroient encore celle de la modestie. Ainsi l'histoire loue et admire, avec raison, le beau trait de l'empereur Frédéric IV. Ce

prince, ayant été couronné à Rome, alla rendre visite au roi de Naples et d'Arragon, Alphonse V, surnommé le sage et le magnanime. Comme on n'approuvoit pas qu'il eût fait cette démarche, « Il est vrai, dit-il, que le rang d'empereur est au-dessus de celui de roi; mais Alphonse est plus grand que Frédéric. »

La modestie donne un nouvel éclat à la grandeur. On s'empresse de lui rendre ce qu'elle veut s'ôter à elle-même. Elle force les autres hommes à voir, sans jalousie, sa gloire et ses avantages. La hauteur et la fierté ne font, au contraire, qu'augmenter le nombre des ennemis et des jaloux, qui triomphent avec un mépris insultant, quand ce colosse de grandeur vient à tomber, comme il arrive souvent. C'est ce qui a fait dire à un ancien, que ceux-là nous donnent un bon conseil, qui nous avertissent que plus nous sommes élevés au-dessus des autres, plus nous devons être humbles et modestes.

Mais, qu'il est difficile d'être humble et grand tout ensemble! il est si naturel à l'homme d'avoir de l'orgueil et de s'enfler de ses succès, que cela arrive à ceux mêmes qui sont le plus convaincus des avantages de la modestie. L'esprit a beau leur conseiller de faire du moins semblant, pour leur gloire, de se tenir dans une même égalité d'âme; le sentiment du cœur l'emporte sur les lumières de l'esprit. La gloire éblouit, les heureux succès aveuglent, l'élévation fait oublier sa bassesse ; on

se croit plus grand, parce qu'on est plus élevé : et la tête tourne sur les hauteurs.

C'est ce qui arriva au cardinal d'Espinosa, premier ministre de Philippe II, roi d'Espagne. Ce ministre, dont on a dit qu'il avoit l'âme aussi vaste que la monarchie qu'il gouvernoit, ne put soutenir tout le poids de sa fortune : elle le remplit d'orgueil, et l'orgueil fut la cause de sa chute. Il avoit pris un tel ascendant sur le plus impérieux de tous les princes, qu'il usoit avec ce monarque d'un ton absolu. Le roi sortoit de sa chambre pour le recevoir, ôtoit son chapeau pour le saluer, et le faisoit asseoir comme son égal. Philippe II se lassa enfin d'être en tutelle. Il lui dit un jour : « Cardinal, souvenez-vous que je suis président de Castille. » Il le dégradoit par là de cette première dignité de la monarchie d'Espagne. Ce fut pour lui un coup de foudre. Il en tomba malade, et la haine qu'on lui portoit hâta sa mort. Dans une foiblesse qu'il eut, on se pressa tant de l'ouvrir pour l'embaumer, qu'il porta la main au rasoir du chirurgien ; et son cœur palpitoit encore, après qu'on lui eut ouvert l'estomac. Cette opération précipitée fut l'effet de la crainte qu'on eut qu'il revînt en santé.

XXIII.

Surmontez les chagrins où l'esprit s'abandonne.

Les sujets de chagrin sont si fréquens dans le cours de la vie, qu'on ne peut guère se flatter de

les éviter tous : il n'est parmis qu'à un fou de croire qu'il n'en aura jamais. Quand on est jeune encore et sans expérience, on ne marche que sur des fleurs : tout rit, tout est beau ; on se persuade que ce bonheur durera toujours. Mais une si douce erreur ne séduit par long-temps. Bientôt on se trouve en butte à la dureté, à la trahison, aux faux jugemens, à l'iniquité ou à la bizarrerie des hommes, et à tous les événemens fâcheux dont notre triste vie a tant de peine à se défendre.

Il est donc à propos de s'y préparer de bonne heure. Amassez, dès la jeunesse, assez de bon esprit, assez de vertu, pour pouvoir un jour vous familiariser avec la patience. Le temps viendra que vous en aurez besoin. Si jamais l'injustice renverse vos projets, empoisonne votre conduite, vous préfère d'indignes concurrens ; si elle vous enlève une partie de vos biens ; si elle attente à votre réputation, à votre bonheur, vous vous saurez bon gré d'avoir médité, par avance, sur l'injustice des hommes. Les coups prévus blessent moins.

On est, je l'avoue, exposé à des revers si étonnans et si fâcheux, que le philosophe et le sage, quand ils se trouvent dans ce cas, sentent ébranler, comme malgré eux, tous les fondemens de leur sagesse. Mais, ce qui n'est pas moins vrai, c'est que si nous avons appris à ne compter sur rien, si nous sommes bien convaincus que la probité et la bonne foi ne sont plus les vertus favorites des hommes ; si nous savons nous attendre à tout

événement ; si nous nous préparons par avance à ce qu'on appelle les jeux ordinaires de la fortune et aux amertumes de la vie, nous ne serons pas abattus au moindre souffle de l'adversité : dans les plus grands malheurs mêmes nous ne nous croirons pas si malheureux, et dès là nous le serons moins.

Dans toutes les circonstances de la vie qui peuvent être fâcheuses, consolez-vous par avance du mauvais succès, en vous y attendant. C'est le moyen de sentir de la joie si les choses réussissent, et peu de peine si elles tournent mal.

Ainsi préparé au combat, il est temps de vous faire entrer en lice, et de vous mettre, pour ainsi dire, aux prises avec la fortune et avec l'injustice des hommes (1). Voyons donc les différentes sortes de chagrins qui peuvent vous assaillir, et les armes que la raison, de concert avec la religion, vous fournit pour en triompher.

La calomnie vous attaque-t-elle dans ce que vous avez de plus cher, en répandant son venin sur votre réputation, et en s'efforçant d'en tenir l'éclat ? Recourez à la résignation ; armez-vous d'une patience courageuse. C'est le remède le plus sûr contre la calomnie. Le temps, tôt ou tard, découvrira la vérité. En attendant ce moment marqué par la Providence, quand le monde entier seroit déchaîné contre vous, n'avez-vous pas une

(1) Nous parlons ici le langage commun, que l'usage, plus que la raison, autorise : car, à proprement parler, il n'y a point de *fortune* ou *hasard*. Tout a sa cause connue ou cachée : et celle de nos malheurs se trouve le plus souvent dans les hommes ou dans nous-mêmes.

ressource bien consolante dans le témoignage de votre conscience ? La miséricorde divine, dit le plus sage des philosophes orientaux, le vertueux Sadi, avoit conduit un homme vicieux dans une société de religieux, dont les mœurs étoient saintes et pures. Il fut touché de leurs vertus. Il ne tarda pas à les imiter et à perdre ses anciennes habitudes, Il devint juste, sobre, patient, laborieux et bienfaisant. On ne pouvoit nier ses œuvres, mais on leur donnoit des motifs odieux : on vouloit toujours le juger par ce qu'il avoit été, et non par ce qu'il étoit devenu. Cette injustice le pénétroit de douleur. Il répandit ses larmes dans le sein d'un vieux solitaire, plus juste et plus humain que tous les autres. « O mon fils, lui dit le vieillard, tu vaux mieux que ta réputation; rends grâces à Dieu. Heureux celui qui peut dire : Mes ennemis et mes rivaux censurent en moi des vices que je n'ai pas. Que t'importe, si tu es bon, que les hommes te poursuivent et même te punissent comme méchant ? N'as-tu pas, pour te consoler, deux témoins éclairés de tes actions : Dieu et ta conscience ? »

Quand on parloit mal de Socrate, il disoit : « Si le mal qu'on dit de moi est vrai, cela servira à me corriger ; s'il ne l'est pas, cela ne me regarde point, car ce n'est pas de moi qu'on parle. » Sa femme se plaignant de ce qu'il avoit été injustement condamné à mort : « Voudriez-vous, lui répondit-il, que ce fût avec justice ? »

Jules-César et Auguste, dit Tacite, souffrirent,

sans en témoigner de l'émotion, les poésies insolentes et calomnieuses de Bibaculus et de Catulle, et ne daignèrent pas s'abaisser jusqu'à prendre le soin de les supprimer. Et certes, ajoute ce judicieux historien, j'aurois de la peine à dire ce qu'ils firent éclater davantage en cela, ou leur grande modération, ou leur profonde sagesse : car, si l'on méprise ces sortes de choses, elles tombent dans l'oubli et s'anéantissent; mais, si on les relève et qu'on s'en pique, c'est paroître en avouer la vérité (1).

La perte des biens est, après celle de la réputation, une des plus rudes épreuves. Peu de personnes savent recevoir des coups de cette nature, sans murmurer contre la providence, sans se livrer au chagrin, et quelquefois au désespoir. Ceux à qui ce malheur arrive, sont comme inconsolables. Leur perte est sans cesse devant leurs yeux, sans considérer que des biens si fragiles ne devroient pas leur être si chers, ni les attacher si fort. Sannazar, excellent poète latin, eut cette foiblesse. Le comte de Nassau, général des troupes de l'empereur, en Italie, ayant pillé sa maison de campagne, il en conçut un tel chagrin, qu'il contracta une maladie dont il mourut. C'est une grande folie de se laisser mourir pour des biens mille fois moins précieux que la vie. Mais la plupart des hommes y sont si attachés, qu'il n'y a qu'un grand fonds de raison ou de religion, qui puisse en faire supporter la perte avec fermeté.

(1).... *Namque spreta exolescunt : si irascare, agnita videntur.*

M. de Valincourt ayant perdu sa bibliothèque dans l'incendie qui consuma sa belle maison de Saint-Cloud, répondit à ceux qui cherchoient à le consoler de ce malheur : « J'aurois bien mal profité de mes livres, si je n'avois pas appris à savoir m'en passer. »

On sait avec quels sentimens héroïques de la résignation la plus soumise, le saint homme Job apprit la perte de tous ses biens. Tandis que le bras de Dieu s'appesantissoit sur lui, il bénissoit la main qui le frappoit. Plein de reconnoissance pour les biens qu'il avoit reçus, il les rendit sans murmure au maître souverain qui les lui redemandoit. On put lui enlever ses trésors ; mais il en étoit un plus cher que tous les autres, qu'on ne lui enleva point, le respect et la soumission qu'il devoit à son Dieu.

Ne croyez pas être souverainement malheureux, lorsque vous éprouvez, comme lui, plusieurs revers. Combien, dans le monde, de millions d'hommes cent fois plus malheureux et plus à plaindre que vous ! Mais, tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours. Il nous semble que personne n'éprouva jamais une disgrâce telle que la nôtre. Cette idée même de singularité dans nos malheurs nous plaît, parce qu'elle autorise nos murmures. Nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos peines, comme si nous étions les seuls malheureux sur la terre. Nous ne pensons qu'au bonheur dont nous avons joui, ou dont nous pourrions jouir ;

nous ne jetons nos regards que sur la félicité vraie ou apparente de ceux que nous en croyons moins dignes, ou lieu de considérer ceux qui sont plus infortunés que nous, ou de faire réflexion que nous aurions pu être encore plus malheureux. Alors vraiment nous nous trouverions heureux au sein même de notre malheur.

Un pauvre de la basse Thébaïde en Egypte, n'avoit, dans la plus grande rigueur de l'hiver, qu'une petite natte de jonc, dont il mit la moitié sous lui, et il se couvrit avec l'autre comme il put. Le froid le faisant trembler, il se consoloit lui-même en disant : « Je vous rends grâces, mon Dieu : car, combien y a-t-il de riches qui, à cette heure-ci, sont en prison, et qui ont les fers aux pieds, sans pouvoir jouir de la moindre liberté, au lieu que je puis du moins aller où bon me semble! »

Il n'est guère donné qu'aux pauvres de souffrir ainsi avec résignation. Le partage des riches, des heureux du siècle, dans les maladies et dans les autres afflictions qui leur arrivent, est assez souvent l'impatience qui augmente les maux, le chagrin qui les aigrit, le désespoir qui y met le comble. Un ecclésiastique de beaucoup de mérite nous a raconté qu'étant jeune encore, un homme zélé lui dit : « Venez avec moi, que je vous fasse voir différentes espèces de maladies, et la manière dont on les supporte. » Il le mena d'abord chez plusieurs pauvres, dont il admira la patience, la tranquillité, la joie même au milieu de leurs maux. Il le conduisit ensuite chez une dame très

riche et malade : ils ne tardèrent pas à être témoins de toutes ses impatiences dans les douleurs, de ses plaintes amères contre les médecins qui ne la soulageoient pas, de ses emportemens contre ses domestiques. Ce fut la même chose chez d'autres grands qu'ils visitèrent, et qu'ils trouvèrent également occupés à s'affliger, à se plaindre, à se rendre encore plus malheureux qu'ils ne l'étoient.

Nous voulons ne rien souffrir : mais le bonheur parfait est-il donc fait pour des êtres imparfaits? Darius, roi de Perse, ayant perdu la plus chérie de ses femmes, en étoit inconsolable. Démocrite lui promit de la ressusciter, s'il pouvoit trouver dans ses états trois personnes qui n'eussent jamais eu aucun sujet d'affliction. Après une recherche exacte, on reconnut qu'il étoit impossible de trouver ces trois hommes heureux. Cette réflexion consola le monarque.

Nous ne devons pas nous attendre, en cette vie, à une félicité fixe et complète. Ce monde n'est le paradis terrestre que pour un très petit nombre de personnes, qui paieront peut-être bien cher un jour les délices d'un bonheur dont ils ont si peu de temps à jouir. C'est un grand malheur de n'être jamais malheureux : une prospérité constante corrompt, amollit, remplit d'orgueil. Philippe, roi de Macédoine, ayant reçu trois bonnes nouvelles en un jour, s'écria : « O fortune, envoie-moi quelque petit malheur, pour interrompre un bonheur si continu! » Il est rare

qu'on soit obligé de former de pareils souhaits; et telle est la vicissitude des choses humaines, que les biens sont presque toujours précédés ou suivis de quelques maux. Le plus heureux des hommes est celui qui a le moins de malheurs. Attendez-vous donc à en avoir, et lorsqu'ils arrivent, soutenez-les avec courage.

Si la perte, qui fait le sujet de votre chagrin, vient de quelque accident que votre prudence n'a pu ni prévenir ni parer, supportez-la avec résignation. Le chagrin ne remédie à rien, et fait souvent beaucoup de mal : il dessèche, il mine, il consume, il dérange la tête, et précipite au tombeau. Un homme, ayant perdu la vue par un accident, n'en parut pas plus triste : il disoit, au contraire, plaisamment pour se consoler : « Auparavant j'allois seul, et maintenant j'irai toujours en compagnie »

Si l'accident peut se réparer, et qu'il reste encore quelque lieu à l'espérance, fortifiez-la par la pensée d'un avenir plus heureux. Souvent les affaires qui paroissent prendre un tour peu favorable, avec le temps deviennent fort avantageuses. Un mal peut amener un bien.

Fais tête au malheur qui t'opprime.
Qu'une espérance légitime
Te munisse contre le sort.
L'air siffle, une horrible tempête
Aujourd'hui gronde sur ta tête,
Demain tu seras dans le port.

ROUSSEAU.

Espérez donc que l'orage dont vous êtes sur-

pris passera vite; et pendant qu'il dure, enveloppez-vous de votre vertu. « Ne renonçons jamais au bonheur, dit le poète Sadi : les sources du bien et du mal sont cachées, et nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie. O homme ! dans le malheur sois patient, et espère. » L'espérance est la plus grande consolation des malheureux. Elle tarit les larmes, elle donne du courage, de la patience, de la joie. Saint Charles Borromée, qui n'étoit pas encore bien rétabli d'une longue maladie, fut obligé d'aller à Rome pour l'élection d'un pape. Il partit en litière avec toutes les provisions de remèdes que ses médecins lui avoient prescrits. Lorsqu'il fut près de Bologne, le mulet qui étoit chargé de ces drogues, se laissa tomber en passant une rivière. Tous les pots furent cassés, et le reste des remèdes fut emporté par le courant de l'eau. Le saint cardinal, loin de s'en fâcher, n'en fit que rire, et sans permettre qu'on retournât en chercher d'autres, il dit en riant, que cet accident étoit un heureux présage qu'il n'en auroit plus besoin.

Avant qu'un malheur arrive, détournez-le, s'il est possible; usez de prudence et de précaution. Mais, quand il est arrivé, il faut s'en faire une raison, et l'oublier le plus tôt qu'on peut.

Quand on craint qu'un malheur ne nous puisse arriver
C'est alors qu'il y faut rêver.
Y penser après, c'est folie :
Maxime sage et peu suivie.

RICHER.

C'étoit la maxime de l'empereur Frédéric IV, surnommé le Pacifique, dont nous avons déjà parlé. Jamais l'Allemagne ne fut plus cruellement déchirée par les guerres civiles que sous son règne. Il tâcha de dissiper les factions; mais n'ayant pu y réussir, ni empêcher le roi de Hongrie de prendre sa capitale, il s'en consola en voyageant. Il écrivoit sur les murailles des endroits où il logeoit : *Rerum irrecuperandarum oblivio, summa felicitas;* c'est-à-dire :

Les choses, mes amis, qu'on ne peut recouvrer,
Le souverain bonheur est de les oublier.

Philippe II, roi d'Espagne, étoit de même. Ayant mis en mer une flotte de soixante vaisseaux et de dix mille hommes contre l'Angleterre, elle fut entièrement détruite par la tempête et par l'habileté des Anglais. Toute l'Espagne en fut dans la plus grande consternation. Le roi seul apprit cette perte sans changer de visage. Il écrivoit quelques lettres, lorsque le courrier entra pour lui apprendre ces tristes nouvelles. « Je n'avois point cru, lui répondit-il, ma flotte capable de vaincre la violence des vents et la fureur de la mer; mais je remercie Dieu de m'avoir donné assez de pouvoir et de force, pour remettre en mer une flotte aussi puissante. » Ensuite il reprit la plume, et se remit à écrire avec autant de tranquillité qu'auparavant.

Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir cette stoïque insensibilité sur les malheurs qui arrivent

Il y a des caractères plus tendres, plus sensibles ; et l'on ne peut disconvenir même qu'une sensibilité modérée ne soit plus louable que la froide apathie de ces gens flegmatiques et indolens, qui ne s'attachent qu'autant qu'il faut pour ne pas nuire à leur repos, et qui consentiroient mille fois à voir périr ce qu'ils paroissent aimer le plus, plutôt que d'avoir un moment de peine et de chagrin. Ils font honneur de cette façon de penser à leur philosophie et à leur courage, au lieu de l'attribuer à un défaut de sentiment, qui convient mieux à des rochers qu'à des hommes. Et qui, en effet, pourroit se résoudre à compter au nombre des hommes, ceux de qui l'insensibilité ressembleroit à celle dont nous allons rapporter un exemple? Frédéric Morel, célèbre professeur royal, travailloit dans son cabinet, tandis que sa femme étoit à l'extrémité. On l'avertit qu'elle désiroit lui parler avant de mourir. Il répondit qu'il iroit aussitôt qu'il auroit fini la phrase qu'il avoit commencée. Il ne l'avoit pas encore achevée, lorsqu'on vint lui dire que sa femme étoit morte. « J'en suis fâché, répondit-il froidement, c'étoit une bonne femme. » Et il continua son ouvrage.

Si la mort vous enlève quelqu'un de vos proches, n'affectez pas une semblable insensibilité. Donnez un libre cours à votre juste douleur, mais n'oubliez pas le sage conseil que vous donne l'Ecclésiastique. « Mon fils, dit-il, répandez vos larmes sur un mort, et pleurez comme une personne qui a reçu une plaie très sensible. Rendez-lui les de-

voirs de la sépulture ; mais ne soyez pas inconsolable dans votre affliction : car l'excès de trissesse conduit à la mort, et l'abattement du cœur fait baisser la tête. N'abandonnez pas votre cœur à la douleur, et faite réflexion qu'en vous affligeant vous ne faites aucun bien au mort, mais que vous vous faites à vous-même un très grand mal (1). »

On reprochoit à un jeune prince, qu'il ne lui convenoit pas de pleurer la mort de son précepteur. « Hélas ! répondit-il, ce n'est pas moi, c'est la nature qui pleure : pleurer avec sujet, n'est pas une foiblesse ; mais se consoler trop facilement, en est une. »

Je ne vous dirai donc pas, comme quelques-uns, qu'il faut vous consoler de votre perte, parce qu'elle est sans remède. C'est une pitoyable consolation : comme si l'on ne devoit pas s'affliger d'un mal, parce qu'il ne guérira point ; ou qu'un malheur pût cesser de l'être, parce qu'il doit durer toujours. Une personne douée d'un bon cœur, qui fait une perte aussi grande qu'elle est irréparable, seroit dans le cas, au contraire, de ne s'en consoler jamais, par cette raison-là même qu'elle ne peut se réparer. Le parti qui semble le plus conforme aux dispositions présentes, est de se livrer alors à son chagrin, de s'enfermer et de ne plus voir personne, comme fit cette reine d'Espagne qui, ayant perdu son époux qu'elle aimoit beaucoup, fit tapisser de noir sa chambre, d'où

(1)... *Huic nihil proderis, et teipsum pessimabis.* Eccli. 38.

elle ne sortit plus. Mais le parti le plus salutaire et le plus raisonnable, est de faire quelques efforts sur soi-même, et de voir un peu ses amis, pour s'étourdir, par leur présence et par leur entretien, sur ses douleurs les plus légitimes. En ce cas-là, il faut se contraindre, pour ne pas nuire à la société, en lui faisant porter continuellement des peines dont elle n'est pas la cause. Quoique la contrainte ne soit pas un soulagement, on s'y accoutume comme à mille autres choses désagréables, et certainement c'est être vertueux, que d'être capable de tels efforts.

Nous n'exigeons donc pas que vous soyez insensible, ce seroit demander trop à la nature. Mais, après les premiers jours accordés à la douleur, quittez la solitude, courez à vos amis et aux amusemens les plus propres à dissiper le fantôme affligeant qui vous poursuit. N'y a-t-il pas plus de sagesse à tâcher de s'y soustraire qu'à s'y livrer? L'affliction trop longue n'est plus vertu, c'est hypocrisie ou foiblesse.

Suivez, si vous vous trouvez dans le cas, l'exemple de résignation et de modération dans la douleur que donna une dame. Ayant appris la mort du seul fils qu'elle avoit, elle se retira dans son cabinet pendant une demi-heure. Elle vint ensuite rejoindre la compagnie, et dit : « Je viens de recevoir la nouvelle de la mort de mon fils; les pauvres ont gagné leur procès. »

Louis XIV ayant vu mourir le dauphin, son fils unique, il y fut très sensible ; mais il ne se

laissa pas abattre. Il dit à une princesse qui pleuroit amèrement : « Hé, madame, modérez votre douleur, j'y perds encore plus que vous : à quoi servent ces cris ?» Il vit, l'année suivante, périr, dans l'espace de moins d'un mois, le duc de Bourgogne son petit-fils, la duchesse de Bourgogne, et le duc de Bretagne, l'aîné de ses arrière-petits-fils. Le second, qui fut depuis Louis XV, étoit près d'expirer. Il reçut en héros tant de coups si sensibles ; et après la convalescence du jeune prince, qui faisoit la seule espérance de la nation, il ne dit que ces paroles qui exprimoient la douleur de tant de pertes accumulées : « Voilà donc monsieur le dauphin ! »

Ce grand prince ne montra pas moins de fermeté et de courage dans ses propres douleurs et dans ses infirmités. Il étoit depuis quelque temps attaqué d'une fistule cruelle. Louvois ministre de la guerre, rassembloit dans son hôtel des gens tourmentés du même mal, sur lesquels Félix, premier chirurgien du roi, s'exerçoit sous les yeux du savant médecin Fagon. Sur le rapport de Louvois, et sur l'avis de Fagon, le roi dit à son premier chirurgien, qu'il s'abandonnoit à son habileté. Le jour de l'opération venu, on fait entrer secrètement Félix chez le roi. Louvois et le père de Lachaise, confesseur de Louis XIV, sont les témoins muets et tremblans de cette dangereuse opération. Louis, seul, d'un air tranquille et d'un front serein, dit à Félix : « Faites autant d'incisions qu'il en faudra, mais tâchez de n'y

pas revenir à deux fois. » Celui-ci fait un effort sur lui-même, et d'une main impitoyable il arrache jusqu'aux dernières racines du mal. Louis lutte contre la douleur, sans laisser échapper une plainte. A huit heures du matin les portes s'ouvrent : toute la cour apprend qu'on vient de faire au roi la grande opération, et qu'il l'a soufferte avec le plus grand courage.

Dans la dernière maladie qu'essuya ce prince, il perdit quelque temps la connoissance, et on le crut à l'extrémité. Lorsqu'il revint de cet état, il aperçut, dans ses miroirs, deux pages qui pleuroient au pied de son lit. « Pourquoi pleurez-vous, leur dit-il, est-ce que vous m'avez cru immortel ? Pour moi, je n'ai jamais cru l'être, et vous avez dû, depuis long-temps, vous préparer à me perdre. »

Le sage ne se livre pas sans mesure au chagrin qui le tue. La tristesse et la douleur approchent bien de lui, mais il en écarte les foiblesses et les excès. Les orages ne montent pas à la région où il est élevé par la force de son esprit : les bruits retentissent jusque-là, mais la paix ne le quitte point; et tandis que la tranquillité règne dans son âme, il lui importe peu que sa fortune soit troublée, ou que les malheurs viennent fondre sur lui. Au milieu des pertes et des ruines, il ne perd rien de sa sagesse. Il ne s'étonne de rien, parce qu'il est depuis long-temps préparé à tout. Il se soutient par la patience et par le courage, persuadé qu'il est plus glorieux de souf-

frir de grandes peines, que de faire de grandes choses. Saint Louis ne parut jamais plus digne d'admiration que dans les fers. Ayant tout perdu à la bataille de la Massoure, jusqu'à sa liberté, il sut être prisonnier en roi, et en roi très chrétien. On le vit dans sa prison, s'acquitter de ses exercices ordinaires de piété, avec la même tranquillité que s'il eût été dans son palais. Il refusa, avec fermeté, tout ce qu'il croyoit être contre son honneur ou contre sa conscience. Sa grandeur d'âme étonna ses ennemis mêmes : remplis d'admiration pour sa vertu et pour son courage, ils furent sur le point de le choisir pour leur roi.

Tel est l'ascendant de la vraie vertu : jamais plus grande que quand elle est malheurense, elle force ses ennemis mêmes à être les admirateurs de sa constance. Un officier romain, ayant été dangereusement blessé et fait prisonnier, fut amené à Mithridate. Ce prince lui demanda si, en lui sauvant la vie, il pourroit compter de l'avoir pour ami. « Oui, répondit le prisonnier, si vous faites la paix avec les Romains; sinon, je n'ai pas même à délibérer. » Ceux qui étoient présens, irrités de cette fière réponse, excitoient Mithridate à le faire mourir. Mais le roi rejeta ce lâche conseil en leur disant : « Respectez la vertu malheureuse. »

Un homme plus grand que ses malheurs fait voir qu'il n'en étoit pas digne. Voulez-vous connoître le caractère d'un homme? Attendez qu'il lui arrive quelque disgrâce; vous verrez bientôt toute sa grandeur ou toute sa foiblesse. On ne ju-

geoit autrefois de la valeur des athlètes, que lorsque, meurtris de coups, couverts de blessures, et cent fois terrassés sans être vaincus, ils s'étoient relevés avec un nouveau courage, et avoient triomphé de leurs antagonistes. De même on ne connoît parfaitement la grandeur d'âme que dans les malheurs. Malek, général du calife Mostali, venoit de remporter une victoire sur les Grecs, et avoit pris leur empereur Alexis Comnène. Ayant fait venir ce prince dans sa tente, il lui demanda quel traitement il attendoit de son vainqueur. « Si vous faites la guerre en roi, répondit l'empereur, renvoyez-moi; si vous la faites en marchand, vendez-moi; si vous la faites en boucher, égorgez-moi. » Le général musulman le renvoya sans rançon.

Dans le temps que l'Espagne étoit sous la domination des Maures, un Espagnol se battit en duel contre un jeune Maure, et le tua. Il se réfugia dans la première maison qu'il trouva ouverte, et qui appartenoit à un Maure : il implora sa protection. Celui-ci lui offrit une moitié de pêche, et lui dit : « Mange ce fruit; tu sais que quand tu l'auras dans la bouche, je ne puis te refuser le droit de l'hospitalité. » Il cacha le cavalier dans un pavillon dont il prit la clef. Bientôt il apprend que son fils est mort, et qu'il vient d'être tué par un Espagnol. Il attend la nuit, et court au pavillon. « Sortez, dit-il au jeune cavalier : celui que vous avez tué est mon fils : je l'aimois tendrement, sa perte me met au désespoir. Mes voi-

sins affligés ont apporté le corps de mon malheureux fils chez moi ; ils vous ont si bien dépeint, que je n'ai pu vous méconnoître. Je pourrois vous punir; je le voudrois, si je n'écoutois que la voix de la vengeance; mais je vous ai offert à manger, je vous ai donné ma parole, je la tiendrai. Fuyez, dérobez-vous à ceux qui vous poursuivent, profitez des ombres de la nuit. Vous avez répandu le sang de mon fils : ce coup affreux a déchiré mon cœur; mais Dieu est juste et bon, et je le remercie de me donner assez de force pour étouffer ma colère, et assez de vertu pour remplir mes engagemens. »

De tous les chagrins auxquels nous sommes en butte, il n'en est point de plus amers, que ceux qui nous viennent des personnes de qui nous devions le moins les attendre. Plus la main qui nous frappe est chère, plus le coup est sensible; et tel est le malheur de la condition humaine, que ce qui devroit nous procurer les plus grandes douceurs de la vie, est souvent la source de nos chagrins les plus cuisans. La femme la plus vertueuse ne trouve pas toujours un mari raisonnable; l'époux complaisant et attentif n'est pas toujours le plus aimé; le père le plus tendre travaille souvent pour de mauvais sujets; et l'ami le plus fidèle trouve quelquefois qu'il ne s'est attaché qu'à un perfide ou à un ingrat. Dans tous ces cas, si vous avez vraiment de la vertu et un bon esprit, opposez l'égalité d'humeur à la bizarrerie, la douceur à la brutalité, de grands sentimens aux in-

dignes procédés. Songez qu'il vaut mieux souffrir le mal que de le faire. Si vous ne souffrez que par le tort des autres, vous n'êtes pas le plus à plaindre; si vous y avez donné sujet, le châtiment vous étoit nécessaire pour vous faire sentir votre faute, et vous rendre plus attentif.

Consolez-vous par toutes ces réflexions; mais surtout ne soyez pas ingénieux à vous grossir vos maux. Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être. Ne vous faites point des peines d'imagination. On voit des gens toujours chagrins, qui n'en ont pas le moindre sujet. Ils auroient, au contraire, toutes les raisons du monde de se croire heureux : santé, fortune, honneurs, tout semble se réunir pour contribuer à leur félicité. Cependant, à les entendre, on diroit que tout leur manque. Ce ne sont que murmures, que réflexions inquiètes, que frayeurs extravagantes. Ils ne savent pas jouir de leur bonheur. Une prudence meurtrière empoisonne toute leur vie; et la crainte de malheurs qui vraisemblablement ne leur arriveront jamais, est pour eux un malheur réel. C'est ce qui a fait dire à un poète, connu par ses vers ingénieux et délicats :

Par la grâce du ciel ils ne sont pas venus,
Ces maux dont vous craigniez les rigueurs inhumaines ;
Mais, qu'ils vous ont coûté de peines,
Ces maux que vous n'avez point eus!

CAILLI.

Ne vous faites donc jamais une affaire de ce qui n'en est point une; et d'un rien ne faites pas

un colosse, dont vous ayez peur à force de le voir grand. Il faut tâcher de regarder avec de bons yeux, juger sainement des choses, et s'aimer assez pour ne point se chagriner à propos de rien.

Je sais qu'il se trouve souvent dans la vie des jours, où, livrés à la mélancolie sans en savoir la cause, nous sommes vraiment à charge à nous-mêmes. Les hommes les plus égaux, les plus sages, les plus gais même, ont quelquefois, et sans savoir pourquoi, des sentimens involontaires de chagrin : l'esprit est comme enveloppé de nuages, l'âme est dans l'inquiétude et dans l'agitation, tels qu'on voit les arbres d'une forêt, agités tout à coup par un ouragan subit et passager. Cela vient de la dépendance où nous sommes d'un corps, dont les humeurs ne sont pas toujours dans un parfait équilibre.

Mais quoique cette espèce de maladie, ce dérangement de l'intérieur, ne soit qu'une fièvre éphémère, elle n'en est pas moins fâcheuse. Si jamais elle vous prend, renfermez-vous aussitôt, et ne voyez que des personnes qui voudront bien vous passer vos inégalités et vos défauts, ou partager vos chagrins. Faites mieux encore, si vous le pouvez : continuez à vivre dans la société, à voir les hommes; car c'est souvent un mauvais remède, que de s'éloigner de la conversation et du commerce, lorsqu'on se trouve dans cette chagrine disposition : la retraite, loin de l'affoiblir, la rend plus violente. Il faut au contraire la

fatiguer par l'exercice, la dompter par de fréquentes victoires. C'est un défaut dont on doit se corriger, une passion qu'on peut vaincre : naturelle dans son principe, elle est toujours libre dans ses effets. Elle ne devient incurable, que parce qu'on l'épargne et qu'on la laisse agir sans lui mettre de frein.

Dès que vous sentirez naître en vous cette mauvaise humeur, faites tous vos efforts pour la surmonter, ou du moins pour l'empêcher de paroître au-dehors. Ne soyez jamais plus doux, plus affable, plus poli, plus obligeant, que quand vous sentirez que l'humeur domine en vous et cherche à l'emporter.

La religion est aussi alors d'un merveilleux secours. Elle affoiblit les atteintes de cette noire vapeur qui offusque involontairement l'esprit, en apprenant à se supporter soi-même dans ses inégalités intérieures, avec la même patience qu'elle veut qu'on supporte les autres. Cet esprit de douceur, qu'elle répand dans tout le caractère, fait jouir l'âme d'un repos et d'une paix que rien ne peut troubler.

Pour achever d'écarter les nuages et de dissiper les brouillards qui vous obsèdent, retournez au travail et à l'occupation. On n'a le loisir ni de s'attrister, ni de s'ennuyer, quand on s'occupe sérieusement. De combien de mauvais quarts-d'heure dans la vie le travail ne nous garantit-il pas ! Il y a bien des maux passagers, dont on ne se délivre qu'en sachant les endormir. Courez donc

vite, dans vos momens d'humeur, à quelque occupation qui vous plaise; au lieu de vous plonger dans de sombres réflexions qui ne feroient qu'irriter le mal, cherchez à vous distraire. Ces sortes d'orages ne dureront pas long-temps : un peu de plaisir et beaucoup de raison ramèneront bientôt la sérénité. La gaité est la santé de l'âme, comme la tristesse en est la prison. « La joie de l'esprit, dit Salomon, met le corps dans un état florissant : la tristesse du cœur dessèche jusqu'aux os (1). »

Toutes les fois qu'il vous arrivera d'avoir de l'humeur, hâtez-vous de faire une action vertueuse : c'est la plus solide consolation que vous puissiez accorder à l'amour-propre. Car, n'est-il pas bien humiliant pour nous de voir que l'homme, qui devroit commander à ses passions et à ses humeurs, en soit si souvent l'esclave et le jouet, jusqu'au point de se tourmenter et de s'affliger pour les objets les plus frivoles et quelquefois les plus déraisonnables ?

Mais je veux que les causes de vos chagrins soient justes et légitimes (car enfin il n'y en a que trop souvent de telles), devez-vous donc pour cela y succomber ? C'est un mal, il est vrai, mais qui, si vous le voulez, deviendra pour vous un bien. On le dit souvent, et il est vrai : les peines de la vie en font mieux sentir les agrémens, comme on ne connoît bien le prix de la santé que par la maladie. Ce qui ne nous parois-

(1) *Animus gaudens ætatem floridam facit*, etc. Prov. 17.

soit qu'un plaisir médiocre, quand nous en jouissions sans obstacle et sans interruption, devient très piquant après la disgrâce qui nous en avoit privés, ou qui nous en avoit ôté le goût; et quand nous sommes toujours heureux, nous ne croyons plus l'être. Mais laissons aux personnes mondaines ces foibles motifs de consolation. Il en est de bien plus solides et de bien plus puissans; et c'est dans la religion qu'on doit les chercher.

C'est elle seule qui peut nous faire connoître tout le prix des adversités et des souffrances. En nous apprenant qu'elles sont pour nous entre les mains de Dieu une source de biens et d'avantages inestimables, elle nous apprend non seulement à les supporter avec patience, avec résignation, mais à les estimer, à les aimer: et, par un héroïsme chrétien, dont elle a dans ses saints plusieurs fois donné des exemples, à les désirer même, parce qu'elles sont de véritables présens du ciel. Les malheureux, les affligés ont de la peine à se le persuader; mais qu'ils méditent avec attention les grands et inestimables avantages que la foi leur découvre dans les souffrances, et ils en conviendront avec nous.

Le premier de ces avantages est de porter au bien. L'homme toujours heureux ne prend guère le goût de la vertu. Séduit par une abondance universelle, par une réputation florissante, par une santé parfaite, par une constante prospérité, il balance toujours à se tourner au bien, et souvent même il se porte au mal. Qui ne sait que

c'est dans la prospérité que les vices trouvent l'occasion qui les fait naître, les moyens qui les facilitent, et l'aliment qui les entretient? Ces hommes fortunés chez qui brillent la grandeur et l'opulence, à qui tout rit, tout prospère, ne sont-ils pas communément les plus pervertis, les plus déréglés dans leurs mœurs! Tant que Dieu ne fait que des heureux, il ne fait guère que des ingrats: et ceux à qui il donne le plus, sont pour l'ordinaire ceux qui pensent le moins à lui. Mais ménage-t-il quelque malheur, quelque disgrâce, on tourne ses regards et ses pensées vers le ciel, on revient à ses devoirs, et l'on rentre dans le sentier de la vertu qu'on avoit quitté.

L'adversité est un des plus sûrs moyens que Dieu ait pour nous rappeler de nos égaremens. Parlez à la plupart des hommes de renoncer à des passions qu'ils chérissent, ils vous regarderont comme un censeur importun. Les remontrances les plus touchantes, les menaces les plus terribles des jugemens de Dieu ne feront qu'une foible impression. Mais vient-on à être atteint des traits de l'adversité; le charme disparoît, et l'on voit les objets d'un tout autre œil. Consumé par une fièvre lente, déchu du rang où l'on étoit monté, trahi par d'infidèles amis, dépouillé de ses biens, on reconnoît que ce corps paré avec tant de luxe et nourri avec tant de délicatesse, ce teint si brillant dont on avoit été si idolâtre, n'étoient qu'une fleur passagère; que ces grandeurs humaines dont on avoit été si épris, n'é-

toient que néant, et que tout ce qui avoit le plus flatté nos espérances n'étoit que mensonge et vanité. L'adversité nous détrompe et nous instruit. Eclairés du flambeau de la religion, nous découvrons dans les afflictions qui nous arrivent, la peine du péché, l'exécution des arrêts d'une justice infiniment sage, de salutaires amertumes répandues sur les objets de nos affections pour en détacher notre cœur, et l'attirer vers des biens plus solides.

Elles sont encore dans les principes de la *foi*, et c'est un second avantage infiniment précieux des souffrances; elles sont des épreuves passagères qui, après avoir épuré nos vertus, augmenté nos mérites, consommé notre sanctification, doivent être suivis d'une gloire et d'un bonheur éternel. Aussi l'Evangile, ce livre divin qui doit être la règle de nos sentimens ainsi que de notre conduite, appelle-t-il heureux ceux qui souffrent, ceux qui sont calomniés et persécutés pour la justice. Que n'a pas souffert Jésus-Christ lui-même, notre législateur et notre maître! Dans le dessein qu'il a eu de nous servir de modèle et de guide pour nous rendre heureux, eût-il choisi les souffrances, et nous eût-il fait un précepte de porter la croix après lui, si les souffrances n'étoient la vraie route du bonheur?

Cependant vous vous croyez le plus malheureux des hommes et le plus à plaindre; vous poussez de honteux soupirs, vous éclatez en plaintes, vous répandez des torrens de larmes sur votre

malheureux sort. Ingrats, arrêtez ces larmes indignes et excessives : elles font injure à Dieu. En vous plaignant de vos maux, vous vous plaignez de ce qu'il vous donne une des preuves les plus certaines de son amour. « Parce que vous étiez agréable à Dieu, dit l'Ange à Tobie, il a été nécessaire que vous fussiez éprouvé par la tribulation. (1) »

Ce n'est pas que je condamne absolument vos soupirs : je ne prétends pas que vous soyez de bronze, ni que vous ressembliez à ces philosophes orgueilleux qui, se faisant gloire d'être insensibles, vouloient fonder leur vertu farouche sur les ruines de l'humanité. Je sais que vous êtes homme, que difficilement on se fait à souffrir, et qu'il y a des momens où l'on sent la nature ébranlée qui frémit. Versez des larmes, j'y consens, mais versez-les en chrétien, versez-les dans le sein de Dieu. Alors elles adouciront vos amertumes, elles calmeront vos aigreurs, et peut être, ainsi qu'on l'a vu dans les apôtres et dans plusieurs autres saints, viendront-elles même jusqu'à vous rendre heureux dans vos peines.

Il faudroit pour cela souffrir avec patience et avec soumission; mais que faites-vous? Au lieu d'acquiescer humblement, de vous courber avec respect sous la main qui vous frappe, de recevoir avec résignation ce qu'il faudra toujours malgré vous que vous receviez, vous souffrez souvent

(1) *Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te.* Tob. 12.

avec une opiniâtre opposition aux ordres du ciel, avec un orgueil qui, tout abattu qu'il est sous la main de Dieu, fait effort pour se soulever contre lui. Vous souffrez sans aucun repentir, sans entrer dans les vues de miséricorde et de salut que Dieu se propose en vous châtiant. Combien n'en voit-on pas qui souffrent, et qui en même temps s'abandonnent aux mouvemens de la vengeance, dans le désir de perdre celui qu'ils croient la cause de leur malheur; aux transports de la fureur, pour exhaler l'humeur chagrine et dévorante dont ils sont la proie; quelquefois aux excès du blasphème et du désespoir, parce que leurs maux, loin de finir, croissent et redoublent.

O mon frère! ô mon ami! car plus vous êtes malheureux, plus vous m'êtes cher et plus je m'intéresse à vos maux : dites-moi, que gagnerez-vous à vous impatienter, à vous révolter contre Dieu? Rétablissez-vous par-là votre santé, votre fortune, votre crédit, votre honneur! Par vos emportemens furieux remédiez-vous à quelque chose? Non. Tout ce que vous gagnez, au contraire, c'est d'enfoncer plus avant le trait qui vous déchire; c'est de changer en poison le remède salutaire que la providence vous offroit; c'est de vous creuser dès à présent un enfer, en attendant cet enfer encore plus affreux où vous vous précipitez.

Plus je pense à votre sort, plus il m'attendrit et me pénètre. Car enfin qu'un coupable fortuné, qu'un homme de plaisir et de bonne chère se

perde ; sa perte m'est sensible, et je le plains ; mais du moins il a goûté quelques douceurs, douceurs fausses et trompeuses, douceurs passagères et fugitives, je le sais ; douceurs cependant qui l'ont amusé, et qui lui ont fait couler quelques jours dans une agréable ivresse. Mais vous, après une vie traversée par de funestes accidens, déchirée par les peines, et passée dans les pleurs, si vous venez à vous perdre, si vos maux deviennent par votre faute une anticipation des flammes éternelles; si du prix dont vous pouviez acheter le ciel vous vous creusez un affreux abîme; est-il un sort plus déplorable que le vôtre, et ne peut-on pas vous nommer tout à la fois le plus insensé et le plus infortuné des hommes !

En souffrant comme un désespéré et malgré vous, ne vous faites-vous pas mille fois plus de mal que la malignité des hommes ou toute la vivacité de la douleur ne peut vous en faire ? Quelle tranquillité, quel repos pouvez-vous avoir parmi les agitations, les convulsions qui vous déchirent? Certes, vous écoutez bien peu votre raison et votre religion. Puisque c'est une nécessité de souffrir, que ne mettez-vous à profit vos souffrances et vos peines ? que n'amassez-vous des trésors pour le ciel ? que ne vous assurez-vous un bien que les hommes ni la fortune ne vous enlèveront pas, et qui est infiniment plus grand que celui dont la perte est peut-être aujourd'hui ce qui vous afflige si fort ? Bientôt viendra le moment où vous serez charmé de n'avoir pas été plus heu-

reux. Cette providence que vous êtes tenté de condamner sur la terre, lorsque les voiles seront levés, vous la bénirez éternellement. L'empereur Maurice ayant refusé par avarice de racheter douze mille de ses sujets, qu'un roi arabe avoit faits prisonniers, quoiqu'il n'exigeât pour leur rançon que quatre oboles (1) par tête, ils furent tous passés au fil de l'épée. Maurice, touché de sa faute, demanda au Seigneur d'en être puni en ce monde, instruit par la religion, que les plus grandes souffrances de cette vie ne sont rien, comparées à celles que la justice divine réserve en l'autre. Phocas, qui de simple centurion étoit parvenu aux premières dignités de l'armée, se fit proclamer empereur, massacra la femme et les enfans de Maurice en sa présence, et le fit ensuite égorger lui-même. Ce prince, pendant ces tristes exécutions, ne se plaignit point; il prononçoit souvent ces paroles de David, en levant les yeux au ciel : « Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable (2). »

Que des accidens ou l'injustice des hommes viennent donc renverser votre fortune, que des traits calomnieux attaquent votre réputation, que des maladies longues et violentes vous fassent ressentir leurs atteintes, que la mort impitoyable vienne moissonner vos plus chères espérances, ou vous enlever votre plus solide appui : victime

(1) L'obole étoit la dixième partie du denier romain, qui valoit environ 10 à 12 s. de France, selon Rollin.

(2) *Justus es, Domine, et rectum est judicium tuum.* Ps. 118.

des miséricordieuses rigueurs du ciel, ranimez votre courage, et fortifiez-le par les motifs de la religion que nous venons de vous exposer; motifs infiniment supérieurs à tous ceux que la raison et la sagesse humaine pourraient donner. Celles-ci ne font le plus souvent que suspendre pour quelques momens la douleur, sans la guérir; elles adoucissent les petits chagrins, et laissent aux grandes peines toute leur amertume. La religion seule peut nous consoler véritablement dans tous nos chagrins, quelques grands qu'ils soient. Elle peut calmer toutes nos peines, adoucir toutes nos afflictions, et rendre à notre courage ébranlé par les malheurs les plus accablans, toute sa force. L'histoire d'Eléonore, cette pieuse impératrice dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, nous en offre un édifiant et noble exemple. En 1683, année fatale qui remplit d'épouvante toute l'Europe, une formidable armée de Turcs, laissant de fortes places derrière elle, par une de ces heureuses témérités qui réussissent quelquefois contre toutes les règles de la guerre, s'avança à grandes journées pour fondre sur Vienne. A cette nouvelle, toute la cour fut dans la consternation. On tint conseil, et il fut arrêté d'abord que l'empereur et l'impératrice se retireroient au plus tôt, pour ne pas exposer dans leurs augustes personnes le salut et la majesté de l'empire. Le 7 juillet, sur le soir, Léopold avec toute sa maison sortit de Vienne du côté que le Danube mettoit à couvert des Turcs. Les ennemis se présentèrent devant la place, tan-

dis que l'empereur en sortoit du côté opposé. On peut juger quels durent être dans cette fuite précipitée les sentimens de l'infortunée Eléonore, quand elle vit à travers les ombres de la nuit, au-delà du Danube, les villages en feu, les armes étincelantes de l'ennemi, les campagnes inondées d'une armée innombrable de Turcs et de Tartares, la ville impériale exposée à un assaut prochain, l'empire à deux doigts de sa perte, et elle-même contrainte de fuir, malgré une grossesse avancée, sans appui, sans secours, avec un époux tendrement aimé, dont elle ressentoit vivement l'infortune, et avec des enfans qui n'étoient pas encore en âge de sentir leur malheur.

La première nuit ils arrivèrent à un petit village, où ils essuyèrent tout ce que l'indigence a de plus affreux. Ils furent obligés de se retirer dans une chaumière déserte et dépourvue de toutes choses; on n'y trouva ni lits, ni chambres, ni vivres. C'étoit un spectacle capable d'attendrir, que de voir ces augustes personnes qui commandoient un si vaste empire, exilées dans leurs propres états, réduites dans une misérable cabane aux horreurs de la pauvreté. Un courage moins ferme en auroit été abattu; mais au milieu de l'épouvante universelle, et de la consternation où étoit toute la cour, on voyait Eléonore intrépide, et le vertueux Léopold avec une majesté aussi sereine et aussi paisible que s'ils eussent été dans leur palais, au sein de l'abondance et en pleine sûreté. Ils songeoient, dit l'auteur de la vie de

cette princesse, à l'état encore plus malheureux où leur Dieu et le Roi des rois s'étoit réduit lui-même en naissant.

Dans cette extrémité des affaires de l'état, la seule chose qui ébranla un peu l'invincible constance d'Eléonore, fut le parti que prit l'empereur d'aller, malgré tous les périls, joindre l'armée qu'on rassembloit contre les Turcs. Le jour même de son départ, l'impératrice étoit accouchée d'une princesse. Ses couches furent très heureuses, malgré tant de voyages, d'inquiétudes, de frayeurs et de calamités, qui faisoient craindre pour elle; mais elle en dut le succès moins encore à la bonté de son tempérament, qu'à la fermeté de son esprit, incapable d'être abattu par la continuité des malheurs, auxquels toute autre femme dans sa situation auroit infailliblement succombé. Le ciel récompensa enfin tant de courage et de vertu par une victoire signalée, qu'on remporta sur l'armée ottomane, et qui fut suivie de la levée du siège de Vienne.

Quelle consolation plus douce que celle de la religion, pour une personne malheureuse, en proie aux douleurs et aux misères de l'humanité! Et qui ne pourroit pas applaudir aux beaux sentimens d'un philosophe stoïcien? « C'est Dieu qui m'a formé, disoit Epictète : puissé-je à mes derniers momens lui dire : O mon Maître! ô mon Père! tu as voulu que je souffrisses, j'ai souffert avec résignation; tu as voulu que je fusse pauvre, j'ai embrassé la pauvreté; tu m'as mis dans la

bassesse, et je n'ai point voulu la grandeur; tu veux que je meure, je t'adore en mourant. »

Ce héros de la patience païenne, étoit esclave d'Epaphrodite, capitaine des gardes de Néron. Il prit un jour fantaisie à ce maître barbare de s'amuser à tordre la jambe de son esclave. Epictète s'apercevant qu'il recommençoit avec plus de force, lui dit en riant et sans s'émouvoir : « Si vous continuez, vous me casserez infailliblement la jambe.. » Ce qui étant arrivé, en effet : « Ne vous l'avois-je pas bien dit, reprit tranquillement Epictète? » Celse le philosophe ayant opposé ce trait de modération aux chrétiens, en disant : « Votre Christ a-t-il rien fait de plus beau à sa mort?—Oui, dit saint Augustin, il s'est tû. »

La religion seule nous fait recevoir tout ce qui peut nous arriver de plus fâcheux, avec une patience, une résignation, une joie même, que ne connut et ne donna jamais le superbe stoïcisme; lui qui, se roidissant contre le sentiment intérieur par la honte de paroître foible, cachoit un désespoir réel sous une apparente tranquillité. Eh! comment, en effet, les infortunés auroient-ils trouvé des consolations dans un système qui accabloit l'homme souffrant sous le joug insurmontable du destin, et ajoutoit à ses afflictions la nécessité plus affreuse encore de cacher ses larmes? La religion chrétienne, bien différente de cette orgueilleuse philosophie, ne travestit pas la vertu sous de belles, mais chimériques idées. Elle ne se fait pas une fausse gloire de rendre insensible;

mais elle soutient, elle anime par les plus grands exemples, par les plus consolantes promesses; et, ce que le monde et la philosophie n'ont jamais vu, elle montre dans un chrétien affligé un homme heureux dans ses peines et dans ses souffrances. « Toutes mes tribulations, disoit l'apôtre, me remplissent d'une joie que je ne puis ni exprimer ni contenir. (1). »

Qui que vous soyez qui souffrez, qui êtes en proie à l'affliction, à la douleur, au chagrin, jetez-vous de même dans les bras de la religion, et vous éprouverez les mêmes sentimens, la même consolation. Mais, quelque triste que puisse être votre état, gardez-vous surtout de fatiguer le public du détail de vos peines. Il n'y a que de l'orgueil ou de la puérilité à se plaindre continuellement de ses malheurs. N'en parlez qu'à vos amis les plus intimes et les plus capables de vous consoler : encore le seront-ils bien moins que Dieu. Si vous avez assez de force, ne confiez vos peines qu'à lui seul. Les hommes, pour l'ordinaire, méprisent les malheureux ou en sont peu touchés. On n'est guère sensible qu'à ses propres maux. Souvent la sensibilité qu'on nous témoigne, n'est que sur les lèvres, ou n'est, comme celle des amis de Job, qu'une pitié orgueilleuse, plus cruelle à supporter que les plus grands malheurs. Un marchand, qui venoit de faire une perte considérable, recommanda à son fils d'en garder le secret. Le fils promit d'obéir, mais il pria son père

(1) *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostrâ.* II. Corinth. 7.

de lui dire le motif de cette recommandation. « C'est afin mon fils, lui répondit le père, qu'au lieu d'un malheur, nous n'en ayons pas deux à supporter, celui d'avoir fait cette perte, et l'autre de nous voir consoler par des gens qui n'accordent leur estime qu'à ceux qui réussissent. »

Si ce sont des désordres et des chagrins domestiques, il est encore moins à propos de s'en plaindre. Ceux qui les souffrent doivent rougir d'en parler, autant que ceux qui les font. On a toujours tort d'en instruire le public. Un mari qui essuyoit souvent la mauvaise humeur de sa femme, ne lui opposoit d'autres armes que le silence. Un de ses amis lui dit : « On voit bien que vous craignez votre femme.—Ce n'est point elle que je crains, reprit le mari, c'est l'éclat, qui feroit son déshonneur et le mien. »



Ne faites rejaillir vos peines sur personne.

De quelque source que viennent vos chagrins, ce seroit une grande injustice de les faire retomber sur les autres; ce seroit imiter ces animaux furieux qui se jettent sur tous ceux qui ont le malheur de les rencontrer. Ne confondez pas les innocens avec les coupables, et n'affligez pas les autres parce que vous avez du chagrin. Quelle triste consolation, que de rendre malheureux ceux qui vivent avec vous? Voyez cet homme qu'un revers imprévu accable, ou que la bile suffoque; il ne

rentre dans sa maison qu'avec toutes les marques de la fureur. L'œil en feu, l'air menaçant, les paroles foudroyantes à la bouche; il décharge son courroux sur tout ce qui se présente. Ce spectacle vous révolte et vous indigne; gardez-vous dono de le donner jamais.

Evitez aussi de ressembler à ces grondeurs éternels, espèce d'hommes inquiets et turbulens, qui exhalent sans cesse, et contre tout le monde, leur mauvaise humeur. Quoique ce défaut semble appartenir aux vieillards, comme un effet de la foiblesse ou des infirmités dont la nature est alors assaillie, et comme un reste d'autorité qui expire avec un long murmure, il est pourtant de tous les âges, surtout dans les personnes nées avec une bile prompte à fermenter et à s'enflammer. Ceux qui ont ce défaut se fâchent sans sujet, crient pour une faute légère, et s'emportent quand on leur répond : il n'est pas même permis d'avoir raison avec eux. Ont-ils reçu quelque sujet de mécontentement de la part de certaines personnes à qui ils doivent des égards, dès qu'ils se trouvent en liberté au milieu de leur famille, ce sont des cris, des plaintes, des injures, des menaces, une tempête d'autant plus violente, qu'elle a été resserrée et grossie par la contrainte. Leur bile qui sort à grands flots, se répand sur leurs amis mêmes; que pourroient-ils faire de pis à leurs plus grands ennemis? Aussi tous fuient dès qu'ils le peuvent et les laissent seuls. Ils n'ont pas même la consolation qui reste souvent aux malheureux,

celle d'être plaints : le mal qu'ils font empêche de compatir au leur.

Ceux qui font souffrir les autres de leurs chagrins, sont d'autant plus injustes, que souvent ils ne doivent les imputer et les attribuer qu'à eux-mêmes. Ils se sont attiré, par leur faute, les maux qui leur arrivent; ils sont les premiers artisans de leurs peines. On les a insultés d'une manière atroce, parce que, peut-être, ils ont pour tout le monde des fiertés et des hauteurs qui révoltent. Ils viennent de perdre un procès qui les ruine; c'est qu'ils l'ont eux-mêmes intenté, et que par une cupidité aveugle, ou par une haine obstinée, ils n'ont voulu se prêter à aucun accommodement. Ils ressentent, dans tous leurs membres, des douleurs aiguës et cruelles, parce que, déterminés à se livrer sans ménagement à tous leurs plaisirs, ils ont fait des excès capables de ruiner le tempérament le plus fort. Puisqu'ils ne sont malheureux que par leur faute, n'y a-t-il donc pas autant de folie que d'injustice à s'en prendre aux autres, et à vomir contre eux, comme il arrive souvent, tout le venin de leur mauvaise humeur?

Ne dites pas que votre mal est un de ceux dont on ne peut être guéri qu'en changeant de tempérament et de corps. Ce préjugé naît du découragement auquel on se livre, lorsqu'on a éprouvé la difficulté qu'il y a de contredire son amour-propre et ses passions. Mais il est faux qu'on ne parvienne pas à se corriger du défaut dont nous parlons ici, lorsque, sans se rebuter, on s'appli-

que sincèrement à le faire. L'impossibilité qu'on prétexte n'est qu'un manque de courage, une lâche foiblesse, qui nous fait céder à l'humeur, parce qu'il en coûteroit d'abord un peu pour se roidir contre elle et la vaincre. Mais, en voulant s'épargner une courte peine qui feroit bientôt triompher, on nourrit et l'on entretient des ennemis domestiques, qui renaissent sans cesse et se multiplient, parce qu'on n'a pas voulu les dompter. On s'abandonne à son naturel vicieux, on n'oppose rien au penchant, on se laisse maîtriser par l'humeur, et on lui cède honteusement le domaine que devoit avoir la raison.

Mais, qu'en arrive-t-il? Cette mauvaise humeur qu'on a flattée, ménagée, devient, pour l'homme qui s'y livre, son plus cruel tyran. Quel trouble ne cause-t-elle pas dans l'esprit! quelle tempête n'excite-t-elle point dans le cœur! Ses moindres effets sont d'obscurcir les jours les plus sereins, d'empoisonner tous les plaisirs de la vie, et de nous rendre même déraisonnables. Un duc de Milan assiégé dans un château par les Florentins qui le pressoient vivement, ne trouvoit aucun mêts à son goût lorsqu'il étoit à table. Il en querelloit souvent son cuisinier qui, après plusieurs autres excuses, lui dit enfin : « Voulez-vous, monseigneur, que je vous parle nettement! Les viandes sont bonnes et bien préparées, mais ce sont les Florentins qui vous dégoûtent. »

XXIV.

Supportez les humeurs et les défauts d'autrui.

On est obligé de vivre avec toutes sortes de caractères et d'humeurs : il sera plus aisé de nous conformer aux humeurs des autres, que de conformer les autres à la nôtre; et d'ailleurs, c'est un fort mauvais caractère que de ne pouvoir supporter celui des autres.

Heureux ceux qui sont nés avec le moins d'imperfections ! car nous en avons tous, et celui qui croit être sans folie n'est guère sage. Puisque chacun de nous a ses foiblesses et ses défauts, pourquoi refuserions-nous aux autres la même indulgence que nous attendons d'eux, et dont nous avons également besoin? Mais, l'amour-propre qui nous donne tant de complaisance pour nos défauts, nous rend ceux des autres insupportables.

Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes.

Un philosophe païen répétoit souvent à ses disciples cette belle maxime : « Pardonnez tout aux autres, et ne vous pardonnez rien à vous-mêmes. » Quand on s'étudie bien, et qu'on s'applique à se connoître, on se trouve si rempli de défauts, qu'on n'a pas de peine à excuser dans autrui ceux qui paroissent le moins excusables, à moins que par devoir on ne soit obligé de les corriger et de les punir. Encore l'homme sage et compatissant aux

foiblesses de l'humanité, le fait-il avec beaucoup de modération et de douceur; et il pardonne d'autant plus facilement, qu'il n'ignore pas qu'il a souvent lui-même besoin de pardon.

Mais que cette bonté indulgente est rare, et qu'il est difficile à la plupart des hommes d'être contens de quelqu'un! Ils sont si remplis d'amour-propre, qu'ils ne sont guère satisfaits que d'eux-mêmes: et telle est leur injustice, que ceux qui font le plus souffrir, sont presque toujours ceux qui veulent le moins souffrir des autres.

La sagesse doit nous découvrir nos défauts, et la charité doit couvrir à nos yeux ceux du prochain. Si nous ne pouvons nous empêcher de voir des défauts marqués, parce que ce seroit manquer d'esprit, ne les voyons que pour ne pas en avoir de pareils; et jetons aussitôt les yeux sur nos propres foiblesses, afin d'apprendre à supporter celles d'autrui.

Lorsque vous rencontrez des personnes qui vous déplaisent, cachez soigneusement votre aversion; la faire sentir, ce seroit manquer de bonté et de politesse. Aimez les gens d'esprit, les sages et les personnes aimables; mais souffrez les sots, les fous et les fâcheux, puisqu'ils sont si communs. C'est une grande foiblesse, que de souffrir impatiemment celles des autres.

Rire de ceux qui ont quelque difformité dans la figure, c'est une petitesse. qu'on ne pardonne pas aux enfans. Ne devroit-il pas en être de même des défauts du caractère? Est-on moins à plain-

dre d'avoir le cœur gauche, l'esprit tortu, l'humeur raboteuse que d'être boiteux ou bossu? Il est vrai qu'on ne peut ni s'allonger la jambe, ni se redresser la taille, et qu'on peut corriger les défauts du caractère. Mais on doit convenir que la chose est difficile; et la peine que les hommes ont à se corriger, n'est-elle pas un accroissement à leurs défauts, qui demande de nous un redoublement d'indulgence?

Il règne dans la société une si grande contrariété d'humeurs, que c'est une nécessité, un devoir de charité et de justice de se supporter mutuellement: et puisque dans ce conflit d'humeurs et de caractères si différens, il est impossible de s'accorder parfaitement, tâchons du moins de nous rapprocher et de nous unir par les liens universels de la charité et de l'indulgence.

Cette vertu est absolument nécessaire, quand on veut vivre avec les hommes; mais elle est d'un usage bien plus indispensable et plus fréquent entre les proches et les personnes qui demeurent ensemble. Socrate, dont on a déja vu l'étonnante modération à l'égard de ses ennemis, peut encore servir ici de modèle. Sans sortir de chez lui, il trouva de quoi exercer sa patience. Il avoit une femme d'une humeur bizarre, emportée, violente. Il la connoissoit telle, et il disoit qu'il l'avoit choisie exprès, parce que s'il venoit à bout de supporter ses brusqueries, il n'y auroit personne avec qui il ne pût vivre. S'il l'avoit prise dans cette vue, il dut certainement en être content.

Elle lui faisoit toutes sortes d'outrages et d'avanies. Dans la colère, elle lui arrachoit son manteau en pleine rue; et même un jour, après lui avoir dit toutes les injures que la fureur peut suggérer à une femme de ce caractère, elle lui jeta un pot d'eau sur la tête. Il ne s'en émut pas, et dit seulement : » qu'il falloit bien que la pluie tombât après un si grand tonnerre. »

La douceur, la patience, l'indulgence pour les défauts de leurs époux, n'est pas moins nécessaire aux femmes, et peut-être même l'est-elle encore plus. Elle doivent avoir le courage de soutenir le dégoût, la colère, les mauvaises façons, les mépris même de leurs maris. Une femme tendre, vertueuse et raisonnable, qui, malgré tous ses efforts, se voit en butte à la mauvaise humeur d'un époux; une femme qui n'a jamais la satisfaction de s'entendre applaudir sur les meilleures actions; qui même est obligée de les cacher, et de paroître quelquefois avoir tort; qui dérobant son malheur à tous les yeux étrangers, tâche de sauver les dehors, et de cacher au public tout ce qui peut l'être; qui souffre sans se plaindre, et qui excuse ce qu'elle n'a pu prévenir ni empêcher d'éclater : que cette femme est grande : qu'elle est estimable ! et quel est le mari assez dépourvu de sentiment et de raison, pour ne pas céder enfin à tant de vertus ?

Ce triomphe, le plus glorieux pour une femme, fut celui de Vincentine Lomelin, cette illustre Génoise, fondatrice des Annonciades Célestes,

dont nous avons déja loué ailleurs la charité bienfaisante, mariée avec Etienne Centurion, gentilhomme de Gênes, elle trouva, dit l'historien de sa vie, au commencement de son mariage, plus d'épines que de roses. Quoique son mari eût beaucoup d'estime et d'affection pour elle, il la fit extrêmement souffrir, parce qu'il étoit naturellement prompt et colère, difficile à contenter, trouvant à redire à tout ce qu'elle disoit ou faisoit, et souvent sans en avoir aucun sujet, ainsi qu'il l'avouoit lui-même. Elle ne lui opposa que la patience, la douceur, la complaisance, qui le firent enfin rougir de ses humeurs et de ses brusqueries: il reconnut que sa femme, toujours égale, toujours prévenante, ne méritoit que sa tendresse. Bientôt le calme et la paix succédèrent aux tempêtes et aux querelles. Chérie et respectée de son époux, elle eut encore le bonheur de le voir, comme elle, se donner tout entier à Dieu, et partager ses bonnes œuvres et ses pieux exercices.

Si les époux doivent supporter mutuellement leurs défauts et leurs mauvaises humeurs, à combien plus forte raison les enfans doivent-ils supporter ceux de leurs parens, et avoir en quelque sorte un respect aveugle pour eux, lors même qu'ils en ont le plus à souffrir. Un Grec maltraitoit son fils, parce que, disoit-il, il n'avoit rien appris à l'école de Zénon. Le fils, qui souffroit ce mauvais traitement sans murmurer, lui répondit : « Mon père, n'ai-je pas beaucoup profité, puisque j'ai appris à souffrir avec patience ! »

Le trait suivant n'est pas moins beau. Une dame vieille et laide étoit venue dans un spectacle, coiffée comme une folle; un étranger qui étoit au parterre rioit en la voyant. Le fils de cette dame se trouva par hasard auprès de lui. Cet étranger lui demanda, sans le connoître : « Ne trouvez-vous pas cette vieille bien ridicule dans sa coiffure ?— Je penserois là-dessus comme vous, répondit le fils, si elle n'étoit pas ma mère ? »

Ce que les enfans doivent faire pour leurs parens, nous devons avec quelque proportion le faire les uns pour les autres. C'est le moyen de rendre le commerce de la vie plus agréable et plus doux. Notre ménagement pour les autres nous en attirera de leur part. Notre indulgence à supporter les défauts d'autrui nous rendra nous-mêmes plus supportables; elle rendra nos liaisons plus constantes, et l'accomplissement de nos devoirs plus gracieux et plus facile. Nous devons travailler tous, pour le bonheur de la société et pour notre propre bonheur, à nous rendre tellement maîtres de nous-mêmes, que nous sacrifions volontiers nos inclinations et nos passions à celles des autres. Si nous voulons suivre les nôtres en tout et ne rien souffrir de personne, outre qu'il nous sera impossible d'y réussir, il est encore plus impossible que nous ne mécontentions les autres, et que tôt ou tard le contre-coup ne retombe sur nous. Il faut donc par nécessité nous attendre à souffrir des autres, et travailler sans cesse à nous en faire une douce et salutaire habitude.

La patience, cette vertu si nécessaire, et que nous perdons si souvent pour rien, s'acquerra par l'exercice, et nous procurera les plus doux fruits. Non seulement elle nous fera aimer les autres, mais aussi elle émoussera le sentiment des peines; au lieu que l'impatience les multiplie, les rend plus sensibles, et fait qu'on ne souffre jamais tant, que lorsqu'on ne veut rien souffrir.

Dans la société, c'est la raison qui doit se plier la première; et puisque les fous font le plus grand nombre, les sages doivent leur céder dans les choses indifférentes et permisses: c'est quelquefois le meilleur moyen de leur faire sentir et reconnoître leur folie. Le maréchal de la Ferté, voulant donner du chagrin à Turenne, roua de coups un de ses gardes, qui ne manqua pas d'en porter ses plaintes à son maître. « Vous êtes un fripon et un coquin, lui dit Turenne; M. de la Ferté ne vous eût pas frappé, si vous ne l'aviez mérité. » Il le fit mener ensuite à M. de la Ferté, pour s'en faire telle justice qu'il souhaiteroit. Le maréchal, qui par cette action, ne put s'empêcher de reconnoître la prudence de Turenne, dit dans une espèce de dépit contre lui-même: « Morbleu! cet homme sera-t-il toujours sage, et moi toujours fou? »

C'est que Turenne avoit encore dans une autre occasion, fait éclater sa modération et sa sagesse à l'égard du même maréchal. Un jour qu'il se préparoit à attaquer les lignes d'une place assiégée, il trouva qu'il lui manquoit quelques outils

et se souvenant que M. de la Ferté, qui commandoit avec lui, en avoit de superflus, il lui en envoya demander par un de ses gardes. Celui-ci revint fort troublé, rapportant plusieurs choses désagréables que ce maréchal lui avoit dites, en refusant de donner des outils. Turenne se tournant vers les officiers qui étoient auprès de lui : « puisqu'il est en colère et de mauvaise humeur, dit-il, il faudra nous en passer, et faire comme si nous les avions. » Il attaqua les lignes, les força, et eut toute la gloire du succès, qui ne le vengea pas moins du maréchal jaloux, que la modération qu'il avoit fait paroître.

Soyez des malheureux le plus solide appui.

Les grands doivent aux petits et aux foibles l'appui de leur autorité et de leur puissance ; les riches doivent aux pauvres et aux malheureux l'appui de leur crédit et de leurs richesses. Nous avons déjà eu lieu de parler ailleurs de cette double obligation que la loi divine et naturelle leur impose, mais on ne sauroit trop remettre sous les yeux les devoirs qu'on se plait si souvent à oublier ou à méconnoître. Puisse le nouveau jour sous lequel nous allons tâcher de les présenter, faire encore plus d'impression, et achever de gagner à l'humanité des cœurs qu'elle réclame !

Le souverain maître des hommes a voulu qu'il y eût des grands et des petits, des hommes qui commandassent et des hommes qui obéissent : parce que la subordination est nécessaire au

maintien de la société, et qu'une indépendance totale seroit une source continuelle d'usurpations et de meurtres; mais il a tempéré cette inégalité si grande qui se trouve entre les conditions, en voulant que l'avantage que l'on a d'être au-dessus du commun des hommes ne fût qu'un engagement à être tout entier pour eux.

Les grands, ainsi que ne craignoit pas de le leur dire le célèbre évêque de Clermont, ne doivent leur élévation qu'aux besoins publics; et loin que les peuples soient faits pour eux, ils ne sont eux-mêmes tout ce qu'ils sont que pour les peuples. La providence se décharge sur eux du soin des foibles et des petits. Ils ne sont que les ministres de sa bonté et de sa providence, et ils perdent le droit et le titre qui les fait grands, dès qu'ils ne veulent l'être que pour eux-mêmes (1).

Dieu n'élève les grands au-dessus des autres, que comme il a élevé le soleil au-dessus des hommes, pour être le bienfaiteur universel. Dans ses desseins, le grand doit être le consolateur des affligés, le tuteur des foibles, l'homme destiné à faire des heureux parmi les autres hommes. Tel fut le vertueux duc d'Orléans, fils du célèbre régent de la France, sous la minorité de Louis XV. Il fut vraiment le père de tous les pauvres et de tous ceux qui étoient dans le besoin. De quelque âge, de quelque sexe de quelque condition que fussent les malheureux, ils étoient assurés de trouver de la compassion dans le cœur de ce

(1) Petit Carême de Massillon.

prince, et une ressource dans ses libéralités. Presque tous les jours il leur donnoit audience, et tous y étoient admis. Il les écoutoit avec bonté et sans chagrin ; il leur répondoit avec douceur; il s'attendrissoit sur leurs misères; et, lorsqu'il ne pouvoit les renvoyer tous satisfaits, on voyoit que son cœur leur accordoit ce que la nécessité l'obligeoit de refuser. On ne sauroit croire, dit un auteur qui l'avoit connu particulièrement, les sommes qu'il employa à faire élever des enfans, à marier des filles, à doter des religieuses, à faire apprendre des métiers, à rétablir des marchands ou à prévenir leur ruine, à guérir les malades, dont il examinoit lui-même les plaies, et qu'il alloit souvent, suivi d'un seul domestique, chercher jusque dans les greniers. Ce qui fit dire, lorsqu'il mourut, à une auguste et pieuse princesse : « Que c'étoit un bienheureux, qui laisseroit après lui beaucoup de malheureux (1). »

Comme lui, si vous êtes né grand, que votre tendresse généreuse et bienfaisante soit l'asile de tous les malheureux. Loin de fuir ceux qui implorent votre secours, prévenez leurs vœux et leurs prières. Que ce plaisir si noble, si vertueux, soit le plus doux charme de votre cœur. Ecoutez les soupirs de l'humble et modeste indigence. N'imitez pas ces grands et ces riches, toujours fâ-

(1) Les auteurs infidèles d'un nouveau Dictionnaire historique ont faussement soupçonné ce prince d'avoir été dans des sentimens contraires aux décisions de l'Eglise. On peut voir sa justification complète, dans l'avertissement qu'a mis M. Ladvocat à la tête de la seconde édition de son *Dictionnaire historique*, p. xxij.

cheux et chagrins, ou fiers et dédaigneux, qui n'opposent à leurs prières que des rebuts désespérans, quelquefois des reproches amers, comme si c'étoit un des priviléges de la fortune et de la grandeur, de pouvoir impunément insulter aux petits et aux malheureux. N'est-ce donc pas déjà pour eux un assez grand fardeau, de vivre dans la la misère et dans la dépendance? Faut-il encore leur appesantir le joug par une dureté inexorable et par une fierté méprisante?

Ne croyez pas que ce soit vous avilir, que de regarder les affligés et de permettre qu'ils viennent pleurer devant vous. Pensez au contraire que les regards des grands sur les malheureux, augmentent leur gloire; que, s'ils ont de la compassion et de la miséricorde, ils n'en seront que plus grands devant les hommes, et surtout aux yeux de celui dont ils ont sur la terre l'honneur de tenir la place. « Servez de père aux orphelins, dit le sage, et d'époux à leur mère, et vous serez comme le fils chéri du Très-Haut, qui aura pour vous plus de tendresse qu'une mère n'en a pour son fils (1). »

L'honnête homme que vous sauvez de la misère; l'orphelin dont vous accommodez le procès qui alloit le ruiner; le débiteur indigent à qui vous avancez de quoi satisfaire un créancier dur et impitoyable qui le presse; ce serviteur que vous traitez avec bonté, dont vous prenez soin dans sa maladie, que vous récompensez, que

(1) *Esto pupillis misericors ut pater*, etc. Eccli. 4.

vous établissez ; les affligés dont vous essuyez les larmes ; les indigens dont vous soulagez la misère : voilà des panégyristes zélés, qui publieront partout vos vertus. Père des pauvres, des orphelins, des malheureux : que ce titre est beau ! Vous êtes tout ensemble le maître, le père et l'ami de tous. Chacun s'intéresse à vos peines, à vos disgrâces, à vos maladies ; chacun prend part à vos joies, à vos plaisirs, à vos succès. Vous lisez sur tous les visages l'amour qu'on a pour vous.

C'est là ce qui a concilié les cœurs des Français à une auguste princesse, que son inclination bienfaisante, encore plus que les charmes de sa personne, rendit si digne de partager avec Louis XVI l'amour de la nation. Parmi plusieurs beaux traits qui font tant d'honneur à son humanité, nous distinguons celui-ci. Elle traversoit un village près de Paris, lorsqu'elle aperçut une vieille femme infirme, qu'entouroient plusieurs petits enfans. Ce tableau, qui offroit à l'âme compatissante de cette princesse, ce que la nature humaine, dans ses deux extrémités, a de plus touchant, l'émut aussitôt, et lui fit suspendre sa marche. La reine s'approcha de la vieille, l'interrogea avec autant de douceur que de bonté, et apprit que cette femme, grand'mère des enfans qui l'environnoient, étoit, dans sa caducité et malgré sa misère, l'unique appui de ces orphelins de père et de mère. Ce ne fut point assez pour cette souveraine généreuse de lui faire distribuer sur-le-champ des secours d'argent, elle jeta des yeux

attendris sur le plus jeune de ces orphelins, âgé de trois ans, et déclara qu'elle se chargeoit de lui, et qu'elle en feroit prendre soin.

Si vous n'avez pas le cœur assez tendre, assez sensible pour aimer à servir de consolation et d'appui aux infortunés, ne l'ayez pas du moins assez dur et assez cruel pour être de ces hommes inhumains, qui aggravent les maux qu'ils devroient soulager, et font couler des pleurs au lieu de les tarir. Barbares! craignez les plaintes des malheureux; elles pénètrent les cieux, et en font descendre la vengeance. « Le Seigneur, dit l'Écriture, ne fera acception de personne, et il exaucera la prière de celui qui souffre l'injure. Il ne méprisera point l'orphelin qui prie, ni la veuve qui répand ses gémissemens devant lui. Les larmes de la veuve ne coulent-elles pas de ses joues, et ne crient-elles pas vengeance contre celui qui les tire de ses yeux (1)? »

L'oppression du pauvre est un de ces grands crimes qui sollicitent la vengeance divine, et l'attirent. Une chute soudaine, l'écroulement fatal et imprévu de la plus brillante fortune, apprennent aux hommes qu'il y a au-dessus de nous un Être suprême, qui en abattant ces têtes altières qui abusoient de leur puissance, fait craindre au méchant effrayé que la foudre qui gronde encore ne vienne le frapper à son tour. Ainsi l'on a vu dans le dernier siècle le fameux gouverneur de Pondichéri, après s'être engraissé du sang des malheu-

(1) *Non accipiet Dominus personam in pauperem*, etc. Eccli. 35.

reux Indiens, expier honteusement sur un écha faud les larmes qu'il avoit fait répandre, comme pour vérifier ce que dit l'Esprit saint, que « le Seigneur se rendra le défenseur de la cause du pauvre, et qu'il percera ceux qui auront percé son âme (1). »

Vous êtes insensible. Le crédit que vous donne votre rang ou vos richesses, vous persuade que vous n'avez rien à redouter des lois humaines; et la justice divine, armée de toutes ses menaces, ne vous effraie point, parce que l'opulence n'enfante que trop souvent l'incrédulité qui refuse de les croire, ou l'indifférence qui refuse d'y penser. Mais votre cœur sera-t-il également sourd à la voix de la nature, qui vous crie que les pauvres sont vos frères et vos semblables?

Dans l'intervalle immense qui vous sépare des malheureux, vous les regardez comme des êtres d'une autre espèce, pour ainsi dire, et d'une nature toute différente de la vôtre; mais à quelque distance de vous qu'ils paroissent, sous ces dehors méprisans où ils se montrent, l'humanité vous dit que ce sont vos semblables. Ils n'ont, il est vrai, aucune de ces distinctions arbitraires, de ces titres fastueux, jeux du hasard ou de l'opinion, amusemens de la vanité, et dont on ne fait si souvent tant de cas, que parce que les autres qualités manquent. Mais, s'ils vous ressemblent si peu par ce qui n'est que l'enveloppe, la surface de l'homme, et non pas l'homme même, combien

(1) *Et configet eos qui confixerunt animam ejus.* Prov. 22.

ne conservent-ils pas de traits essentiels et primitifs de ressemblance, qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître ! Ouvrage du même auteur, pétris du même limon, animés du même souffle immortel, assujettis aux mêmes besoins, ne sont-ils pas essentiellement tout ce que vous êtes ? pouvez-vous méconnoître en eux votre nature ? Si dans l'état même de prospérité et d'abondance dont vous jouissez, il y a des momens d'amertume et de tristesse qui vous forcent à répandre des larmes, ne sont-elles pas les mêmes que celles qui coulent des yeux de ces infortunés qui viennent implorer votre secours ? Lorsque la vivacité de la douleur ou de la longueur de la maladie vous arrache des cris, des impatiences, pouvez-vous ne pas vous reconnoître dans les cris et les plaintes que l'excès de leurs maux arrache aux malheureux ? Ne devez-vous donc pas avoir pitié des misères qui vous sont communes ? et pouvez-vous, sans attendrissement, voir des torrens de larmes couler de ces yeux qui ressemblent aux vôtres ?

C'étoit par cette considération puissante, si propre à toucher une âme, d'où la prospérité n'a pas encore banni tout sentiment d'humanité, que Job, dans les jours de sa gloire et de sa fortune, aimoit à partager la sienne avec les malheureux, et sembloit ne connoître d'autre plaisir, que celui de leur faire oublier ou du moins de soulager leurs peines. Bien loin d'avoir pour eux ces mépris et ces duretés, compagnes ordinaires de l'opulence, il étoit le père de l'orphelin, le guide

de l'aveugle, le soutien de l'infirmité chancelante (1). Il se hâtoit d'accorder aux pauvres ce qu'ils attendoient de sa bonté dans leurs besoins; il partageoit avec les indigens le pain que le Seigneur lui avoit donné en abondance; et de la toison de ses brebis il revêtoit ceux qui manquoient d'habillemens. Qu'est-ce qui lui inspiroit cette tendresse, cette sensibilité compatissante, qui sembloient être nées avec lui, comme il le disoit lui-même? C'est qu'il ne voyoit en eux que ses semblables, des hommes comme lui, et qui, pour être si loin de lui par la fortune, ne laissoient pas d'y tenir par l'humanité (2).

Quelle leçon pour ces riches superbes et voluptueux qui refusent tout aux besoins des indigens, tandis qu'ils accordent tout à leurs plaisirs; qui, loin d'employer une partie de leurs richesses à soulager la misère, ne les emploient qu'à l'irriter par l'image odieuse d'un luxe qui dévore l'héritage du pauvre! riches, injustes et inhumains, ignorez-vous donc que cette portion de vos richesses que vous ne faites servir qu'à votre faste, à votre mollesse, à votre sensualité, est encore plus au pauvre qu'à vous? Il a des droits réels, des droits certains et incontestables sur votre opulence.

Comme l'homme n'est grand que pour les petits, pour veiller au bonheur et à la tranquillité

(1) *Oculus fuit cæco, et pes claudo*, etc. Job. 29.

(1) *Ab infantia crevit mecum miseratio, et de utero matris meæ egressa est mecum. Nunquid in utero fecit me, qui et illum operatus est?* Job. 31.

des peuples, il n'est riche que pour les pauvres, pour suppléer à leurs besoins et fournir de son superflu à leur nécessaire. Cette portion de ses biens qu'il conserve pour l'avarice, ou qu'il dissipe pour le plaisir, il en prive l'indigent, puisque ses richesses ne lui ont pas été données pour lui seul. Celui de qui vous les avez reçues, riches du monde, a voulu que ce que vous avez de trop fût la ressource de celui qui n'a pas assez; et, s'il vous a placés dans l'opulence, ce n'est pas pour flatter et nourrir vos passions, c'est pour vous procurer le mérite de donner, et la gloire d'imiter sa bonté par vos bienfaits. Il a prétendu que vous auriez soin de vos frères malheureux comme il a eu soin de vous; que vous tiendriez sa place à leur égard, et que vous leur serviriez de pères et d'appuis. Lorsqu'ils implorent votre secours, c'est donc moins une grâce qu'une dette qu'ils sollicitent : les refuser, c'est se rendre coupable d'injustice et d'inhumanité. « On doit, disoit Fontenelle, se refuser le superflu, pour procurer aux autres le nécessaire; » et il répondoit à ceux qui le louoient d'une action de charité : « Cela se doit. »

Quelqu'un témoignoit un jour à Éveillon, chanoine et grand archidiacre d'Angers, sa surprise de ce qu'il n'avoit aucune de ses chambres tapissées. « Quand en hiver j'entre dans ma maison, répondit-il, mes murailles ne me disent point qu'elles ont froid; mais les pauvres qui sont à ma porte tout tremblans, me crient qu'ils ont besoin de vêtemens. »

Si nous sommes obligés d'être les soutiens et les appuis de tous les malheureux qui nous sont unis par les liens communs de la nature, à combien plus forte raison devons-nous l'être de ceux qu'elles a joints avec nous par des liens encore plus étroits, par ceux du même sang. Vous donc qui aspirez à la qualité d'honnête homme, et qui voulez remplir toute l'étendue des obligations que ce titre si honorable et si beau vous impose, secourez en tout temps, en toute occasion et de toute façon, ceux de vos parens qui ont quelque droit de compter sur vous. Courez au-devant de leurs besoins. Que toutes leurs affaires soient les vôtres. Répondez à la bonne opinion qu'ils ont de vous, quand ils vous croient moins dur que le commun des hommes; car il est rare qu'un malheureux ait des amis, plus rare encore qu'il ait des parens. « Le pauvre, dit Salomon, sera odieux à ses proches mêmes; mais les riches ont beaucoup d'amis (1). »

Nous avons dans notre cœur des ennemis de nos parens qui se trouvent dans le cas d'avoir besoin de nous, notre dureté et notre orgueil. Par dureté, nous abandonnons un parent malheureux à sa mauvaise fortune, mais nous ne tardons pas à en être punis. Ce parent délaissé nous déshonnore; ou s'il fait fortune par l'entremise d'une main étrangère, il laissera ses biens à des étrangers, et ne reconnoîtra ni nous ni les nôtres. Dans l'état florissant de notre prospérité, nous refusons

(1) *Etiam proximo suo pauper odiosus erit: amici verò divitum multi.* Prov. 14.

par orgueil d'avouer un parent honnête qui nous réclame, et nous craignons de lui tendre la main; mais nous tomberons à notre tour, et nous ne serons relevés ni secourus par personne. Nous resterons ensevelis sous notre ruine, et ceux qui auront été témoins de notre conduite orgueilleuse applaudiront à la vengeance divine.

Homme droit, obligez vos parens par justice et par bonté du cœur : c'est votre sang. Homme prudent, secourez-les par précaution : vous pouvez un jour avoir besoin d'eux. Homme dur, aidez-les par politique, de crainte qu'ils ne vous déshonorent par leur conduite, ou qu'ils ne vous couvrent de confusion par leurs plaintes et par leurs reproches.

Nous supposons ici que ceux qui vous réclament ont une conduite sage et réglée. Car, si ce sont d'indignes sujets dont la vie est une espèce de déshonneur pour votre famille, refusez-leur, à moins qu'ils ne se trouvent dans une extrême nécessité, tout secours, tout service; n'ayez plus avec eux ni commerce ni liaison, qui ne soient absolument indispensables. Mais s'ils ne sont que pauvres ou malheureux, ne rougissez pas de les secourir, hâtez-vous de le faire, ne souffrez pas qu'un autre vous prévienne et vous enlève cette gloire. Imitez le riche et vertueux Booz, en qui la sage Ruth trouva un consolateur charitable, un protecteur déclaré, un digne et puissant époux.

L'histoire de Portugal nous fournit aussi un trait bien héroïque de l'amour qu'on doit avoir

pour ses proches. En 1585, des troupes portugaises qui passoient dans les Indes, firent naufrage. Une partie aborda dans le pays des Cafres, et l'autre se mit à la mer sur une barque construite des débris du vaisseau. Le pilote, s'apercevant que le bâtiment étoit trop chargé, avertit le chef, Edouard de Mello, qu'on alloit couler à fond, si l'on ne jetoit dans l'eau une douzaine de victimes. Le sort tomba entre autres sur un soldat qui avoit aussi son frère dans la même barque. Celui qui avoit échappé au sort étoit le plus jeune. Il tomba aux genoux de Mello, et demanda avec instance de prendre la place de son aîné: « Mon frère, dit-il, est plus capable que moi de nourrir mon père, ma mère, mes sœurs : s'ils le perdent, ils mourront tous de misère. Conservez-leur la vie, en conservant la sienne, et faites-moi périr, moi qui ne puis leur être d'aucun secours. » Mello y consent, et le fait jeter à la mer. Le jeune homme suit la barque pendant six heures : enfin il la rejoint. On le menace de le tuer, s'il tente de s'y introduire : mais l'amour de sa conservation l'emporte sur la menace, et il s'accroche au bâtiment. On voulut le frapper avec une épée : il la saisit et la retint jusqu'à ce qu'il fût entré. Sa constance toucha tout le monde, on lui permit enfin de rester avec les autres, et il parvint ainsi à sauver sa vie et celle de son frère.

« Le véritable ami, dit l'Ecriture (1), aime en

(1) *Omni tempore diligit qui amicus est, et frater in angustiis comprobatur.* Prov. 17.

tout temps, et le frère se connoît dans l'affliction. » Soyez le frère et l'ami de tous les malheureux qui ont besoin de votre secours et qui l'implorent. Tâchez de leur faire par les autres le bien que vous ne pouvez faire par vous-même. C'est être bienfaisant et charitable que d'engager les personne riches à l'être : on participe à leur mérite et à leur gloire, on partage leur bonheur. La ville de Verdun ayant été ruinée par les guerres, et ses habitans réduits à la pauvreté la plus extrême, Didier, qui en étoit évêque, demanda des secours à Théodebert, roi d'Austrasie, sous la domination duquel étoit cette ville. Ce prince lui envoya sept mille sous, somme considérable pour ce temps-là : elle fut distribuée aux marchands. Le commerce se ranima, et les fortunes des particuliers se relevèrent. L'évêque reporta la somme au roi, qui refusa de la reprendre, et dit à Didier ces belles paroles : « Nous sommes heureux tous deux : vous, de m'avoir fourni l'occasion de secourir mes pauvres sujets, et moi, de ne l'avoir pas manquée. »

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

IMPRIMERIE DE CH. DEIS A BESANÇON.









